

L'AVANT  
SCÈNE  
CINÉMA



Scénario et dialogues originaux  
Dossier

Revue mensuelle - 658 décembre 2018 - 15 euros



FORMATION  
AUX MÉTIERS  
du CINÉMA et de  
la TÉLÉVISION

- Scénario
- Réalisation :  
Cinéma / Série / Télévision
- Production / Distribution
- Image
- Montage  
Effets visuels  
(VFX)



Diplômes visés par l'État à BAC +3 et BAC +5



Enseignement supérieur technique privé

**www.esra.edu**

ESRA PARIS : 135, avenue Félix Faure - Paris 15<sup>ème</sup> - 01 44 25 25 25 - paris@esra.edu

L'AVANT  
SCÈNE  
CINÉMA

Revue fondée en 1961

ADMINISTRATION / RÉDACTION

37, quai de Grenelle  
75015 Paris.  
Tél. : 06 11 71 73 08  
Mail : [avantscene.cinema@yahoo.fr](mailto:avantscene.cinema@yahoo.fr)  
Facebook : [Lavant.scene.cinema.official](https://www.facebook.com/Lavant.scene.cinema.official)  
Twitter : @avantscenecine

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION /  
RÉDACTEUR EN CHEF : Yves Alion  
([yves.alion@wanadoo.fr](mailto:yves.alion@wanadoo.fr))

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT :  
Pierre-Simon Gutman

ADMINISTRATION : René Marx

COMITÉ DE RÉDACTION :  
Yves Alion, Sylvain Angiboust,  
Gérard Camy, Tancrède Delyvolvé,  
Jean-Philippe Guerand, Pierre-Simon  
Gutman, Pierre Mandel, René Marx,  
Marie-Pauline Mollaret et Marion Roset

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO :  
Tifenn Brisset, Marc Gauchée, Frédéric  
Lordon et Thomas Rouet

REMERCIEMENTS :  
Julien Azoulay (Nord-Ouest Films) et  
Simon Sastre (Diaphana)

SUPERVISION DU DÉCOUPAGE,  
SÉCRÉTARIAT DE RÉDACTION ET  
MAQUETTE : Pierre Kandel

FLASHAGE ET IMPRESSION  
IMB Imprimerie Moderne de Bayeux  
7, rue de la Résistance - 14400 Bayeux

Édité par ALICE Édition  
N° de commission paritaire  
1117 K8 1778 - ISSN 0045 1150  
ISBN 978-2-84725-152-4  
Dépôt légal : 4<sup>ème</sup> trimestre 2018

DIFFUSION : DIF'POP/Pollen-Diffusion



Dans le cadre de son Action Culturelle  
Cinéma la SACD soutient l'édition de cet  
ouvrage

ABONNEMENTS :

FRANCE et INTERNATIONAL :  
[redaction@avantscenecinema.com](mailto:redaction@avantscenecinema.com)

Un formulaire d'abonnement se trouve en  
dernière page de ce numéro.

Tous droits réservés pour tous pays.  
Toute reproduction, même partielle,  
du découpage et des textes est  
strictement interdite sans l'accord de  
l'administration.

© 2018 Alice Éditions



LE CAMP D'EN FACE

Certains s'en réjouissent (pas tous) : la politisation souvent spectaculaire qui s'était emparée de chaque secteur de la société française après mai 1968 subit un reflux qui peut sembler inexorable. Fenêtre ouverte sur le monde, le cinéma témoigne volontiers de cette propension à désormais regarder ailleurs... Il reste pourtant quelques résistants qui, régulièrement, nous rappellent que l'homme ne vit pas que d'amour et d'eau fraîche et qu'il s'inscrit dans un rapport de classes qui survit autrement à la disparition progressive de l'identité ouvrière classique. Stéphane Brizé est de toute évidence l'un d'eux. Après sa magistrale *Loi du marché*, il enfonce en tout cas le clou avec *En guerre*, dénonçant sans la moindre ambiguïté la façon dont l'argent détermine aujourd'hui nos vies de la manière la plus cynique. Le « *Il n'y a pas d'alternative* » (à l'ultra-libéralisme) de Thatcher semble avoir convaincu le monde entier. Mais cela n'empêche pas d'être lucide et de continuer à se battre pour un autre monde. Grace soit rendue à Stéphane Brizé d'avoir su nous exposer les enjeux de façon aussi claire mais sans didactisme. Nous sommes évidemment de tout cœur avec ceux que l'industrie veut recracher tels des noyaux de cerise (même s'ils peinent à élaborer une stratégie commune), mais le film n'exclut pas pour autant le camp d'en face, dont il nous montre (et nous démonte) la logique. Ce ne sont pas les hommes qu'il faut condamner (on n'en finira jamais de citer Renoir et son « *Chacun a ses raisons* ») mais un système devenu fou.

Ce numéro est lui aussi le fruit d'une rencontre, entre l'équipe du film et celle de *L'Avant-scène Cinéma*. Et là, tout le monde était dans le même camp. Pour vous offrir comme nous le faisons chaque mois un numéro concocté avec le désir d'ouvrir le plus grand nombre d'entrées autour d'un film. Stéphane Brizé s'est très largement associé à notre travail. Qu'il en soit remercié...

L'AVANT-SCÈNE CINÉMA



Projection/débat au St-André des Arts

L'Avant-Scène Cinéma et le cinéma Saint-André des Arts à Paris s'allient pour un ciné-club mensuel qui, après la publication de la revue, projettera le film traité dans celle-ci, suivi d'un débat animé par un membre du comité de rédaction.

Après *Il était une fois en Amérique*, de Sergio Leone, le ciné-club propose

*En guerre* de Stéphane Brizé,  
le mardi 18 décembre 2018 à 20h30

Saint-André-des-Arts

30, rue Saint-André des Arts et 12, rue Git-le-Cœur  
75006 Paris. Métro Saint-Michel



# EN GUERRE

## DOSSIER

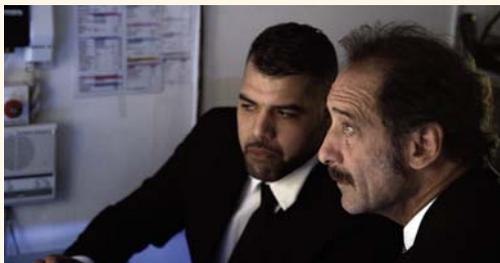
- 4. Entretien avec Stéphane Brizé, par Yves Alion
- 14. Portfolio : le tournage
- 28. Pour la préemption salariale !, par Frédéric Lordon
- 34. Entretien avec Xavier Mathieu, par Yves Alion
- 38. Entretien avec Éric Dumont, directeur de la photographie, par Sylvain Angiboust
- 46. Stéphane Brizé de A à Z, par Yves Alion
- 54. Quinze conflits sociaux à l'écran
- 62. Vincent Lindon : itinéraire d'un comédien hors-pair
- 74. Revue de presse de *En guerre*
- 77. Le film vu par Luc Desportes
- 78. Filmographie de Stéphane Brizé
- 82. La fiche technique de *En guerre*
- 86. Scénario original et dialogues

Coordination du dossier Yves Alion

Photos du film et photos de tournage © 2018 Nord-Ouest Films

## Entretien avec Stéphane Brizé

Une petite moitié de l'entretien qui suit a été publiée dans les pages Actu de notre numéro de mai, au moment de la sortie du film en salle. Nous l'avons enrichi à dessein pour ce dossier, en insistant davantage sur les aspects formels du film que nous ne l'avions fait auparavant. En hommage à Coppola et à son hallucinant *Apocalypse now*, voici donc la version « redux » de notre entretien avec Stéphane Brizé. **PROPOS RECUEILLIS PAR YVES ALION**



En haut, Vincent Lindon and Rami Kabbani en agents de surveillance d'un hypermarché dans *La Loi du marché*.  
Au-dessous, la mère Hélène Vincent et le fils Vincent Lindon dans *Quelques heures de printemps*.



Kierston Wareing, recruteuse de travailleurs sans papiers dans *It's a free world*, de Ken Loach (2007).  
Au-dessous, Xavier Mathieu, alors leader CGT des Continental, lors de la manifestation du 1<sup>er</sup> mai 2009.



**Ne serait-ce que par la présence de Vincent Lindon et l'orientation du sujet, *En guerre* se situe dans le même champ que *La Loi du marché*, celui du triomphe d'un système qui broie les individus...**

**Stéphane Brizé :** Le terrain d'investigation est colossal. Les films que j'ai faits jusqu'à *Quelques heures de printemps* s'inscrivent dans un ordre social, mais ils ne montrent pas une interaction entre les mécanismes économiques et la vie des personnages. J'en étais là de ma vie personnelle, capable de voir le monde qui m'entourait et désireux de décrire les difficultés présentes à l'intérieur de ce cercle-là. Mais à un moment, ma vision s'est élargie et la fenêtre s'est ouverte. J'ai pris de plein fouet le vent du monde. Ce que j'espérais depuis un moment, car j'étais ébloui par les films de Ken Loach et leur façon de lier le monde et les individus. Sa manière de créer de la dramaturgie, de l'émotion en éclairant les dysfonctionnements du monde tient du génie.

**“J'étais ébloui par les films de Ken Loach et leur façon de lier le monde et les individus.”**

**Il cloue les systèmes au pilori, mais ne condamne jamais les individus. Il n'est qu'à voir ce qu'il fait de l'héroïne de *It's a free world* ou de l'ancien mercenaire de *Route Irish*, qui sont l'un et l'autre aux antipodes de ses valeurs pour s'en persuader...**

**S. B. :** Je n'aime pas beaucoup *Route Irish*, que je trouve raté en termes de dramaturgie, mais c'est le seul film de Loach qui le soit. Mais j'adhère complètement à ce que vous dites, et c'est très important pour moi aussi de ne jamais fustiger les individus, et de garder mes flèches pour les systèmes. Je ne cherche pas à opposer des gentils, les ouvriers et des méchants, les patrons ou les politiques, mais à mettre en situation des individus qui ont chacun leur grille de lecture du monde. Je ferai sans doute un jour un film avec des cols blancs, avec des cadres, avec des directeurs d'établissements... Et Vincent Lindon fera un cadre tout à fait épatant, parce que c'est un grand acteur. J'espérais depuis longtemps ouvrir cette fenêtre en grand. Mais je fais avec ce que je suis. Et depuis quelques années, j'ai le sentiment d'être en situation personnelle et intellectuelle de le faire.

**Vous n'êtes plus en capacité pour trouver votre équilibre intérieur de supporter les désordres du monde...**

**S. B. :** Plus mes désordres personnels s'apaisent, plus je suis en capacité de parler de ceux qui éclatent à l'extérieur, dans le champ social. J'ai longtemps été en guerre avec moi-même, avec une intensité telle que je n'avais plus d'espace pour mettre en lumière les conflits extérieurs. Ce n'est d'ailleurs pas si facile que cela de faire la paix avec soi-même, car naît une impression que l'on va se muer en petit-bourgeois, que l'on va s'affadir. Mais j'ai fini par prendre le risque de travailler à apaiser cette guerre intérieure pour accueillir les conflits extérieurs. Ce qui ne veut pas dire que je vais privilégier le social dans tous les cas de figures. J'aimerais beaucoup faire un jour, par exemple, un film sur les guerres nucléaires qui éclatent parfois au sein des couples. En ne cachant rien de l'humanité et de la violence des personnages.

**Vous avez laissé entendre un peu plus haut que les films à teneur sociale n'existent que parce que le monde est disharmonieux. Mais comment pourrait-il changer ? On a parlé lors de la chute du Mur de Berlin de la « fin de l'Histoire », comme s'il était possible que les contradictions entre les hommes ou leurs luttes disparaissent à tout jamais...**

**S. B. :** Je remarque justement qu'au moment précis où l'opposition Est-Ouest s'est éteinte, l'Occident a trouvé un nouvel ennemi et dénoncé l'« Axe du mal ». C'est dans la nature de l'individu de se chercher des ennemis. J'aime beaucoup la phrase qui dit : « Le jour où tous les individus sur la planète seront identiques, les droitiers trouveront le moyen de faire la guerre aux gauchers ». L'affrontement est

inhérent à la nature humaine. Et une religion, quand elle dépérit, est toujours remplacée par une autre. Quand le rôle de l'Église a commencé à diminuer, l'Europe s'est ouverte aux régimes les plus dictatoriaux. Et quand les dictatures étatiques ont disparu, c'est l'argent qui a été mis en avant pour gouverner le monde.

**C'est de cela que parle le film...**

**S. B. :** Absolument.

**Avez-vous enquêté longuement, avez-vous rencontré des syndicalistes et des chefs d'entreprise avant d'écrire le scénario ? On se dit que vous n'avez pas pris le risque d'être approximatif. Quand vous dites que les entreprises qui ferment doivent proposer la vente mais ne sont aucunement obligées de souscrire aux propositions qui leur sont faites, on se dit que c'est trop gros pour ne pas être vrai...**

**S. B. :** C'est vrai. Cette règle s'appelle la « loi Florange ». Je dis souvent, même si c'est sous la forme d'une boutade, que je n'ai pas d'imagination. En revanche j'ai un bon sens de l'observation. Mon travail depuis *La Loi du marché* consiste à créer de la fiction à partir des éléments du réel. L'information est partout : notre téléphone nous propose en permanence des infos sur tout et n'importe quoi, des petits bouts de vidéo. On allume la télé pour voir quelques images sur BFM TV, puis la radio prend le relais quand on monte en voiture... Tout cela est extrêmement fragmenté. Je suis heureux de voir la vertu de la fiction, qui a le pouvoir d'éclairer le réel. Et de mettre un peu d'ordre dans cette fragmentation. En psychiatrie, quand la pensée

**“En psychiatrie, quand la pensée est fragmentée, on entre dans la psychose. N'est-on pas partie prenante d'une société un peu psychotique ?”**

est fragmentée, on entre dans la psychose. N'est-on pas partie prenante d'une société un peu psychotique ? Mon travail, c'est de rassembler des éléments épars, qui sont autant de gouttes de poison nous permettant de mieux digérer toute cette violence. La fiction a une fonction de catharsis : on rassemble, on agglomère, on sédimente.

**Quels sont les éléments que vous avez rassemblés ?**

**S. B. :** Dans un premier temps, j'ai vu des camions de documentaires. Je ne parle pas des reportages télé, mais bien des documentaires de création. Je suis tout à fait conscient du caractère subjectif de tout cela. Parce qu'il n'existe pas une seule image objective. Dès que l'on choisit le cadre pour filmer le réel, on sort de l'objectivité. Tant que mes films restaient dans le cadre de la famille, mon expérience personnelle pouvait me suffire pour transformer des sensations en fiction. Mais là, il était nécessaire que je puisse voir des choses qui ne m'appartenaient pas. J'ai également rencontré longuement Xavier Mathieu, qui était au cœur du conflit des Conti. Ce conflit a été médiatisé, mais il a également donné lieu à plusieurs documentaires, dont un tout à fait épatant. Du temps avait passé, mais Xavier était encore en colère, donc vivant...

**Et vous, êtes-vous en colère ?**

**S. B. :** Ah oui. Mais je suis né en colère. Comme Vincent Lindon d'ailleurs, ce qui fait que nous nous entendons si bien. J'ai l'impression que pour la première fois, dans la forme du film, dans son électricité, j'assume cette colère.

**Vous avez donc fait don de votre colère à la communauté...**

**S. B. :** Exactement. J'essaie d'en faire œuvre utile.

**À ceci près qu'aucun film n'a jamais modifié la marche du monde...**

**S. B. :** J'en suis bien conscient. Mais je pense que les films, comme les livres, les chansons ou les poésies, permettent d'éclairer le monde, et donc de modifier le regard que les hommes en ont. Beaucoup s'attachent à rendre le monde obscur, je suis assez heureux d'essayer de contribuer à ce qu'il soit plus compréhensible. Si chacun possède une lampe torche pour éclairer la route, il y a moins de risques d'accidents.

**En dehors de Xavier Mathieu, qui avez-vous rencontré ?**

**S. B. :** Des chefs d'entreprises, des ouvriers, des experts en PSE (plan de licenciement ironiquement baptisés Plan de Sauvegarde de l'Emploi), des DRH, des avocats de salariés et d'entreprises et des politiques. L'important était d'offrir à chacun un discours étayé afin d'opposer à égalité les arguments de chacune des forces en présence. Il ne s'agissait pas d'ironiser ou de ridiculiser l'une ou l'autre des parties, cela serait revenu à me tirer une balle dans le pied. Ce travail effectué, charge au spectateur au final de se faire un avis sur la mécanique à l'œuvre.

**Chacun s'est exprimé sincèrement ou en fonction de sa place sur l'échiquier social, qui prédétermine son discours ?**

**S. B. :** Je pense que la franchise était totale. À tel point que certains m'ont tenu un discours désarmant : « Ne mettez pas mon nom au générique. Car je suis à un endroit du système qui ne me convient pas, mais il faut bien manger... ». Par contre, je veux bien témoigner... ». C'est schizophrène d'être à un endroit du monde où l'on a conscience de la violence que l'on

exerce et au même moment être prêt à en témoigner. C'est de façon moins violente, le même problème que celui du gardien de camp, qui se demande jusqu'où il peut supporter l'horreur pour pouvoir sauver sa peau.

**Vous me faites penser au personnage du jeune soldat russe de *The Search*, de Michel Hazanavicius, qui choisit de tabasser un camarade pour passer du rang des victimes à celui des bourreaux. Le film parle de la transformation d'un type ordinaire en monstre...**

**S. B. :** Oui tout à fait. Et tout cela était aussi le cœur de *Full Metal Jacket*. L'ampleur n'est pas la même dans *En guerre*, mais c'est clairement un champ de questionnements vers lequel je souhaite me diriger. J'ai été scotché par ce qu'on lâché certains de mes interlocuteurs. Quand nous avons fait les castings, nous avons auditionné des avocats. Je me souviens de l'un d'entre eux, qui n'est pas dans le film, qui m'a dit textuellement : « Je suis un enclulé qui gagne 30 000 € par mois. Je sais que ce que je fais, c'est dégueulasse. Je fais dire ce que je veux aux chiffres. On nous demande de mettre en place des stratégies pour faire des fermetures d'usines. C'est pourri, mais j'ai décidé de mettre mon intelligence au service de ce système-là parce qu'aujourd'hui, c'est le meilleur moyen de s'enrichir ». J'aurais mis ce dialogue d'un cynisme absolu dans la bouche de l'un des personnages, on aurait crié à la caricature !

**C'est le problème du vrai et du vraisemblable...**

**S. B. :** Certains personnages possèdent une ambiguïté étonnante. Prenez François Fillon. Est-il cynique ? Je n'en sais rien. Mais sur le plan purement romanesque, il est d'une richesse incroyable. Cet homme est devenu fascinant à partir du moment où les problèmes sont remontés à la surface. Cela m'arrange de penser qu'il n'est pas cynique, parce que cela en fait un personnage encore plus intéressant. Quelle est la capacité d'un homme à se mentir à lui-même à ce point ? Je ne cherche à répondre à des questions de ce type qu'en termes de dramaturgie, mais quand il se passe des choses de cet acabit, ce sont des cadeaux.

**Le scénario a-t-il été construit tel quel dès le départ ou avez-vous modifié certains contours en fonction de ce que vous captiez sur le plateau ?**

**S. B. :** Le film que vous avez vu correspond très fidèlement à ce qui a été écrit. Et les comédiens ont dit leur texte, qu'il s'agisse de Vincent ou des non-professionnels. Le scénario est ultra précis, comme il l'était dans *La Loi du marché*. Nous avons mille personnes qui se retrouvent au chômage parce que leur usine va fermer. Elles vont réagir de telle ou telle façon, collectivement ou pas, et des mécanismes vont se mettre en place, que je vais essayer d'expliquer. Avec comme impératif de ne

pas être didactique. Je ne veux pas être professeur d'école. Je veux que la dramaturgie permette de comprendre les mécanismes qui ont été enclenchés.

**Pour autant, le film diffère un peu du scénario original. Quelle était votre marge de manœuvre sur le plateau ?**

**S. B. :** Il m'est arrivé sur le plateau de me rendre compte que certaines scènes écrites n'avaient plus lieu d'être. Parfois même avant que les comédiens ne soient en place. Dans ce cas-là, j'annule tout. Parce que je me suis trompé et que j'ai mis les personnages dans une situation qui n'était pas juste. Il peut arriver aussi que j'annule une scène parce que je me rends compte qu'elle me donne des informations que je connaissais déjà. Certaines choses n'apparaissent que parce qu'elles ont été tournées. Depuis que je travaille avec Vincent, depuis *Mademoiselle Chambon*, j'ai moins peur de lâcher la main du scénario, je le réinterroge constamment. Cela m'arrive régulièrement de réécrire certaines scènes au cours du tournage, le plus souvent le soir pour le lendemain.

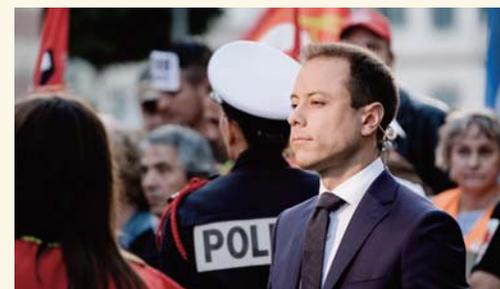
**Qu'avez-vous modifié sur *En guerre* ?**

**S. B. :** Il y a des choses que je tourne et que je ne monte pas, comme dans la plupart des films et les choses que je tourne et dont je comprends en les faisant qu'elles ne fonctionnent pas ou que je pourrais faire passer l'information autrement. Pour résumer cela, je pense à une scène où un premier repreneur suédois venait visiter l'entreprise. Et quelques séquences plus loin, nous apprenions par la bouche de M. Grosset que ce repreneur n'était pas viable et que son seul sujet était de siphonner les aides de l'État sans porter un projet fort pour l'usine. La visite a été tournée mais c'est en tournant la scène avec M. Grosset et les salariés que je découvrais qu'elle n'était qu'informatrice. Je m'étais laissé avoir à l'écriture par la colère du délégué syndical qui venait en réaction à cette annonce, je pensais alors qu'elle venait légitimer la lassitude et la colère croissante des salariés. Mais force était de constater que je n'avais pas besoin de cela pour faire comprendre et ressentir leur épuisement. Il ne restait alors plus qu'une scène de 3 min pour faire passer une information. Ce qui n'a aucun intérêt. Sur le plateau, je décide alors d'arrêter le tournage de cette scène en imaginant utiliser ultérieurement un moyen très rapide (la voix d'un journaliste de radio par exemple) pour faire passer l'info. À l'arrivée, il ne reste plus rien de tout cela. Ni la visite de l'usine par le repreneur suédois, ni l'information radio. Pareil pour une scène à l'hôpital où le personnage de Vincent allait chercher son ex-femme après un accident de scooter. On y apprenait par la bouche du médecin qu'elle avait de l'alcool dans le sang. La discussion nous permettait de comprendre que l'ex-femme de Laurent a un problème avec l'alcool. Ça permettait d'expliquer en partie leur séparation et ajoutait à la qualité humaine du personnage de Laurent qui ne lâche pas son ex malgré ses problèmes. Mais replacé dans le montage, je découvrais que ça chargeait trop la barque de Laurent, comme si je voulais que l'on s'apitoie sur lui. Je n'ai pas voulu prendre le risque du misérabilisme. Aucun regret. En fait quand je tourne, je fais perpétuellement le tri entre ce qui sera forcément indéboulonnable et ce qui risque d'être coupé.

**“Quand je tourne, je fais perpétuellement le tri entre ce qui sera forcément indéboulonnable et ce qui risque d'être coupé.”**

**Quand on arrive au bout du processus, on se demande quand même si tout cela a eu un sens et si les dés n'étaient pas pipés depuis le début, les deux parties n'étant pas à égalité, avec la médiation ambiguë des pouvoirs publics...**

**S. B. :** Je ne parlerai pas d'ambiguïté de la part des politiques car ce serait les condamner a priori. Je préfère penser qu'ils respectent et tentent de faire respecter les lois qu'ils ont votées. *En guerre* est un film de bon sens, ce n'est pas un tract syndical. Il met en lumière un système et pose la question des hommes et des femmes qui sont sur la sellette, qui ont participé pendant des années à l'enrichissement d'une entreprise et qui assistent à sa fermeture alors qu'elle est devenue cossue en bonne partie grâce à eux. Mais il est devenu évident qu'elle serait encore plus rentable une fois délocalisée à quelques milliers de kilomètres de là. Sur le plan purement mécanique, ce système-là est très bien pensé. Il bénéficie à une minorité, au détriment du grand nombre. Mais ceux qui en profitent ne devraient pas s'en réjouir trop vite : l'obésité n'est pas un signe de bonne santé. La concentration de la richesse qui est aujourd'hui en train de se produire, c'est clairement de l'obésité. Mais cela ne peut pas se passer autrement tant que l'on conservera un système qui le permet. Les seuls garants d'un système différent, ce sont les politiques. Mais s'ils désertent ce terrain-là, la finance prend le pouvoir. Les clés ont été données aux banquiers dans les années 1980, ils ne les ont pas rendues. Il existe des gens qui sont suffisamment intelligents pour emmagasiner le maximum de bénéfices sans se soucier des autres. Mais il ne faut pas compter sur eux pour s'autoréguler.



**Le film insiste beaucoup sur le rôle des médias, qui parfois alimentent la dramaturgie pour mieux s'en nourrir ensuite...**

**S. B. :** Je ne crois pas que le film soit vraiment critique envers les médias. Il aurait été possible de faire leur procès, mais ce n'était pas ici le sujet. Même si je suis conscient qu'il y a un film à faire sur la façon dont les médias rendent compte de l'information.

**Une partie du film est néanmoins présentée sous la forme de reportages télé. Comment ont-ils pris forme ?**

**S. B. :** J'étais d'abord obligé d'intégrer les sujets télé au récit parce que ce type de conflit très dur convoque naturellement les médias. Je les utilise alors pour moderniser la narration et ensuite faire passer quelques informations économiques ou autres qu'il aurait été indigeste de faire passer autrement. Je les utilise aussi, non pas pour les critiquer, mais pour montrer aux spectateurs que derrière l'information qu'ils reçoivent dans leur téléviseur, il y a une autre réalité cachée. Il y a une image manquante. Et cette image manquante, c'est justement la fiction qui la restitue. Ces sujets étaient bien sûr inscrits dans le scénario mais leur réalisation finale a été confiée à Laurent Desbonnets, journaliste à France 2, dont j'avais repéré le travail au moment des chemises déchirées des cadres d'Air France. Il a lu le scénario, a constaté que je ne faisais pas le film pour tacler les médias...

**“... ce type de conflit très dur convoque naturellement les médias.”**

**Les scènes de reportages ont-elles été faites de la même manière que les autres scènes ?**

**S. B. :** Je ne les ai pas filmées de la même manière. J'ai fait comme font les reporters télé. Souvent, les sujets de télévision sont remplis d'images sur lesquelles on colle un commentaire, ce sont des images vides. Et de temps en temps, le hasard fait qu'il se passe quelque

Les médias dans le film : à gauche, Guillaume Daret, journaliste à France 2, dans son propre rôle. © 2018 Nord-Ouest Films - photos Karl Colonnier)  
Ci-dessous, l'un des nombreux inserts de reportage d'actualité dans le film : l'interview du directeur de Perrin Industrie (Jacques Borderie) à Agen.

Laurent Desbonnets, journaliste à France 2, qui a conseillé le réalisateur pour les scènes d'actualités télévisées.



Le patron allemand de Dimke (interprété par Martin Hauser, avocat allemand) malmené, séquence rappelant l'affaire de la chemise déchirée d'Air France.

La presse autour du maire d'Agen (joué par le directeur de la SACEM Jean-Noël Tronc). Au-dessous, Guillaume Draux, qui avait déjà joué dans *La Loi du marché*, interprète le patron de Dimke France.



chose. Mais dans la plupart des cas il faut se contenter de panoramiques sur une façade d'immeuble ou sur des types qui marchent dans un couloir. Ces images ne sont pas filmées de la même façon qu'un film de cinéma, ce ne sont pas les mêmes focales, l'image n'est pas pensée comme l'image de cinéma. Ce n'est pas un jugement, c'est un fait objectif. Laurent Desbonnets a donc pris en charge la construction des différents sujets, il a utilisé les mots et le phrasé qui sont les siens. Puis j'ai cherché plusieurs journalistes pour faire les différentes voix. Je me suis adressé au patron de BFM pour lui demander lesquels pourraient apporter le plus de vitalité dans leur commentaire. Il m'a donné quelques noms, nous avons fait les voix. En fait chaque journaliste a enregistré la totalité des voix. J'ai ensuite fait le tri en conservant celui qui me semblait le meilleur pour chaque reportage.

**Le film ouvre des perspectives fabuleuses pour ceux qui dissertent sur la notion de vrai et de faux au cinéma...**

**S. B. :** Il est certain que le danger existait de sonner faux à force de vouloir accumuler des scènes « vraies ». Je pense notamment à une question qui s'est posée à un moment de la préparation. Il existe dans la première version du scénario toute une séquence autour d'un concert des Insus. Nous avions imaginé une vingtaine de syndicalistes, dont Vincent Lindon évidemment, invités au concert des ex-Téléphone. Nous les imaginions d'abord en coulisse avec le son de la fin d'une chanson puis Jean-Louis Aubert qui prenait la parole pour dire : « Il y a trente ans, nous rêvions d'un autre monde et nous nous y sommes certainement mal pris. Ce soir, je vais demander aux représentants

des salariés de Perrin Industrie de venir nous rejoindre sur scène, ils ont deux ou trois choses à nous dire ». Et là, devant les dizaines de milliers de spectateurs, près de Jean-Louis Aubert, Vincent Lindon/Laurent Amédéo aurait dit ce qu'il avait à dire sur la situation de son entreprise. Nous avions l'accord du groupe, du producteur et même un lieu de concert pas loin de là où nous allions tourner. Sur le papier, je vous assure que la scène donne le frisson. Eh ben, je ne l'ai pas tournée.

Pourquoi ? Eh bien parce que le vrai Jean-Louis Aubert qui s'appelle Jean-Louis Aubert dans le film qui invite le vrai Vincent Lindon qui ne s'appelle pas Vincent Lindon dans le film, je suis presque sûr que ça crée plus de faux que de vrai. Et à ce moment-là, je sors du film.

**Les comédiens sont-ils, comme dans *La Loi du marché*, des non-professionnels ?**

**S. B. :** Absolument. En dehors de Vincent, personne n'avait joué auparavant dans un film. À une exception près, celui qui joue le rôle du patron français était dans *La Loi du marché*. Tous les rôles, même les plus importants, sont tenus par des non-professionnels. La syndicaliste qui suit Vincent au moment où le front syndical éclate, est soudeuse de métier. Le casting a naturellement pris du temps. La directrice de casting avait cinq assistants. Mais avant de recruter il fallait savoir où l'on allait tourner. Il fallait que l'on trouve une usine, et peu de patrons avaient envie de nous confier la leur pour le tournage.

**L'usine du film fonctionne...**

**S. B. :** Oui, elle fonctionne... En partie. Mais il fut un temps où elle comptait 3500 salariés. Au moment du tournage, elle n'en comptait plus que 38 ! Dans le même espace. Vous imaginez les fantômes présents dans ces bâtiments immenses. Et quelques semaines après le tournage, l'entreprise a définitivement fermé.

**Et une fois l'usine trouvée ?**

**S. B. :** Le casting a commencé. Nous avons frappé aux portes des syndicats. Le fait d'avoir fait *La Loi du marché* était un atout. Cela permettait de montrer la façon dont le propos était nuancé. Les portes se sont ouvertes, et puis quand les premiers ont été choisis, les réseaux sociaux et la presse locale ont pris le relais.

**D'où vient le directeur allemand du groupe ?**

**S. B. :** C'est un avocat. Il a été casté comme les autres. Je me suis posé la question de savoir s'il fallait le faire parler allemand, puis faire traduire ses propos ensuite, mais la scène aurait été laborieuse. J'ai retenu des gens

**“J'ai retenu des gens de toutes catégories sociales. Beaucoup d'ouvriers bien sûr, dont beaucoup de délégués syndicaux.”**

de toutes catégories sociales. Beaucoup d'ouvriers bien sûr, dont beaucoup de délégués syndicaux. Mais j'écartais ceux qui parlaient comme un tract syndical. Il y en avait. Ils étaient hyper intéressants quand ils nous parlaient de leur engagement mais complètement soporifiques quand ils défendaient leurs intérêts dans la fiction. Je ne voulais pas d'une petite litanie syndicale, je voulais une parole forte, fruit d'une nécessité. La même que celle d'Édouard Martin quand il prenait la parole à Florange ou celle de Xavier Mathieu chez les Continental. Avec cette capacité à se faire entendre et comprendre sans avoir pris des conseils auprès des communicants. Une parole de bon sens, portée par la colère et le désarroi.

**Comme par définition vous n'avez pas vu jouer les comédiens non-professionnels auparavant, n'êtes-vous pas tenté de donner un peu plus d'ampleur**

**ou au contraire de réduire telle ou telle scène en fonction de la performance des comédiens ?**

**S. B. :** Pas vraiment, d'autant que j'ai pu mesurer leur capacité de jeu lors du casting. Mais c'est vrai qu'à l'arrivée Mélanie dans *En guerre* prend une place qu'elle n'avait pas tout à fait au départ. Je lui ai donné certaines répliques qui à l'origine devaient être à Vincent. Par exemple quand elle prend la parole pour dire que la réunion a été avancée, il n'était pas prévu que ce soit elle. Ou quand elle fait son monologue dans le bar à la fin, ce sont des mots qui étaient prévus dans la bouche de Vincent. Mais j'avais filmé les scènes précédentes et je me rendais compte de la place que Vincent avait prise, même lorsqu'il ne parle pas beaucoup. Il était alors nécessaire de lui donner un peu d'air... Si je lui avais laissé une nouvelle fois le leadership, j'en faisais un meneur de cinéma, et cela devenait un peu artificiel. Une autre raison de la montée en puissance de Mélanie était que je voulais que le spectateur ressente de façon subliminale la possibilité que le couple avec Vincent existe.

**C'est effectivement une idée qui peut venir au spectateur : lui est divorcé, et elle est en conflit avec son mari...**

**S. B. :** Ce qui me permet d'ouvrir une petite porte. Quand elle le prend dans les bras à la fin du film, je trouve cela très émouvant. En écrivant le scénario avec Olivier Gorce, nous nous sommes demandé s'il fallait créer une histoire entre eux. Et nous avons répondu par la négative pour ne pas être dans la sur-dramatisation.

**Sans doute une idylle entre eux aurait-elle également changé l'équilibre du film entre le collectif et l'intime...**

**S. B. :** Bien sûr. Ne pas ouvrir cette porte aurait été une erreur, mais nous avons pensé qu'il ne fallait pas non plus l'ouvrir en grand.

**Mélanie est selon la logique du projet une comédienne non-professionnelle... Est-elle ouvrière ?**

**S. B. :** Elle est soudeuse depuis deux ans. Auparavant elle a travaillé dix ans à la Poste. Quand elle a vu la manière dont le travail évoluait à la Poste, qui n'est plus du tout le service public qu'il était jadis, elle a laissé tomber. Je comprends ce qu'elle a ressenti : j'ai moi-même été facteur quand j'étais étudiant. Je voyais le lien qui parfois s'établissait entre le facteur et la petite mamie qui parfois ne recevait pas d'autre visite de toute la journée. Quand Mélanie a constaté que ce lien-là n'était plus possible et que le moindre geste devait donner lieu à un paiement, elle a préféré tout arrêter. Elle a fait une formation de soudeuse, un métier dont elle parle avec beaucoup de passion. Aujourd'hui elle est en intérim, mais elle ne manque pas de travail : les soudeurs sont demandés et assez correctement payés. Surtout s'ils sont très qualifiés, comme ceux qui travaillent dans le domaine de l'atome par exemple. Il est évident que Mélanie possède de vraies capacités de jeu. À Cannes, elle a reçu beaucoup de compliments pour sa prestation dans le film, mais elle a gardé la tête froide et son rôle est assez important pour qu'un autre réalisateur puisse s'intéresser à elle. Lui conseiller de lâcher son boulot pour courir les castings à Paris ?... je ne me permettrais pas. Ce n'est pas mon histoire.

**Et Vincent Lindon, comment a-t-il travaillé son personnage ?**

**S. B. :** Il a commencé par digérer le texte, qui est porteur de tout ce que le personnage ressent. Nous avons fait trois films auparavant ensemble, dans lesquels il était très taiseux. Ici, en quelques séquences, il en avait dit davantage que l'ensemble des trois films précédents. Parce que c'est l'histoire d'un homme qui s'empare de la parole. Mais ce qui est paradoxal, c'est que s'il n'y avait pas eu de conflit social, il serait sans doute resté dans le rang, il n'aurait pas eu vocation à prendre la tête du combat. C'est la crise qui le révèle...

**Il est un élément fondamental du film dont nous n'avons pas encore parlé, la musique... Vous saviez dès le départ à quels moments elle allait totalement noyer le son pour prendre le pouvoir et nous englober ?**

sur *En guerre*, en arguant que la musique que je venais d'entendre racontait quelque chose de mon projet. Bertrand n'avait vu aucun de mes films, et le cinéma n'était d'ailleurs pas sa priorité. Il avait en revanche composé pour beaucoup de spectacles de danse. Il m'a fait écouter un certain nombre de ses compositions, dont *Insane*, la chanson que l'on entend à la fin du film. J'ai dû écouter cette chanson sept cents fois, en boucle ! Et avant de tourner mes propres images, j'ai fait un montage de séquences de conflits sociaux trouvées sur Internet afin que Bertrand me propose des musiques qui pourraient se marier avec des images comme celles-là. Au bout d'une semaine, il m'a présenté des musiques... qui ne me convenaient pas du tout. Il a eu un peu de mal à accepter mes remarques, puis il m'a fait d'autres propositions. Certaines collaient parfaitement au projet, je les ai retenues. Et je lui ai demandé que la ligne mélodique d'*Insane* soit intégrée aux autres mor-

montées, et je lui ai demandé de me repasser ce qu'il venait de faire. C'était magique. Il avait trouvé LA musique du film, celle qui révélait la colère des salariés. Je ne veux jamais que la musique de mes films soit illustrative. Jusqu'alors la musique était le reflet de la psyché des personnages. Et cette fois-ci la musique devenait le témoin de la psyché du groupe, de son énergie, de sa colère.

**Il n'est pas interdit de ressentir cette musique à l'inverse comme le reflet d'un moment où le groupe lâche prise, où il est groggy, avant de reprendre pied dans la scène suivante, une fois que la musique s'est tue...**

**S. B. :** C'est à chacun de s'emparer du film pour en tirer ses propres émotions. Cela ne me pose pas problème. Ce qui importe c'est que la musique fasse sens, qu'elle ne soit pas là pour faire joli.

absolument à ce qu'aucun personnage n'ait besoin d'exposer sa problématique. Je déteste les films où les personnages prennent la parole pour expliquer le pourquoi de leur comportement, comme s'ils avaient douze ans d'analyse derrière eux. Pour moi c'est parce que quelque chose n'a pas fonctionné en amont. Lorsque j'ai réalisé *Une vie*, j'ai trouvé un texte de Maupassant qui dit, concernant le roman : « Quelque extrême que soit le mérite des romans dont les personnages sont expliqués par leur psychologie, ils restent toujours confus pour moi, et lourds, comme indigestes et indistincts. Les dedans des personnages ont besoin d'être commentés par leurs gestes. Les faits ne sont-ils pas les traductions immédiates des sentiments et des volontés ? Décrire le milieu où se passera l'aventure, d'une façon si nette que cette aventure y vive comme en son cadre naturel ; montrer les personnages si puissamment que tous leurs dessous soient devinés rien qu'à les voir ; les



L'une des manifestations dans le film, mariée à la musique du compositeur Bertrand Blessing. © 2018 Nord-Ouest Films - photos Karl Colonnier

**S. B. :** Elle est effectivement fondamentale. Elle n'engloberait pas toujours le spectateur, elle est parfois douce. Mais c'est vrai que l'on se souvient davantage des moments où elle est puissante.

**“J’ai commencé à penser à la musique avant même que le scénario soit écrit.”**

Je savais dès l'écriture que je voulais une musique comme celle-là. J'ai commencé à penser à la musique avant même que le scénario soit écrit. Mais je ne savais pas encore ce que je voulais. Jusqu'à ce que j'aie vu un spectacle à Angers, qui mêlait slam, acrobatie et musique, une musique puissante, qui semblait s'inventer en direct. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Bertrand Blessing et que je lui ai demandé s'il voulait travailler

ceux et puisse traverser tout le film. Ce qui fait que lorsqu'on entend la mélodie à la fin du film, elle ne sort pas de nulle part.

**Mais la musique que nous retenons n'est pas mélodique. C'est celle qui engloberait les personnages avant de s'arrêter brutalement...**

**S. B. :** Oui, nous étions au milieu du montage image, il avait avancé sur tous les autres morceaux mais il me manquait une énergie, l'énergie d'ailleurs qui m'avait sauté au visage lors de notre première rencontre. Nous étions dans son studio, je lui parlais de cela et il a branché sa basse et une dizaine de pédales devant lui. Il s'est mis à jouer en créant des boucles, et c'est exactement cela que j'attendais. J'étais sous le choc. J'ai ouvert mon ordinateur où figuraient certaines scènes

**Certains ont sauté au plafond en voyant La Loi du marché, qui annonce dans son projet et sa présentation En guerre. Mais vous n'avez fait que prolonger un certain nombre de parti-pris de vos films précédents. À revoir tous vos films, on ne peut que conclure à une vraie cohérence...**

**S. B. :** Cela me fait plaisir. Je crois en effet que mes derniers films prolongent certaines options présentes dans *Quelques heures de printemps* sur le rapport entre la fiction et la documentation accumulée sur le sujet retenu. Dans *La Loi du marché*, *Une vie* et *En guerre*, je tire un fil...

**Il existe une commune volonté de décrire les personnages sans fioritures...**

**S. B. :** L'instant explique leur comportement. Je tiens

faire agir de telle sorte qu'on dévoile au lecteur, par les actes seulement, tout le mécanisme de leurs intentions, sans entreprendre en eux un voyage géographique avec la carte des désirs et des sentiments, ne serait-ce pas là faire du vrai roman, dans la stricte et, en même temps, la plus grande acception du mot ? Je vais plus loin. Je considère que le romancier n'a jamais le droit de qualifier un personnage, de déterminer son caractère par des motifs explicatifs. Il doit me le montrer tel qu'il est et non me le dire. Je n'ai pas besoin de détails psychologiques. Je veux des faits, rien que des faits, et je tirerai les conclusions tout seul ».

Je remplace « roman » par « film » et « lecteur » par « spectateur » mais pour le reste, je ne saurais le dire mieux que lui ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR YVES ALION



**Portfolio. Photos de tournage,  
octobre et novembre 2017**

© 2018 Nord-Ouest Films - photos Karl Colonnier



18 octobre 2017



21 octobre





24 octobre



26 octobre



27 octobre



28 octobre



31 octobre



2 novembre





8 novembre



9 novembre





17 et 18 novembre



© 2018 Nord-Ouest Films - photos Karl Colonnier

## Pour la préemption salariale !

On ne résiste à la puissance suffocante du film de Stéphane Brizé (*En guerre*) qu'à y discerner une place vide, la place du discours manquant. Il faut absolument y voir cet espace inoccupé, et la possibilité de le remplir, l'espace d'une réponse, c'est-à-dire d'un discours à déployer, opposable aux impossibilités montrées par le film, capable d'en faire sauter un mur, sinon c'est insupportable.

PAR FRÉDÉRIC LORDON

**C'**est insupportable, car ce que montre le film, c'est la force d'un ordre institutionnel capable de se donner raison à lui-même, un ordre qui mure portes et fenêtres, qui bouche toutes les issues pour ne laisser subsister que sa vérité. Lorsque les économistes stipendiés, les experts de service, les éditorialistes débiles et les patrons odieux disent qu'« il n'y a pas d'alternative », *c'est vrai*. C'est vrai parce que les structures ont été aménagées pour que ce soit vrai. Lorsque ont été installés la déréglementation financière et le pouvoir actionnarial, le libre-échange commercial au mépris de toute norme sociale et environnementale, la libéralisation du régime des investissements directs, c'est-à-dire de la localisation des sites industriels (à laquelle on ajoutera celle des sièges sociaux), il est exact que tout est joué ou presque, et qu'en effet il n'y a *plus* d'alternative. En somme, la disparition des alternatives, *ça s'organise*.

C'est là par excellence le point répugnant de l'époque. La plupart des personnages qui la dominent en actes et qui triomphent en mots savent à peine à quoi ils doivent de la dominer, et de triompher (la plupart – certains savent très bien). Ils en tiennent le discours comme des automates, mots inhabités, phrases mécaniques – « l'environnement de la mondialisation », « dont nous ne pouvons nous abstraire », « le marché », « qui s'impose à nous », « l'agilité », « pour être plus compétitif » – grumeaux de pensée dont Brizé prend soin de nous donner des échantillons atterrants, plus consternants encore quand ils viennent dans la bouche des conseillers ministériels, représentants de l'État mentalement colonisés par la langue du capital. Le plus terrible de ce que montre Brizé, ça n'est pas tant la situation même, que les mots dégoûtants opposés par les triomphateurs pour imposer leur triomphe, et faire toucher terre à ceux dont ils triomphent, à qui ils refuseront *tout* – mais avec des mots. Et, c'est bien ça le pire, sans réplique possible : avec des mots qui disent « vrai » en un sens, même si leurs utilisateurs ne savent pas pourquoi ils disent vrai, selon quel régime de vérité. Comme un cas d'école d'une théorie simple de l'idéologie, ils croient énoncer un fait de nature quand ils ne disent qu'un état des structures. Un état que d'autres avant eux ont contribué à installer (car les structures ne tombent pas du ciel), et qui – c'est cela le vrai –, une fois installé, déploie implacablement toutes ses nécessités.

### L'impossibilité organisée

C'est bien pourquoi tous les mots d'ordre pour manifestations, à base de « partage des richesses », de « réduction du temps de travail », d'« augmentation des salaires » ou d'« interdiction des licenciements » sont nuls et non avenues tant qu'ils ne posent pas explicitement la question de leurs conditions de possibilité structurelles. Faute desquelles, ils demandent la neige en juillet ou Noël à Pâques – et ceci n'arrivera pas.

Ceci n'arrivera pas parce que les structures ont été bien faites pour le rendre impossible. Vérité simple et presque tautologique : quand les structures sont en place, tout est vrai des objections opposées par les structures. Pourquoi fermer une usine rentable ? Parce qu'elle ne l'est pas assez. Mais pourquoi ne pas se contenter de « moins » ? Parce qu'il y a des actionnaires et qu'ils ne le permettraient pas. Ne peut-on résister parfois aux actionnaires ? Non, parce que lorsqu'ils ne sont pas

contents, ils vendent et le cours de l'action baisse (*déréglementation des marchés de titres*). Et ? Et l'entreprise dont la valeur boursière plonge devient une proie potentielle pour un *raider* (*démantèlement du système des participations croisées*), or s'il y a une OPA, toute la direction sautera – pense, à raison, la direction, qui ne veut pas du tout sauter, et puis qu'on a aussi pris soin de gaver de stock-options de sorte que ses propres intérêts soient désormais bien alignés sur ceux des actionnaires. Négocier avec ces derniers quand même ? Bon courage, la plupart sont des grands investisseurs institutionnels qui se font sauvagement concurrence par la rentabilité servie aux épargnants et ne renonceront pas à un dixième de point (*financiarisation de l'épargne concentrée auprès des grands gestionnaires de fonds collectifs – mirifiques perspectives de la retraite par capitalisation*). Nous irons donc baisser les coûts partout où c'est possible, en matraquant d'abord les salariés puisque tout nous y incite : le chantage à la compétitivité d'abord (*libéralisation du commerce international*) et à la délocalisation (*nouveau régime des investissements directs et liberté d'établissement*), la démolition de toutes les protections juridiques et réglementaires des salariés ensuite (*dérégulations successives du marché du travail*), par annulation des conquêtes d'un siècle de luttes sociales. Si donc le Nord de la France est trop cher, sous la double commande de nos actionnaires et de nos stock-options nous irons en Pologne, si la Pologne à son tour exagère, nous l'expédierons au Vietnam, et puis du Vietnam en Afrique, car nous en avons pour un moment avant d'avoir épuisé tout le réservoir à pauvres de la planète. Et nous ferons tout ça car nous le *pouvons*, car depuis trente ans nous ne cessons d'œuvrer pour qu'on nous aménage le terrain de jeu qui nous le *permette* et que, dans ces conditions, nous ne voyons pas pourquoi nous nous retiendrions d'user de la moindre de nos latitudes. Tel est le mur de nécessités auquel se heurtent les salariés du film de Brizé. Il y a de quoi devenir fou. Pas seulement par les immondes fins de non-recevoir langagières qui sont opposées à la souffrance humaine, mais par le fait que toutes les coordonnées spontanées de la lutte y sont mises en échec : la vraie combativité ne paiera pas. La lutte qui ne s'affale pas tout de suite sera défaite, parce qu'elle est une lutte locale et qu'elle a contre elle toutes les structures globales, donc parce que toutes ses conditions de réussite lui *échappent*. Le tragique du film de Brizé est qu'il y a un héros et que le héros va inmanquablement perdre parce qu'il *se trompe*. Plus il est héroïque, plus il se trompe, et l'inverse aussi : il se bat pour sauver les emplois dans un monde agencé pour que les emplois ne soient plus sauvables. Et ce sont les résignés qui ont raison – tactiquement. À de miraculeuses exceptions près, on ne se bat plus dans une fermeture que pour gratter de la « supra-légale », ou des promesses de reclassement ou de « réindus » auxquelles on ne croit même pas. Il faut avoir quelques robustes ancrages pour ne pas sortir du film passablement abattu.

### Alors les structures...

Mais le point de triomphe de l'ordre néolibéral désigne aussitôt son point de faiblesse. « Il n'y a pas d'alternative » n'est jamais qu'un énoncé conditionnel à l'état de ses structures. Faire autrement est impossible

puisque la nécessité installée par les structures s'oppose à ce qu'on fasse autrement ? Très bien, nous savons maintenant où se situe l'enjeu : dans la reconstruction des structures. Voilà le discours manquant, celui qui laisse une chance de respirer à nouveau au sortir d'un film étouffant : le discours des structures comme objet de la politique. Car, elles, peuvent *toujours* être refaites – autrement. Ce « toujours », c'est le nom même de la politique. Dès lors qu'on s'élève au niveau des structures, il y a *toujours* une alternative. L'alternative peut entrer bien plus vite dans la réalité qu'on ne l'imagine, très soudainement même. En Argentine, pendant toutes les années 1990, le *currency board*\* impose une politique monétaire déflationniste, et pour qu'il ne vienne à l'idée de personne de « faire autrement », on l'a inscrit dans la Constitution (*grande affaire du néolibéralisme, la constitutionnalisation des politiques économiques – voir les traités européens*). Donc il y a le *currency board*, et on ne peut « pas faire autrement ». Puisqu'il est dans la Constitution. En janvier 2002 pourtant, après des semaines de manifestations de masse, le *currency board* est abrogé d'un trait de plume : en une nuit. On pouvait donc faire autrement – éternelle surprise, mêlée de ravissement un peu idiot, pour tous ceux qui s'aperçoivent d'un coup qu'ils s'étaient asservis pour *rien*, qu'ils s'étaient soumis à un fallacieux décret d'impossibilité. La question n'est pas de discuter ce qui s'en est suivi, elle est de rappeler ce que c'est que la souveraineté politique comme *décision* et comme alternative de *principe* – et les conditions de sa remanifestation.

### Briser le pouvoir actionnarial

Si elle se remanifeste, où son effort doit-il porter ici ? Aux trois lieux stratégiques du pouvoir actionnarial, du libre-échange et des investissements directs – par parenthèse, dénonciation des traités européens non optionnelle. Mais spécialement au premier, qui domine hiérarchiquement les deux autres. Le discours ordinaire dit que, sous le pouvoir des actionnaires, il n'y a pas d'alternative ; restaurer le discours manquant, c'est dire qu'il y a une alternative au pouvoir des actionnaires. Et comment en finit-on avec le pouvoir des actionnaires ? À ce sujet, il y a des idées assez précises. Une série d'idées même, bien graduée, selon ce que les conditions politiques du moment rendent possible. D'abord le SLAM (*Shareholder Limited Authorized Margin*) qui procède par fixation d'un taux limite de rentabilité complète pour les actionnaires (*Total shareholder return*), applique un impôt confiscatoire à tout ce qui dépasse, et cisaille ainsi toute incitation à augmenter indéfiniment la pression à la rentabilité financière – l'État capterait tout. En régime, sous SLAM bien ajusté (et sans doute avec les « bonnes » mesures complémentaires), Perrin Industrie (le nom de l'entreprise du film de Brizé) *ne ferme pas*, car la fermeture est devenue *sans objet*.

Mais il n'est pas interdit d'aller plus loin. L'étape d'après, c'est de fermer la Bourse. Son charme particulier tient au fait d'apparaître comme l'irresponsable rêverie par

excellence quand en réalité elle a toute la rationalité *économique* pour elle – et même de quoi nouer une alliance objective entre le salariat et une certaine fraction du capital contre leur fléau commun de la finance. On dira que l'alternative réelle au pouvoir des actionnaires, c'est l'abolition de la propriété financière du capital. C'est vrai. On ajoutera que s'en prendre à la finance ne fait que reconduire l'alternative « du "mauvais" capitalisme (financiarisé) et du "bon" (industriel) », c'est-à-dire rester dans l'exploitation capitaliste. C'est vrai aussi. Maintenant, si quelqu'un voit la sortie du capitalisme dans les conditions d'aujourd'hui, c'est qu'il a la vue psychédélique. Et si, ne connaissant que cet horizon, il se désintéresse de tout ce qui ne l'atteint pas, il est aveugle aux opportunités de la période. Ce n'est pas que penser/militer/expérimenter des rapports non-capitalistes ne soient pas urgent – ça l'est. C'est que délaissier, à ce motif, la possibilité de faire quelque chose *dans la conjoncture* et à l'étage majoritaire est une absurdité, où l'on ne discerne plus à la fin que la condescendance des virtuosités minoritaires pour le grand nombre.

On ne redira jamais assez que les grands libéraux sont des marxistes structuralistes à l'état pratique. Eux visent ce qui va saisir le grand nombre, et ils savent à quels étages de la politique se joue ce saisissement : aux plus élevés, là où l'on refait les structures – de la finance, du commerce et de la politique économique : UE, BCE, FMI, BRI, OMC, traités variés (CETA), etc., lois nationales bien sûr. Sans surprise, c'est à cet étage que Macron opère pour accroître les latitudes stratégiques des uns et les impossibilités des autres – puisque c'est l'état des structures qui règle le rapport de force du capital et du travail. Or on ne défera la politique des structures que par une contre-politique des structures.

### Le moment de la politique macroscopique, le moment de la préemption

Au reste, on aurait tort de jouer l'un contre l'autre les deux registres de l'anticapitalisme et de l'anti néolibéralisme. D'abord parce qu'il redevient possible de les tenir ensemble pourvu qu'on les réinscrive dans leurs temporalités distinctes, et que rien n'interdit d'avoir l'esprit au premier sans abandonner de saisir les possibilités plus rapprochées du second. Ensuite parce que, même dans l'immédiat, ils ne sont pas sans points d'accrochage. Ainsi de celui qui passerait par un droit de préemption des salariés pour une reprise en coopérative des entreprises ou des sites qui ferment : abolition locale de la propriété financière des moyens de production, instauration de leur propriété collective d'usage, suppression par conséquent du rapport salarial, remplacé par une *politique de la production collective*. Les choses, alors, ne s'agent-elles pas merveilleusement : si le néolibéralisme ferme à tour de bras, puisqu'« il n'y a pas d'alternative », c'est le capital lui-même qui, abandonnant le terrain de son propre mouvement, se laissera grignoter et déposséder *de l'intérieur*.

Assurément, il y faudrait une *loi*. C'est-à-dire jouer le jeu où l'on passe des lois. Mais une petite loi – plus innocente (et plus filoute) que s'il s'agissait de décréter la fin révolutionnaire de la propriété privée –, une loi à portée de main. Par exemple d'un mouvement social de quelque ampleur, qui, sortant du registre du seul refus,

\* Le *currency board*, ou caisse d'émission, est un dispositif qui, pour briser l'inflation, indexe la création monétaire interne sur les réserves de change (dollars).

l'élirait comme sa revendication *positive*. Car c'est une bénédiction rare qu'une vision d'avenir, et même une vision d'ampleur, ni plus ni moins que la diffusion invasive de rapports de production post capitalistes, ait ainsi le bon goût de se laisser résumer dans une disposition législative aussi simple, aussi modeste, aussi accessible – et aussi capable de dérober le sol sous les pieds du pouvoir capitaliste.

Mais, précisément, un mouvement social, nous en avons un sous la main.

Et c'est dans ce moment que, providentielle coïncidence, le film de Brizé nous arrive. Si son tableau des impossibilités objectives est suffoquant, il n'appelle par là que plus intensément le complément du discours manquant, le discours des structures. Du fond de son impasse, il crée la nécessité impérieuse de se décaler, de se désobnubiler des impossibilités locales pour regar-

ré-espérer à partir de son fond de désespoir – et que, bien complétement, il peut y conduire. Par exemple sous un mot d'ordre simple, ramassé, faussement modeste, mais réellement subversif de l'ordre présent : « Pour la préemption salariale ! »

### Violences admissibles, violences inadmissibles

Mais il n'y a pas dans *En guerre* que l'espace en creux d'une contre-politique des structures. Il y a aussi, attesté par son titre même, le plein d'un propos sur la violence – la violence de classe. Si le personnage central du film est tragique, c'est qu'il reprend en lui toute la violence de la situation – très significativement, il ne cesse de se mettre en travers du débordement de ses camarades légitimement fous de rage : « arrête ! arrête ! » ne cesse-t-il de leur crier en faisant interposition. Mais il y a une

dessus : France 2, BFM, France Info (la BFM étiquetée « service public »), France Inter dont les matinaliers s'égosillent à chaque occasion pour savoir si tout de même on ne condamne pas ces violences. Car voilà : il faut « condamner les violences ». En 2010, Pujadas, à l'aise, croit pouvoir se faire en petite foulée le syndicaliste des Conti après le passage des ordinateurs de la sous-préfecture de Compiègne par la fenêtre. Le malheureux : il ne sait pas qu'il est tombé sur un os. L'os s'appelle Xavier Mathieu et lui, qui ne pratique pas la reptation comme l'autre, a une colonne vertébrale. Ici, coup d'arrêt : le tribunal des procureurs médiatiques, c'est fini. L'ère des condamnations sélectives « des violences », c'est terminé. Voulez-vous parler « des violences » ? C'est parfait, examinons-en donc le tableau *d'ensemble*. Mais c'est ce que le ministère de la propagande qui s'ignore ne veut en aucun cas ! Lui, ce qui

met au travail et quand on la jette hors du travail, continue de donner des leçons. Des dossiers préfectoraux au vent, des vitrines brisées, des sacs de nuggets en déshérence, c'est *très grave*. Goodyear : divorces par dizaines, naufrages individuels dans l'alcoolisme, surendettements, maisons vendues, 750 salariés sans solutions, RSA. Seize suicides aussi. Les médias avaient parlé du « saccage » de la sous-préfecture de Compiègne. À seize suicides chez Goodyear, on passe le seuil technique du « saccage » ? on ne le passe pas ?... On ne l'a pas passé. L'humanisme étendu souffre plus pour les nuggets ou les ordinateurs, dont il est vrai qu'on ne souligne pas assez la cause.

Et puis, disait Berkeley, *esse est percipi* : être, c'est être perçu. C'est formidable, pense aussitôt la racaille : de ce qu'on ne voit pas, on peut donc dire qu'il n'existe pas ! C'est cela même contre quoi lutte le film de Brizé,



der du côté de la cause globale qui les a installées toutes – et rouvrir une possibilité d'ensemble. Il est vrai que recréer une ouverture de cette sorte ne peut être l'affaire que d'une politique macroscopique : on ne refait les structures globales que par de la politique globale – seul moyen, redisons-le, de reconstituer les conditions pour que les luttes locales aient de nouveau leur chance. Mais le mouvement social d'aujourd'hui pressent sa propre portée macroscopique, il entrevoit la portée globale de ses enjeux, il en pose à nouveau la question. C'est bien pourquoi il importe de déssectoriser les luttes présentes, de dégager leur dénominateur commun, de voir qu'elles renvoient toutes au même lieu, de nommer ce lieu, et d'unir tous pour l'attaquer. Les moments de cette sorte sont rares, dominés la plupart du temps par l'étroitesse et la compartimentation des horizons locaux. Voilà qu'il s'en présente un, propice à magnifier l'effet d'un film peut-être appelé à marquer l'opinion, effet paradoxal s'il en est, puisqu'il force à trouver les voies du

économie générale, à la fois collective et individuelle, de la violence, avec des points critiques qui signalent l'arrivée aux limites de la capacité d'absorption et d'accommodation. En ces points s'ouvre alors une bifurcation aux termes simplissimes : ou renvoyer la violence du dehors vers le dehors, ou la retourner contre soi. À force d'intimer à ses camarades « d'arrêter », le héros se dirige inexorablement vers sa fin. Et c'est bien cette forme-là de la violence que le néolibéralisme apprécie par-dessus tout, encourage de fait même – en ne cessant de condamner l'autre. Que les salariés se suppriment. C'est bien triste, mais, disons les choses entre nous, comme solution radicale au problème des gêneurs, c'est épateant. Qu'ils s'effondrent dans la dépression, ça peut nous intéresser aussi : ne sommes-nous pas fondés à nous débarasser des loques improductives ? Toutes les fois où des salariés choisissent autre chose que leur destruction, le ministère de la propagande intégrée est là, entier, écumeant, pour leur tomber

l'intérêt, ce sont les chemises de DRH et rien d'autre. Qu'on lui donne une voiture de PDG sur le toit comme dans le film de Brizé, là oui, sa joie est faite. Mais le film, précisément, a le mauvais goût de montrer *aussi* tout ce qui conduit à la voiture à l'envers – car elle ne s'y est pas mise toute seule, et l'hypothèse de la sauvagerie naturelle des ouvriers n'y suffit pas non plus. Loi générale : les gens font des choses parce qu'on leur a fait des choses. Or, ici, les choses qu'on leur a faites, on les voit. Du coup, les choses qu'ils font, on les comprend – au double sens du terme même. Si le film de Brizé est étouffant quand il semble nous laisser sans issue, il est politiquement salutaire quand il restaure les images manquantes, les images antécédentes – celles que les médias prennent bien soin de ne *jamais* montrer, pour que surtout jamais on ne *comprenne*. Pendant ce temps, la racaille éditorialiste, qui ne supporterait pas qu'on lui fasse le centième de ce qu'on fait ordinairement à la classe ouvrière, et quand on la

contre cette élévation de l'injustice au carré qui consiste en le déni de l'injustice. Et si, élargissant le champ des perceptions, commençant à y faire entrer les causes prochaines ordinairement occultées, si, faisant cela, il nous aide, c'est pour nous acheminer vers une décision, une décision éclairée même, puisqu'il nous en met tous les éléments sous les yeux. C'est que nous voilà rendus à un grand carrefour civilisationnel, une grande ligne de partage politique des eaux. Deux partis s'offrent : le parti des nuggets et le parti des hommes. On va voir qui choisit quoi. ■

**FRÉDÉRIC LORDON**

économiste, directeur de recherche au CNRS et chercheur au Centre de sociologie européenne (CSE).

Article paru sur le blog du *Monde diplomatique* avec son aimable autorisation



### Entretien avec Xavier Mathieu

Il y a beaucoup de Xavier Mathieu dans le personnage qu'incarne Vincent Lindon dans *En guerre*. À ceci près (et ce n'est pas un détail) que Xavier Mathieu, chef de file de ceux qui se sont battus contre la fermeture d'une usine de pneumatiques dans l'Oise, ne s'est pas immolé par le feu... Il a même très bien réussi sa reconversion puisqu'il est désormais comédien. Stéphane Brizé lui a même demandé de collaborer au scénario de *En guerre* afin de bénéficier de sa connaissance du terrain. L'entêtant parfum d'authenticité du film ne lui est donc pas étranger...

PROPOS RECUEILLIS PAR YVES ALION



La Saga des Conti (Jérôme Palteau, 2013).



Xavier Mathieu comédien dans *Ma part du gâteau* (2011), de Cédric Klapisch, dans la série *Le Baron noir* et dans *Patients* (2017), de Fabien Marsaud (Grand Corps Malade) et Mehdi Idir.



Avec Stéphane Brizé en interview pour *En guerre*.

**Vous avez rencontré Stéphane avant qu'il ne tourne *La Loi du marché*. Dans quelles circonstances ?**

**X. M. :** Il était en train de faire le casting de *La Loi du marché*. Il avait vu *La Saga des Conti*, un documentaire sur la lutte des ouvriers de Continental. Et il a demandé à ce qu'un des comédiens retenus me ressemble, puisque j'étais partie prenante de ce conflit. Il ne savait pas que j'étais devenu comédien après avoir perdu mon emploi. Mais comme il ne voulait pas de comédiens professionnels, ce n'était pas un atout... L'une de ses deux directrices de casting s'est souvenue qu'elle m'avait déjà croisé sur un tournage. Elle m'a fait faire des essais pour le rôle d'un délégué syndical. Puis j'ai vu Stéphane, qui m'a engagé. Mais ce n'est que par la suite, sur le plateau, que je lui ai appris que j'étais devenu comédien. Et Stéphane m'a répondu que s'il l'avait su avant, il me m'aurait pas pris, et il a ajouté :

**« J'ai beaucoup parlé avec Stéphane de mon parcours, et je lui ai dit en particulier comment le conflit m'avait transformé. »**

« Quelle connerie j'aurais faite ! » Cela étant dit, il y a au moins un autre comédien pro dans le film, en dehors de Vincent Lindon, c'est Soufiane Guerrab, que j'ai retrouvé par la suite sur *Patients*. J'ai beaucoup parlé avec Stéphane de mon parcours, et je lui ai dit en particulier comment le conflit m'avait transformé. Il m'a rendu fier de moi, j'ai commencé à me regarder dans une glace. Nos conversations ont contribué à faire germer l'idée d'un autre film. Et un jour, quelques mois plus tard, il m'a appelé pour me proposer de collaborer à l'écriture d'un scénario avec lui. Je lui ai posé deux conditions : je ne voulais pas que le scénario raconte l'histoire des Conti, je préférerais qu'il mélange des anecdotes concernant plusieurs conflits distincts, et puis je ne voulais pas jouer dans le film.

**En guerre ne raconte pas l'histoire des Conti. Mais l'entreprise du film est aussi un sous-traitant automobile, aux capitaux allemands...**

**X. M. :** Il est certain qu'il y a beaucoup de similitudes. Y compris dans les détails. Quand Laurent dit à Mélanie que son mec est certainement fier d'elle et qu'elle lui répond qu'au contraire l'ambiance est devenue tendue à la maison, cela repose sur une anecdote vécue. Chez les Conti, cette femme faisait partie du Comité de lutte, et son compagnon était le leader CGT d'une autre usine. Ce qui ne l'empêchait pas de lui en vouloir parce qu'elle n'était jamais à la maison. Mais elle lui a répondu : « Que tu sois content ou pas, j'irai au bout de cette lutte ».

**Mélanie Rover, qui incarne le personnage, est stupéfiante de naturel...**

**X. M. :** C'est vrai. Mais tous les comédiens sont bons. C'est quelque chose dont il faut créditer Vincent : il a su se mettre à la hauteur de tous ces inconnus qui déboulaient sur le plateau. Il aurait pu rouler les mécaniques, ce dont certains ne se seraient sans doute pas privé, mais il s'est intégré sans problème.

**Le personnage de Laurent, c'est vous... Vous vous êtes reconnu ?**

**X. M. :** Oui, bien sûr. Il a la même rage que celle qui

m'animait. Et ce n'était pas facile pour lui d'exprimer la colère comme il l'a fait. Ce que ressent un délégué syndical dans une situation comme celle-là, Vincent l'a rendu à merveille. J'ai rencontré pas mal de délégués syndicaux, de types qui ont participé à des luttes, et l'opinion est unanime... Mais je ne peux que distribuer des satisfécits sur ce film... Parce que personne avant Stéphane n'avait su rendre compte d'un conflit dans une entreprise avec ce réalisme. Jusque dans les détails. Je me souviens de plusieurs films avec des scènes de manifestations, le plus souvent, elles sont ridicules. Les pancartes sont soigneusement rédigées, les types sont en rangs d'oignon. C'est l'inverse dans *En guerre*, je vous assure que l'on se croirait au cœur d'une vraie manif. Et pourtant Stéphane n'a jamais vécu ces choses-là.

**Et Vincent Lindon probablement pas non plus...**

**X. M. :** Il m'a bluffé. Il était excellent dans *La Loi du marché*, mais je trouve qu'il est encore plus fort dans *En guerre*.

**« Le personnage de *La Loi du marché* est un taiseux. Ici le personnage parle en permanence, c'est sa façon d'exprimer sa colère. »**

Le personnage de *La Loi du marché* est un taiseux. Ici le personnage parle en permanence, c'est sa façon d'exprimer sa colère. Il a plein d'émotions à révéler... J'ai beau avoir vécu ce que vit le personnage, je crois bien que j'aurais été incapable de faire ce que Vincent a fait si j'avais été à sa place ! Il a monté le curseur pour parvenir à ce niveau. Moi, j'aurais sans doute dû en rabattre pour ne pas donner le sentiment que je surjouais.

**Vous avez parlé du rôle avant le tournage ?**

**X. M. :** Nous avions parlé pendant le tournage de *La Loi du marché*, mais cela n'a pas été nécessaire de m'interroger plus avant sur mon expérience chez les Conti. D'autant qu'il avait vu un certain nombre de films documentaires sur le conflit, un certain nombre d'interviews de moi...

**Vous étiez clairement une figure médiatique, de celles que l'on met volontiers en avant, comme Édouard Martin dans les aciéries de Lorraine ou Daniel Cohn-Bendit en mai 68...**

**X. M. :** C'est parce que j'avais une grande gueule, je n'avais pas peur de dire ce que je pensais, les médias aiment ça.

**Vous en aviez conscience ? Y avait-il une part de jeu ?**

**X. M. :** Absolument pas. Mais je dois reconnaître que cela m'a beaucoup aidé dans ma façon de me tenir devant la caméra aujourd'hui. Quand je joue, je ne me demande pas où elle est placée. Mais je sais qu'il faut éviter les regards caméra...

**Ce qui est troublant c'est qu'*En guerre* traite de reconversion professionnelle. Alors que votre reconversion vous a amené à devenir comédien...**

**X. M. :** Cela ne s'est pas fait facilement. C'est Cédric Klapisch le premier qui m'a appelé pour jouer dans *Ma part du gâteau*\* Je lui ai dit non. Je n'avais jamais eu l'idée de jouer la comédie. Mais quinze jours plus tard,

j'ai croisé ma sœur à un repas de famille. Or elle est très cinéophile. Je lui ai raconté mon histoire et elle m'a traité de fou, Cédric Klapisch étant pour elle un cinéaste parmi les plus intéressants. Elle m'a dit : « Si tu ne le rappelles pas, je ne parle plus ! ». J'ai rappelé Cédric, et il m'a fait jouer dans *Ma part du gâteau*, un syndicaliste... C'est donc grâce à ma petite sœur si je fais du cinéma aujourd'hui. Après le film de Klapisch, j'ai enchaîné sur un court métrage de Stéphane Mercurio, où j'étais un taulard qui épousait Zazie en prison... J'ai pris un agent, que j'ai encore, et depuis je bosse... Au final, je dois être dans environ trente-cinq films maintenant, dont huit ou neuf longs métrages pour le cinéma.

**Ce changement radical de milieu professionnel vous a-t-il changé en profondeur ?**

**X. M. :** Je ne crois pas. Mais je ne vois plus les films de la même façon. Maintenant, quand je vois un film, je me demande où est la perche et si les comédiens ont fait beaucoup de prises...

Quand j'étais ouvrier, j'allais voir un film par an, aujourd'hui je vais très souvent au cinéma... Mais, surtout, je me sens bien. C'est la deuxième fois de ma vie. La première, c'est quand j'étais ouvrier boucher, à quinze ans, et que je partais tôt le matin avec ma mobylette : j'étais heureux d'aller travailler. Je découvrais un monde. Et je devenais un homme. Depuis que je suis comédien, j'ai retrouvé le plaisir d'aller travailler. Il m'arrive même de mal dormir la nuit parce que j'ai hâte d'être sur le plateau le lendemain. Mais ce n'est pas un métier comme les autres... Il m'a fallu très très longtemps pour me sentir légitime.

**Quel était votre poste chez Continental ?**

**X. M. :** Je suis entré chez Continental après avoir bossé comme boucher pendant cinq ans. À l'usine, j'étais sur une machine, à la chaîne. Je tapais dans une pédale toute la journée, je faisais les mêmes gestes. J'étais aux 3x8. Pendant vingt-cinq ans. J'ai aujourd'hui cinquante-trois ans et je travaille depuis trente-huit ans. Il va falloir que je travaille encore neuf ans pour toucher ma retraite... Mais je ne me plains pas. Comédien, c'est un métier magnifique. J'ai beaucoup de temps de libre. Et je n'ai plus de contraintes. Ma maison est payée, mes enfants sont grands... Je ne suis pas en permanence rivé à mon téléphone dans l'attente qu'on m'appelle... Mes passions, c'est la pêche à la ligne ou aller aux champignons, ce ne sont pas des activités très coûteuses... Je sais que tous les comédiens ne sont pas dans cet état d'esprit. Beaucoup sont dans le stress. Quand j'ai déboulé dans le film de Klapisch, j'ai rencontré des types qui me donnaient l'impression d'être comme des toxicos qui attendaient leur dose. Être comédien, c'est formidable, mais ça demande des sacrifices gigantesques. Les comédiens bankable qui gagnent bien leur vie ne sont que la partie visible de l'iceberg. Les autres sont sous l'eau... Mais j'ai un respect immense pour cette passion qui ne les quitte pas... ■

PROPOS RECUEILLIS PAR YVES ALION

\* Le numéro 584 de *L'Avant-Scène Cinéma* lui a été consacré.

**Entretien avec Éric  
Dumont, directeur  
de la photographie**  
PAR SYLVAIN ANGIBOUST



**En guerre est votre seconde collaboration avec Stéphane Brizé, après *La Loi du marché*. Avez-vous travaillé de la même manière sur les deux films ?**

**Éric Dumont :** Les deux films n'ont pas le même dispositif. Stéphane Brizé a à chaque fois une histoire bien précise en tête et il faut adapter la manière de filmer à ce qu'il veut dire. Il ne voulait pas raconter exactement la même chose ici. Il y avait la volonté de capter des moments de vie, dans le prolongement de *La Loi du marché*, mais avec plus de personnes autour de Vincent Lindon. Nous avons donc dès le début envisagé de tourner à plusieurs caméras. *La Loi du marché* avait été filmé avec une seule caméra, à l'exception je crois de deux scènes. Environ 50% d'*En guerre* ont été faits à une caméra, où je suis en charge de la lumière et du cadre. Il y a eu quelques scènes avec deux caméras,

et les scènes avec beaucoup de personnes autour de la table (l'intersyndicale, l'Élysée) ont été tournées à trois caméras. Il y avait l'envie de capter quelque chose qui ne peut se produire qu'une fois. Pour cela il fallait être très réactif et avoir éclairé à 360° tous les décors car Stéphane ne veut pas être restreint par la technique. Il faut parfois

être prêt à tourner des scènes qui ne sont pas écrites, car en fonction de la scène précédente, Stéphane peut écrire et lancer les comédiens sur une nouvelle scène. Le tournage d'*En guerre* a été fait dans une plus grosse énergie que *La Loi du marché*, c'est pour cela que Stéphane tenait beaucoup à ce qu'il ne dure que cinq semaines. C'étaient des journées intenses avec de gros plans-séquences.

Le plan-séquence restitué pour Stéphane Brizé la plus grande vérité ou la plus grande justesse d'une scène. C'est le prolongement de *La Loi du marché*, mais poussé à l'extrême car il y avait la volonté de tourner des scènes beaucoup plus longues. Pour les scènes de réunion, nous avons tourné parfois pendant 45 minutes, soit la capacité maximale de la carte d'enregistrement de la caméra. Même pour les scènes plus quotidiennes, Stéphane laisse tourner, afin de capter quelque chose de vrai, en tout cas quelque chose d'unique et de magique qu'il n'obtiendrait pas s'il y avait autant d'installation de matériel que sur un film plus standard.

Lorsqu'on tourne un plan-séquence, il faut être autonome techniquement et très attentif à ce qu'il se passe devant notre caméra, au son, ainsi qu'aux indications de Stéphane qui me parle pendant les prises grâce à une oreillette. J'ai tout de suite proposé qu'il puisse parler à tous les caméramen, c'est une des nouveautés par rapport à *La Loi du marché*. Lorsqu'on tourne, Stéphane est à l'écart, devant le combo, il a devant lui les retours des caméras. On lui a installé un petit micro et il peut communiquer en temps réel avec moi ou les autres caméramen. Nous avons tous une oreillette donc on entend ce qu'il dit à l'un ou à l'autre, sans que ce soit enregistré par les micros de la scène. Cela nous permet d'avoir des informations claires et de ne pas se mélanger les pinceaux. Il nous dit : « *Filme ça* », il nous dirige vers ce qu'il a envie de voir ou d'entendre.

Voilà comment se passe le tournage d'une scène à plusieurs caméras : je filme l'action quasiment en plan-

séquence et l'autre caméra vient plutôt en sécurité. La grosse spécificité du travail de Stéphane Brizé est de tourner à plusieurs caméras en faisant croire qu'il n'y en a qu'une. Dans la plupart des tournages à plusieurs caméras, elles sont disposées en champ-contrechamp et captent différents axes. Ce n'est pas du tout ce qui intéresse Stéphane. Pour restituer la vérité d'une scène, il veut donner l'impression qu'elle a été captée avec une seule caméra. Comme il ne veut pas refaire les scènes, afin de saisir quelque chose d'unique et de vrai, il va mettre deux ou trois caméras pour ne rien rater de l'action. Là, ou les autres caméras, sont donc collées à moi et filment ce que je ne peux pas filmer. Moi je prends des risques, je filme Vincent Lindon puis un autre personnage en face, après je reviens sur lui, j'élargis, de façon à avoir une scène très vivante, alors que les autres caméras restent en gros plan sur Vincent et les autres personnages. Comme ça, si on a besoin de raccourcir

Vincent à mesure que le récit avance. Il est comme un boxeur acculé qui se prend des coups, et on reste sur lui quoiqu'il arrive.

**Le montage se fait donc en coupant dans les plan-séquences...**

**É. D. :** On tourne les scènes dans la chronologie lorsque c'est possible, pour que les acteurs soient dans l'état. Les scènes sont raccourcies au montage mais sont une très bonne synthèse de ce qui a été tourné. On filme une scène dans son intégralité et Stéphane prend bien soin qu'elle ait un début, un milieu et une fin, qu'il respectera au montage. Il sait exactement ce qu'il veut et dès qu'on l'a on arrête de tourner. Il est toujours fidèle à la réalité car

**“Les scènes sont raccourcies au montage mais sont une très bonne synthèse de ce qui a été tourné.”**



Filmer des réunions : celle entre les salariés et leur direction, entre syndiqués, et avec le conseiller social du président de la République.



« Un homme qui combat au milieu des autres. »

la scène au montage, on peut faire une coupe dans le plan-séquence. Mais le point de vue de la caméra principale prédomine.

Le plus souvent ce point de vue n'est pas frontal. On est rarement dans l'axe de Vincent Lindon, ce qui était poussé à l'extrême dans *La Loi du marché*, où le parti-

**“Dans *En guerre* on est plutôt dans des plans de profil mais on est au milieu de ce combat social...”**

pris était de tourner presque tout le film de trois quarts dos. Dans *En guerre* on est plutôt dans des plans de profil mais on est au milieu de ce combat social et pas uniquement sur Vincent Lindon. Stéphane ne voulait pas faire un film sur Vincent mais sur un homme qui combat au milieu des autres. Petit à petit l'étau se resserre sur lui : le début du film est plus ouvert, il y a plus de personnages et de contrechamps que dans *La Loi du marché*, puis on se resserre sur

c'est la base de son travail, il est obsédé par avoir quelque chose de brut, de vrai. Xavier Mathieu était consultant sur le tournage et on lui demandait si c'était crédible.

**En guerre est un film plus ample que *La Loi du marché*. Il y a des figurants, des cascadeurs...**

**É. D. :** Ce film était techniquement plus ambitieux, avec la volonté d'être plus cinématographique et moins « documentaire ». On n'a pas utilisé les mêmes caméras ni les mêmes objectifs que sur *La Loi du marché*. Les caméras étaient un peu plus grosses, ce qui permettait d'enregistrer des fichiers plus longs et de tourner plus longtemps. Il y avait beaucoup de scènes de nuit, donc il fallait des caméras plus sensibles, avec plus de latitude dans le signal pour avoir une base d'étalonnage plus importante.

Le film était plus lourd que *La Loi du marché* du point de vue matériel et plus conséquent en termes de prépara-



Ci-dessus, la scène du retournement de la voiture du patron allemand du groupe Dimke. Ci-contre, un lampadaire récupéré à Montceau-les-Mines. (photos © Nord-Ouest Films Karl Colonnier)



tion. Il fallait des assistants mise en scène avec des porteurs pour gérer la figuration. Les scènes de manifestation doivent être tournées vite car la figuration est onéreuse. Les figurants sont nombreux et il faut aller à l'essentiel. Un de mes grands souvenirs du film est la scène où ils retournent la voiture. Même si c'étaient des figurants et des cascadeurs, j'avais l'impression en la filmant que c'était vrai. Ce n'est pas que j'ai eu peur mais j'étais pris dans la réalité. La fiction se rapprochait tellement de la réalité qu'on se croyait face à un événement qui aurait pu se passer réellement, comme la chemine arrachée d'Air France. Les figurants étaient souvent des gens qui avaient eux-mêmes perdu leur emploi et Stéphane les avait très bien mis en condition. C'était à la fin du tournage, tout le monde était complètement dans son rôle. Nous avons filmé cette scène de cascade avec des vraies caméras de télévision pour nous rapprocher encore plus du réel.

#### Il faut trouver un équilibre entre le réalisme et l'esthétique cinématographique...

**É. D. :** Le travail de lumière est beaucoup plus important dans *En guerre* que sur *La Loi du marché*, mais quand c'est « trop beau » cela fait sortir Stéphane Brizé du récit. Il me disait souvent : « Là c'est trop esthétisant, c'est trop beau, je n'y crois plus. » C'est intéressant de travailler avec lui car il est très bon arbitre de l'équilibre entre le cinéma et le réel. On a fait sur ce film un gros travail sur le mouvement en caméra à l'épaule. Cela se traduit à l'image par la présence d'amorces, de premiers plans flous qui bougent, qui existent et qui sont pour Stéphane la base de cadrage du film. Il avait besoin de

**“[Stéphane] a laissé la place aux accidents caméra qui sont finalement des accidents de la réalité mais se transforment en quelque chose d'esthétique...”**

ces amorces pour y croire et pour ne pas que ça fasse, comme il dit, « disposé ». Il ne fallait pas que la caméra soit au « bon endroit », dans l'axe, devant Vincent Lindon. Elle n'est pas forcément à l'endroit où ça nous arrange, où on l'aurait mise sur un plateau de cinéma classique. Elle est à l'endroit où elle peut être, comme dans un documentaire, et elle saisit ce qu'elle peut, elle a des difficultés, il y a du mouvement, des pertes de point, des amorces. Pour Stéphane, une des clés pour juger de la véracité de la mise en scène a été de la présence de ces amorces. Il a laissé la place aux accidents caméra qui sont finalement des accidents de la réalité mais se transforment en quelque chose d'esthétique, sans être pour autant une belle lumière, un beau cadre composé. C'est quelque chose de cadré sur le vif, qui est vrai mais qui devient esthétique car on est avec les personnages, et le flou apporte une dimension photographique.

En terme de lumière, nous avons éclairé les décors à 360° pour pouvoir filmer dans tous les axes et nous retourner si Stéphane décidait de changer quelque chose durant le tournage. Nous faisons des journées de huit heures, en automne, donc la lumière changeait. Il fallait ajouter des éclairages pour avoir une luminosité constante, alors que sur *La Loi du marché* il n'y en avait quasiment pas d'éclairage. Je voulais une lumière naturaliste mais très douce, qu'on ne sente pas, si bien que j'ai éclairé la totalité du film avec une lumière indirecte,

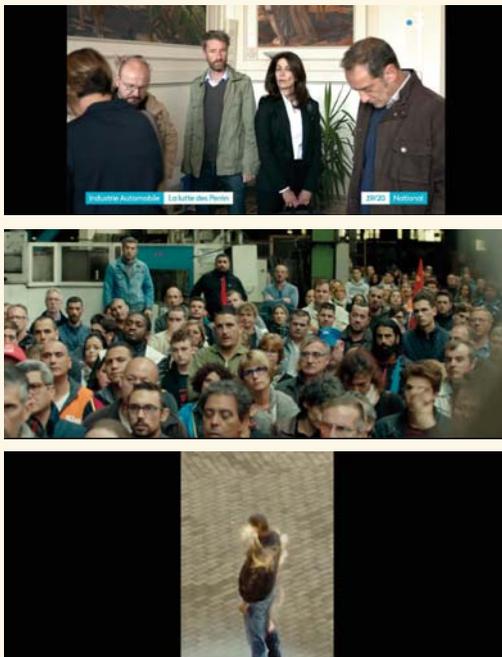
c'est-à-dire qu'au-dessus de chaque fenêtre j'installais une toile blanche et un projecteur qui faisait un rebond. En aucun cas je n'ai utilisé des projecteurs en direct car je voulais éviter de faire un drame avec une lumière dure. Dans les usines il n'y avait pas de fenêtre donc on n'a pas eu ce problème. On n'allait pas rééclairer les usines mais on a dû équilibrer la lumière pour que la caméra capte l'éclairage comme notre œil le voyait. C'était plus un travail de préparation : en amont, avec la cheffe électricien nous avons pris une nacelle et changé certaines ampoules, nous en avons diffusé d'autres. Les usines sont éclairées avec des ampoules au mercure et des lampadaires au sodium, que j'ai achetés d'occasion. Je me suis renseigné et j'ai appris que les usines étaient éclairées en sodium, donc pour la scène de nuit à Montceau-les-Mines nous avons utilisé de vrais lampadaires de la municipalité que nous avons récupérés et installés en plus de ceux qu'il y avait déjà, afin de pouvoir filmer dans tous les endroits que voulait Stéphane.

#### La Loi du marché et En guerre sont filmés en Scope, qui n'est pas le format attendu pour ce type de drame social et réaliste.

**É. D. :** Je trouve très important de plonger un comédien comme Vincent Lindon au milieu de comédiens non-professionnels. Cela fait encore partie de ce subtil mélange entre fiction et réalité. On assume d'être au cinéma, avec un format cinéma, un Scope en 2,39 : 1 mais pourtant nous avons une image définie qui reste réaliste. C'est une question d'équilibre, Stéphane monte un curseur et en descend un autre. Le Scope permet de faire vivre les amorces de façon plus intéressante et aussi d'isoler les personnages. On peut cadrer plus de personnages, il y a plus d'air sur les côtés. C'est un format que j'aime beaucoup, même si je viens du documentaire. Ce format annonce tout de suite au spectateur ce qu'il va voir, c'est-à-dire un film de cinéma, même si ce film est naturaliste. Il y a une grande différence entre le Scope d'*En guerre* et celui de *Mon garçon* de Christian Carion. Dans *En guerre*, on utilise un faux Scope, c'est-à-dire des optiques sphériques avec un cache pour donner une image allongée. *Mon garçon* est du vrai Scope, tourné avec des optiques anamorphiques qui filment du côté vertical du capteur et sont beaucoup moins réalistes, pour avoir un côté thriller. Les optiques anamorphiques produisent des déformations alors qu'*En guerre* est plus vrai dans la transcription des flous. Il était invivable pour Stéphane Brizé de faire un film comme *En guerre* avec des optiques qui ne restitueraient pas la réalité. Pour lui, les optiques Scope déforment trop, esthétisent et ne restituent pas de façon juste ce que ses yeux voient. Le format allongé l'intéresse pour faire cinéma mais la texture des flous n'était pas du tout ce qu'il voulait.

De plus, le Scope permet de mieux faire exister les autres formats présents dans le film. On aurait moins bien saisi la différence entre la caméra télé et la caméra film si tout avait été au format 1,85 : 1. Il y aurait eu une différence de texture mais je trouve plus intéress-

**“Le Scope permet de faire vivre les amorces de façon plus intéressante et aussi d'isoler les personnages.”**



Ci-dessus, trois types de cadres : télévision, Scope et portable.

sant de mélanger les formats car on percute immédiatement qu'on est dans un autre type de narration et qu'on mélange les médias.

**Le film mélange en effet des images en Scope, des images de télévision en 16/9 et des images verticales prises au téléphone portable.**

**E. D. :** Stéphane Brizé tenait à mélanger les formats et raconter ainsi, je pense, comment les événements filmés par des caméras de télévision sont parfois déformés. Il y avait la volonté de raconter une partie du récit avec la caméra film et une partie avec une caméra télé pour montrer qu'à partir du moment où on filme un événement, cela devient subjectif. Stéphane voulait montrer

**“Nous avons décidé très tôt de filmer la fin du film dans un format vertical avec une qualité de téléphone portable.”**

comment les médias peuvent déformer les choses qui se passent, et faire passer les grévistes pour des casseurs. Il voulait vraiment prendre des caméras de télévision pour filmer certains moments du film, des moments de synthèse où il faisait passer l'information avec une voix de journaliste.

Nous avons décidé très tôt de filmer la fin du film dans un format vertical avec une qualité de téléphone portable. La scène a été filmée avec plusieurs téléphones portables, dans plusieurs axes, comme si différents passants filmaient ce qui se passe. On a aussi mis une caméra en hauteur comme si c'était de la vidéosurveillance. Il a eu des effets spéciaux pour passer de Vincent Lindon au cascadeur. En filmant avec un vrai téléphone, on réduit un peu le champ des possibles pour les effets spéciaux, c'est pour cela que la scène a été



© Nord-Ouest Films (Karl Colomnier)

captée avec plusieurs caméras. Mais nous avons gardé un plan pris avec le vrai téléphone.

**Vous avez développé des méthodes de travail singulières.**

**E. D. :** Mon parcours et mes méthodes de travail sont un peu atypiques par rapport aux directeurs de la photographie qui ont fait la Fémis ou Louis Lumière. J'aime que les choses se fassent vite, j'aime capter la réalité.

Je suis autodidacte. J'ai toujours voulu être proche de la caméra, donc j'ai préféré commencer par du documentaire plutôt que d'être assistant de chef opérateur. Je voulais cadrer, j'avais besoin de tenir mon stylo si on peut dire. Je viens du documentaire mais j'ai fait le virage dans le cinéma et maintenant on me propose de plus en plus de films qui ne se ressemblent pas du tout les uns les autres. J'essaie de me tenir en permanence informé des nouvelles technologies parce que

connaître la technique ça permet de mieux l'oublier, et cela permet de faire des choses qui n'étaient pas possibles avant. Chaque tournage à sa spécificité et j'essaie de concevoir la technique qui correspond à la demande de la production, du réalisateur et surtout du scénario. Il y a dans chaque film des choses qui fonctionnent, d'autres qui fonctionnent un peu moins bien, et on apprend toujours. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVAIN ANGIBOUST

## Stéphane Brizé de A à Z

Comme nous l'avions fait auparavant avec Philippe Lioret, Pascal Thomas, Jean-Pierre Améris, Benoit Jacquot, Emmanuelle Bercot, Olivier Assayas, Jérôme Bonnell, Robert Guédiguian, les frères Larrieu, Jean-Jacques Annaud, Bertrand Tavernier, Paul Verhoeven, Dino Risi, Christian Carion ou Lucas Belvaux, c'est par vingt-six petites touches successives que nous nous proposons de brosser le portrait de Stéphane Brizé, vingt-six flashes impressionnistes pour éclairer une œuvre forte, socialement impliquée, une œuvre en colère et pour le moins douloureuse... **PAR YVES ALION**



A comme Asphyxie

Repas de famille dans  
*Le Bleu des villes*.

Il est une constante dans tous les films de Stéphane Brizé, c'est de faire vivre des personnages qui tournent en rond dans un espace contraint. Ils ne peuvent pas respirer, ils s'asphyxient. Ils rêvent le plus souvent d'un ailleurs, ils ne pensent qu'à se libérer des chaînes familiales ou sociales. La contractuelle détroquée du *Bleu des villes* tente de percer dans la chanson, mais nous ne sommes pas très optimistes sur ses chances de succès. L'huissier de *Je ne suis pas là pour être aimé* étouffe, tout comme le routier de *Quelques heures de printemps* ou le maçon de *Mademoiselle Chambon*. Aucun n'a le cran de franchir le pas d'un amour qui lui tend pourtant les bras. Pour ne rien dire des protagonistes d'*Entre adultes*, qui sont pour leur part totalement en jachère amoureuse. Mais même pour ceux qui se donnent les moyens de vivre leur vie, la société n'est pas souvent aimable. Dans *La Loi du marché* ou *En guerre*, les personnages interprétés par Vincent Lindon butent constamment contre les parois d'une cage en verre qui les renvoient à leur condition. Cela n'a rien de conjoncturel, l'héroïne d'*Une vie*, n'avait au fond, au cœur du XIX<sup>e</sup> siècle guère plus de raisons de se réjouir.

### B comme Blues

Ramenés à leur triste condition, les personnages de Stéphane Brizé ont naturellement des bleus à l'âme. Le premier long métrage du cinéaste s'appelle *Le Bleu*

Vincent Lindon dans  
*La Loi du marché*.

*des villes*. En référence à la couleur de l'uniforme de son héroïne. Mais bien sûr également à un certain vague à l'âme généralisé. Le personnage central de *Je ne suis pas là pour être aimé* semble même comme tétanisé. On ne lui voit pas d'autre frère de fiction que le célèbre Droopy de Tex Avery. You know what ? I'm happy. Il n'est peut-être surpassé que par le chômeur sortant de prison dans *Quelques heures de printemps*, qui se retrouve aussitôt confronté à la mort annoncée de sa mère. On n'entend pas Muddy Waters ou B.B. King dans les films de Stéphane Brizé, mais il est patent qu'ils portent un état d'esprit qui en musique porte un nom : le blues.

### C comme Classes

Il est sans doute à la mode de nier l'évidence de la lutte des classes. Mais les films de Stéphane Brizé ne cherchent sans doute pas à être à la mode. En revanche ils réussissent à être justes et précis dans leur description d'une société où l'ascenseur social attend manifestement qu'un agent de maintenance déboule. Dès *Je ne suis pas là pour être aimé*, il était patent que certains pâtissaient du manque d'argent, ou souffraient des ravages de la solitude (c'est le cas de la femme à qui l'huissier vient remettre une injonction à payer ses dettes). Mais le fossé qui sépare les classes est également bien visible dans *Mademoiselle Chambon*, le maçon et l'institutrice n'ayant évidemment pas la même culture ni les mêmes centres d'intérêt. Comme s'il existait une vraie ligne de fracture entre celui qui ne fréquente que de loin le complément d'objet direct et celle qui sait le câliner. Mais c'est évidemment dans *La Loi du marché* et *En guerre* que

Martin Hauser dans  
*En guerre*.

s'exacerbe la lutte des classes, les deux films indiquant que si certains sont du bon côté de la barrière, il en est d'autres qui ne peuvent que battre en retraite dans un monde où les dés sont pipés d'avance.

Edith Mérieau et Vincent  
Dubois dans *Entre adultes*.

### D comme Dépouillement

Stéphane Brizé n'est définitivement pas de ceux qui marchent à l'esbroufe. Sa mise en scène est à hauteur d'homme, sobre, dépouillée. Il n'est pas question que le spectateur puisse être distrait de l'essentiel, à savoir l'intimité, la fragilité des hommes et des femmes que le cinéaste nous présente. Ce qui ne veut évidemment pas dire qu'une mise en scène qui ne saute pas aux yeux soit inexistante, au contraire. Certains critiques lui ont d'ailleurs reproché, jugeant que sa modestie était finalement très ostentatoire. Que l'on nous permette de penser que le spectateur a d'autres choses à faire que de couper les cheveux en quatre. Et puisque l'on parle de mise en scène, remarquons la subtilité et l'efficacité du travail effectué sur *La Loi du marché* et *En guerre*, qui comportent des scènes que l'on jurerait documentaires, la présence de non professionnels n'y étant pas pour rien. Et pourtant, tout est minutieusement répété, cadré, mis en scène. Du grand art.

### E comme Existence

Chaque film de Stéphane Brizé nous invite à nous demander ce qu'est la vie. Les personnages avancent, souvent se débattent... pour constater qu'ils sont assis sur un champ de ruines et que leur existence est passée comme un songe. C'est évidemment *Une vie*, d'après Maupassant, qui exprime le mieux cette vision pour le moins mélancolique de nos destins. Un immense gâchis...

Judith Chemla dans  
*Une vie*.

point de basculer entre vie et trépas peuplent une partie importante de ses films. Une bonne façon de confronter leurs descendants à leur prochaine disparition. Tous ne sont pas également touchants, ni nécessairement de bonne humeur... Georges Wilson dans *Je ne suis pas là pour être aimé* et Hélène Vincent dans *Quelques heures de printemps* par exemple. Sans doute ne partent-ils pas vraiment l'âme en paix... L'héroïne d'*Une vie* perd aussi ses parents. Mais il est vrai que le film se déroule sur plus de vingt ans et que la marche du temps est irrépensible. L'émotion est grande en tout cas dans *Le Bleu des villes*, notre contractuelle devant se résoudre à la mort de sa grand-mère. Et dans *Mademoiselle Chambon*, notre maçon devant accompagner son père aux Pompes funèbres pour choisir son cercueil. Mais c'est bien sûr dans *Quelques heures de printemps* que le sujet, jusque-là secondaire, devient brûlant. Nous sommes les spectateurs privilégiés, et sans doute très gênés d'être là, des adieux que le personnage central incarné par Vincent Lindon fait à sa mère, à qui Hélène Vincent prête ses traits, qui a choisi de faire le voyage en Suisse, où le suicide assisté est légal. C'est peu dire que les deux comédiens sont prodigieux d'émotion retenue dans leur dernière scène où le non-dit vibre...

### G comme Générosité

À lire ce qui précède, on pourrait conclure que Stéphane Brizé est un partisan du naturalisme le plus sordide. Or il n'en est rien, car en la matière tout est question de regard. Celui du cinéaste n'est jamais dupe, il est sans doute sans illusion, mais l'empathie n'est pas une pose. Sa générosité est naturelle. Y compris

Florence Vignon et  
Alice Isner dans  
*Le Bleu des villes*.

pour certains personnages secondaires, y compris pour les ennemis de classe. Car c'est le système qui est vicié, pas ceux qui y trouvent leur place. La générosité est sans doute dispensée avec davantage de retenue dans *Entre adultes*, mais encore une fois les personnages deviennent pitoyables avant d'être réellement odieux. On ne s'en plaindra pas, de fait flotte dans les films du cinéaste cette « bonne odeur d'homme » que célébrait Renoir...

### F comme Fin de vie

Si l'existence n'est pas une vie, elle n'en est pas moins bornée dans le temps. La naissance est récurrente (*Quelques heures de printemps*, *Une vie*, *En guerre*), mais pas autant que la mort. On meurt beaucoup dans les films de Stéphane Brizé, et les personnages sur le

Vincent Lindon et  
Jean-Marc Thibault dans  
*Mademoiselle Chambon*.

### H comme Horreur économique

Le monde du travail est sans pitié. Sortant de prison, le personnage central de *Quelques heures de printemps* rame pour trouver un boulot qui soit lié à sa qualification. Il se retrouve à trier les déchets. Celui de *La Loi du marché* est réduit à jouer les vigiles

Guillaume  
Draux dans  
*La Loi du marché*.

dans un supermarché dans des conditions qui le répugnent. Les dirigeants de Dimke dans *En guerre* n'ont aucun état d'âme quand ils ferment une usine, condamnant d'un trait de plume toute une région au déperissement. Et nous ne dirons rien du petit chef d'*Entre adultes* qui profite d'un entretien d'embauche pour céder à ses tristes passions érotiques... De fait travail ne rime pas avec harmonie et encore moins avec épanouissement personnel. Mais il faut bien vivre... Et les règles du jeu sont de plus en plus dures. De fait les films de Stéphane Brizé, ou du moins ses derniers films, illustrent parfaitement ce que Viviane Forrester dénonçait dans les années 1990, dans un essai au titre explicite : L'Horreur économique.



### I comme Ile-et-Vilaine

Stéphane Brizé est né à Rennes, et ce n'est sans doute pas anecdotique quand on voit ses films, qui n'ont pas même à s'ériger tant que soit peu contre le parisianisme de tant d'autres, car la question ne se pose même pas. Provinciale, l'œuvre de Brizé l'est naturellement, jusqu'au plus profond.



### J comme Jeunesse

Les héros des films de Stéphane Brizé sont tous adultes, dans un âge qui est peu ou prou celui du metteur en scène au

moment où il tourne, comme si celui-ci dessinait comme un autoportrait fictionnel de ses émotions du moment. Mais, nous l'avons dit, ces trentenaires, ces quadras, ces quinquas désemparés ne sont pas isolés des autres classes d'âge. Leurs parents (et parfois leurs grands-parents) ont leur mot à dire. Et leurs enfants s'apprentent à prendre la relève. Stéphane Brizé n'est pas Jacques Doillon, il ne met pas les gamins au premier plan. Mais nous sentons qu'ils sont prêts à suivre le chemin escarpé de leurs aînés. Le fils du maçon de *Mademoiselle Chambon* ne l'exprime pas, mais il sent que la relation de ses parents est grippée... Et les bébés que l'on voit naître (le petit-fils de Laurent dans *En guerre*) ne sont certainement pas assurés de pouvoir vivre dans un monde meilleur. La jeunesse est plus un combat qu'il n'est véritablement une perspective.

### K comme Kit

Tous les films de Stéphane Brizé ne sont pas linéaires, tant s'en faut. Reflétant sans doute la ligne de vie éclatée de ceux qui y ont trouvé place. Trois de ses films peuvent même être pris pour des exercices de style : *Entre adultes*, qui a pour ambition de dessiner une carte



Céline Gorget et Vincent Rocher dans *Entre adultes*.

du tendre contemporaine à travers plusieurs tranches de vie. *En guerre*, qui prend l'apparence d'un reportage pour mieux cerner la vérité des êtres. Ce sont des films en kit, qui trouvent leur unité et leur cohérence dans la juxtaposition d'éléments parfois disparates. Et bien sûr *Une vie*. Parce que le film se déroule sur plusieurs années et qu'il pratique avec jubilation l'art de l'ellipse. Mais également, et c'est à la fois moins courant et plus ambitieux, parce que les événements les plus dérangeants restent hors champ dans la plupart des cas, le réalisateur ayant manifestement chargé ses comédiens d'être les porteurs d'un malaise indicible qui est le reflet de ces scènes non tournées.



Yolande Moreau et Judith Chemla dans *Une vie*.

### L comme Littérature

Deux des huit longs métrages de Stéphane Brizé sont issus de l'adaptation d'un roman. Si *Mademoiselle Chambon* ne dépare pas parmi les autres films de son auteur, c'est pourtant au départ un roman d'Eric Holder paru en 1996. Mais il est évident que les cinéastes ne choisissent pas d'adapter un roman par hasard et que certains écrits préexistants parlent d'eux mieux encore que des scénarios originaux. Le cas d'*Une vie* est à cet égard plus surprenant. Publié en 1883, ce roman de Guy de Maupassant aurait pu sembler daté. Mais en faisant une infidélité à la période contemporaine (une fois n'est pas coutume), Stéphane Brizé ne se contente pas d'approcher le roman à sa manière (il est assez loin de la version d'Alexandre Astruc, en 1958), il parvient à saisir l'essence de la condition humaine.



Vincent Lindon et Sandrine Kiberlain dans *Mademoiselle Chambon*.

### M comme Mots

Les mots sont essentiels. *En guerre* souligne le soin apporté au dialogue de ses films par Stéphane Brizé. Réalisme oblige, tout le monde ne parle pas de la même manière, et la lutte des classes est aussi un antagonisme lexical. Dans le film, les mots prennent une place immense, ils enflent, débordent, assassinent. C'est l'occasion pour Vincent Lindon d'être à contre-emploi (du moins sur cet aspect des choses), lui à qui le cinéaste avait constamment fait jouer des taiseux. Mais les silences ne sont pas absence de parole, et il est des silences qui crient. La scène où Lindon et Sandrine Kiberlain échangent laborieusement sur la musique avant de s'embrasser pour la première fois est de ce point de vue un modèle...

### N comme Non professionnels

Les acteurs d'*Entre adultes* n'avaient jamais fait de cinéma, mais c'étaient des comédiens professionnels. Avec *La Loi du marché* et *En guerre*, Stéphane Brizé va plus loin et entoure Vincent Lindon de non professionnels. Pour ce qui est du jeu en fait. Car ce sont au



*La Loi du marché*.

contraire de vrais professionnels des métiers qui sont donnés à voir à l'écran : ouvriers, employés de supermarchés ou fonctionnaires à Pôle emploi... Le parfum de vérité devient presque entêtant... Soit dit en passant, nos apprentis comédiens jouent remarquablement. À l'exemple de Mélanie Rover dans *En guerre*, qu'il serait bien dommage de ne pas revoir à l'écran. Mais Stéphane Brizé n'a pas travaillé différemment avec les non professionnels qu'avec les comédiens ayant pignon sur rue. Il demande à tous de littéralement s'imprégner du texte, pour le livrer dans sa vérité la plus crue, quitte à ne pas être au mot près au moment où la caméra tourne. Au final, c'est peu dire que c'est un très grand directeur d'acteurs.

### O comme Ouvrier

Le monde ouvrier, qui pouvait être appréhendé comme un bloc depuis des décennies, voire des siècles, s'est peu à peu fissuré et a perdu de sa cohérence, son image est devenue floue. Ce n'est pas pour autant que les



Vincent Lindon dans *Quelques heures de printemps*.

ouvriers ont disparu du paysage, même si le cinéma ne se précipite pas pour les mettre en scène. Stéphane Brizé n'a pas ces curieuses pudeurs et n'a de cesse de faire le portrait de ces gens de peu qui ont des difficultés à obtenir la reconnaissance de leurs pairs ou même à joindre les deux bouts. Les ouvriers sont évidemment au cœur de *En guerre*. Et c'est au tri des déchets que le personnage interprété par Vincent Lindon est affecté dans *Quelques heures de printemps* à sa sortie de prison, le même étant maçon dans *Mademoiselle Chambon*...

### P comme Pervenche

Brizé a pris un malin plaisir dans ses premiers films à choisir pour ses personnages des professions a priori peu sympathiques. La première est contractuelle (à une époque où on les appelait pervenches eu égard à la

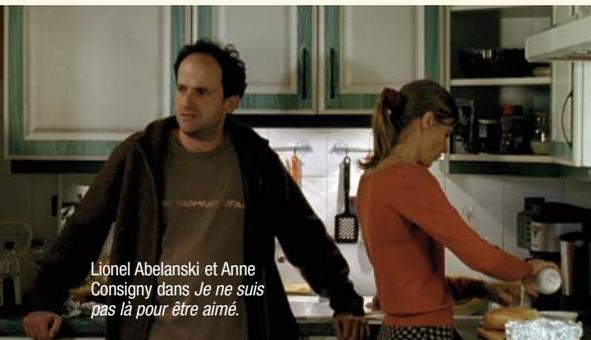


Florence Vignon et Mathilde Saigner dans *Le Bleu des villes*.

couleur de leur uniforme), garnissant les pare-brises de PV, dans *Le Bleu des villes*, le second est huissier, procédant à saisies et expulsions, dans *Je ne suis pas là pour être aimé*. Mais il faut apporter à leur actif qu'ils ne s'éclatent pas franchement dans leur activité et que l'histoire du film est aussi celle de leur rébellion...

### Q comme Quotidien

Stéphane Brizé n'aime rien tant que mettre en scène le quotidien, quand tant d'autres ne jurent que par les événements les plus dramatiques. Ses films regorgent de déjeuners en famille, de tâches ménagères, de gestes



Lionel Abelanski et Anne Consigny dans *Je ne suis pas là pour être aimé*.

routiniers ou de conversations apparemment banales. Mais c'est tout son talent que de faire sourdre l'émotion à partir de cela...

### R comme Ronde

Comme dans *La Ronde*, la pièce de Schnitzler (et les adaptations qui ont été faites au cinéma, signées par Ophüls et Vadim), *Entre adultes* est un film à sketches,



Charlotte Smith et Karim Hammiche dans *Entre adultes*.

chaque épisode mettant en présence un personnage vu dans l'épisode précédent et un autre que l'on retrouvera dans le suivant. Soit six hommes et six femmes qui se donnent la main au cours de douze sketches. La quadrature du cercle.

### S comme Sexe

Stéphane Brizé n'est pas de ceux qui se délectent à exposer les comédiens dans leur nudité première, et l'amour ne se dévoile physiquement que si l'intrigue le réclame à corps et à cri. Les personnages d'*Entre adultes* ont beau être tous confrontés à des situations où les enjeux sexuels sont prioritaires, l'image reste prude. Deux scènes brûlantes d'émotion et de désir, impliquant toutes deux Vincent Lindon sont pourtant à mettre au crédit du cinéaste. Dans *Quelques heures de printemps*, c'est Emmanuelle Seigner qui est sur la sellette, incarnant une femme rencontrée dans un



Vincent Lindon et Emmanuelle Seigner dans *Quelques heures de printemps*.

bowling, avec laquelle quelques regards appuyés avaient été échangés. Mais cette histoire fera long feu. Dans *Mademoiselle Chambon*, le refoulement du désir entre les deux personnages principaux finit par provoquer une explosion. Mais celle-ci est sans lendemain...

### T comme Tango



Javier Rodriguez et Géraldine Rojas dans *Je ne suis pas là pour être aimé*.

Le tango est au cœur de *Je ne suis pas là pour être aimé*. C'est le moyen que le personnage incarné par Patrick Chesnais a trouvé pour fuir son morne quotidien, et inci-

demment pour commencer une relation amoureuse. C'est aussi pour le film l'occasion de montrer toute une chorégraphie des corps, qui s'enlacent, se tendent et se conquièrent...

### U comme Uniforme

L'uniforme est pour Stéphane Brizé le moyen de figer certaines catégories sociales. La Pervenche du *Bleu des villes* conquiert sa liberté en se défaisant de son uni-



*En guerre*.

forme. L'huissier, le maçon, l'institutrice, le vigile (et d'autres) qui lui succèdent dans les films suivants obéissent à un code vestimentaire. Idem pour les salariés de *En guerre*, qui n'enfilent jamais les costumes chics de ceux qui les emploient. Et qui ont régulièrement recours à des CRS (en uniforme) pour leur faire entendre raison...

### V comme Vincent Lindon

Vincent Lindon est au centre de quatre films de Stéphane Brizé : *Mademoiselle Chambon*, *Quelques heures de printemps*, *La Loi du marché* et *En guerre*. Il est le dépositaire d'un mélange détonnant de force et de fragilité, de volontarisme et de dépit, le tout sans jamais donner le sentiment qu'il joue un rôle. Si Lindon est de



Vincent Lindon dans *Mademoiselle Chambon*.

toute évidence un grand acteur, il est tout aussi patent qu'il a trouvé en Stéphane Brizé son alter ego et qu'il fait intimement partie de son univers. Les deux hommes disent partager la même colère. Ce n'est certainement pas l'ingrédient unique de leur collaboration, qui souhai-tons-le, devrait perdurer...



Vincent Lindon dans *En guerre*.

### W comme Working class hero

« Dès ta naissance, ils te rabaisent  
En ne t'accordant aucune attention  
Jusqu'à ce que la douleur soit si grande que tu ne ressent plus rien  
Ils te font souffrir à la maison et ils te battent à l'école  
Ils te détestent si tu es intelligent et te méprisent si tu es bête  
Jusqu'à ce que tu pêtes un câble et cesse de suivre leurs règles  
C'est quelque chose d'être un héros de la classe ouvrière... »  
John Lennon  
On jurerait que l'ex-Beatles a vu tous les films de Stéphane Brizé, et qu'*En guerre* est son film de chevet...



Vincent Lindon aux prises avec Bruno Lochet dans *Mademoiselle Chambon*.

### X comme Xavier Mathieu

Ancien ouvrier de Continental, en pointe dans le combat contre la fermeture du site, Xavier Mathieu possède incontestablement un charisme fort. Il est devenu comédien, il apparaît (sous les traits d'un syndicaliste) dans *La Loi du marché*, il a participé à l'écriture d'*En guerre* et il n'est pas niable que le personnage de Laurent lui ressemble assez. À ceci près qu'il ne s'est pas immolé par le feu...



Xavier Mathieu dans *La Loi du marché*.



Hélène Vincent dans *Quelques heures de printemps*.

### Y comme Yvette

C'est le prénom vintage d'Hélène Vincent dans *Quelques heures de printemps*. C'est peu dire que sa prestation mérite de rester dans les annales...

On se frite beaucoup dans les films de Stéphane Brizé. Parce que la vie est un combat. Les tensions sont omniprésentes (mais comme l'on sait « les gens heureux n'ont pas d'histoire », et le cinéma se nourrit d'histoires). Et elles dégénèrent parfois en affrontements physiques. La scène où les CRS délogent les piquets de grève devant l'usine d'Agen est d'une force rare... ■

# EN GUERRE

DOSSIER

## Quinze conflits sociaux à l'écran

La « fin de l'Histoire » décrétée par Francis Fukuyama en 1992, alors que les ruines du Communisme étaient encore fumantes, relève de toute évidence de la naïveté la plus crasse, si ce n'est de la manipulation la plus grossière. Tant il relève de l'évidence que les contradictions, les rivalités, les conflits appartiennent au genre humain de façon constitutive. En revanche, il est clair que la nature des forces en présence se modifie au fil de l'Histoire. En guerre enfonce à cet égard le clou d'un monde industriel où l'argent et le court terme, fut-il suicidaire, ont pris le pouvoir. Les années 1980, celles du libéralisme à tout crin prôné des deux côtés de l'Atlantique par Reagan et Thatcher, ont durablement modifié la donne, laborieusement établie dans nombre de pays au lendemain de la Seconde Guerre. Ce qui ne veut pas dire que les conflits sociaux, que les affrontements de classe aient été feutrés auparavant. La Révolution industrielle au XIX<sup>ème</sup> siècle n'a pas été un jardin de roses... Mais les grandes grèves possèdent une aura, un lyrisme, un sens du drame qui ne sont pas passés inaperçus. Les romanciers et les cinéastes s'en sont souvent donné à cœur joie. Et *Germinal* a fait des petits... La preuve par quinze, à travers tous les pays, toutes les époques, tous les genres...

### Adalen 31

Le ton léger et sensuel de la première partie pourrait presque nous tromper : c'est pourtant bien à la répression dans le sang d'une grève d'ouvriers, inspirée de faits réels, que s'intéresse Bo Wideberg dans *Adalen 31*. Comme l'annonce le préambule, la grève a débuté depuis 93 jours lorsque commence le récit. Les ouvriers d'Adalen ont cessé le travail par solidarité avec ceux de Marma dont les patrons ont décidé de réduire le salaire horaire de 4 centimes. La situation se tend encore lorsque les dirigeants font appel à des ouvriers venus d'autres régions pour remplacer les grévistes et que l'armée investit la ville pour faire régner l'ordre.

Mais fidèle à la forme de Nouvelle Vague suédoise qu'il a lancée au début des années 1960, le cinéaste mêle étroitement réalité sociale et récit intime : alors que la tragédie se noue, Kjell, fils de docker, et Anna, la fille d'un directeur d'usine, tombent amoureux et se laissent emporter par leurs sentiments. Le film s'attache ainsi aux pas de ceux dont on sait dès le départ qu'ils seront confrontés à la tragédie finale. Presque conçu comme une chronique estivale adolescente, *Adalen 31*

parle donc d'amitié, d'éveil des sens et d'insouciance joyeuse, tout en proposant dans sa seconde partie des séquences monumentales qui mettent en scène des centaines de figurants. C'est que chez le cinéaste suédois, le collectif reste profondément lié à l'intime, de même que le propos politique est indissociable d'une vision humaniste de la société et du monde. ■ Marie-Pauline Mollaret

Film suédois de Bo Wideberg (1969), avec Peter Schildt, Kerstin Tidelius, Roland Hedlund. 1h40.

Le n°124 de *L'Avant-Scène Cinéma* lui a été consacré.



### Le Brasier

Lorsqu'Éric Barbier se lance dans l'aventure du *Brasier*, il est à peine sorti de l'IDHEC et se retrouve à la tête d'une super production hautement personnelle, avec dans les rôles principaux deux des acteurs les plus prometteurs des années 1990, Jean Marc Barr et Maruschka Detmers. L'immense échec commercial du film mettra fin aux ambitions du cinéaste et des comédiens. *Le Brasier* est ainsi l'histoire d'une utopie, dans sa réalité comme dans son récit. Utopie de producteurs tendant à un jeune cinéaste le plus gros budget (à l'époque) du cinéma français, utopie d'un cinéma mêlant le romanesque, le souffle de l'Histoire et de l'engagement pur, à travers l'histoire d'une grève de mineurs, entre les deux guerres. La référence est claire : c'est bien le réalisme poétique, son équilibre entre politisation extrême et popularité publique, que vise *Le Brasier*. Et le jeune Barbier ne manque pas de panache, dans ses scènes de foules, son histoire d'amour maudite assumée, ses affrontements et son romantisme (ouvrier, historique) prononcé. Mais Barr n'est pas Gabin, les années 1990 ne sont pas les années 1930 et cette vision tourmentée mais idéal-



lisée des grandes grèves ouvrières rencontre un désintérêt total, et sans doute révélateur, des spectateurs de l'époque. ■ Pierre-Simon Gutman

Film français d'Éric Barbier (1991), avec Jean Marc Barr, Maruschka Detmers, François Hadji-Lazaro. 1h48.



### Les Camarades

Mario Monicelli est l'un des grands maîtres de la comédie italienne. Comme il n'a jamais eu l'œil dans sa poche, c'est aussi l'un des grands contempteurs d'une société qu'il juge bien souvent inhumaine. Ce qui l'a amené de temps à autre à désertier les rivages de la comédie pour dire son dégoût d'un monde inique. C'est dans ce cadre que s'inscrit *Les Camarades*, soit le récit d'une grande grève qui s'est réellement déroulée en 1905 dans une fabrique textile de Turin. Le point de départ : un accident du travail, alors que la journée à l'usine dure quatorze heures et qu'aucune assurance n'a été imaginée, évidemment. Les ouvriers réagissent en ramenant leur journée à treize heures, la direction se fâche, la tension monte et la grève éclate... Comme

dans *Germinal*, un intellectuel engagé (à qui Marcello Mastroianni prête ses traits) vient jeter un peu d'huile sur le feu et tente de structurer une insurrection au départ un peu anarchique. Il y a quelque chose de soviétique dans le lyrisme que Monicelli oppose à la sécheresse des faits. Mais le film n'est pas pour autant un pamphlet politique à sens unique. Le cinéaste est suffisamment malin pour pointer les contradictions des grévistes (qui pas plus qu'ils ne le feront dans *En guerre* ne font front commun) et assez

subtil pour basculer en permanence du collectif à l'individuel. Le didactisme disparaît à la vision des fêlures que comporte un mouvement pour lequel nous avons toute l'empathie du monde, mais qui semble condamné dès le départ tant le déséquilibre des forces en présence semble irrémédiable. Il faudra attendre en tout cas la décennie suivante pour que la classe ouvrière transalpine soit célébrée avec autant de chaleur, par Elio Petri (*La classe ouvrière va au paradis*, Palme d'or à Cannes) ou Alberto Bevilacqua (*La Califfa*, où la passionaria de l'usine en grève est incarnée par... Romy Schneider). ■ Yves Allion

*I Compagni*. Film italien de Mario Monicelli (1963), avec Marcello Mastroianni, Renato Salvatori, Annie Girardot, Bernard Blier. 2h05.



### Comrade

Si l'on postule que l'Écossais Bill Douglas fait ici de George Loveless, prêcheur méthodiste et leader d'une poignée de laboureurs du Dorset – connus en Grande-Bretagne sous le nom de « martyrs de Tolpuddle » – qui, en 1834, furent envoyés au bagne pour s'être constitués en syndicat, une figure aux accents christiques, *Comrades* peut alors s'envisager comme le récit des Actes de ses apôtres. Pauvres et riches n'ont pas le même Évangile, aux premiers d'écrire le leur propre – ce à quoi s'emploie donc ici Douglas, qui, par eux, affirme la permanence de la lutte des classes, sans se voir assujéti à ses échos contemporains certes limpides (le film sort en 1987, deux ans après que Margaret Thatcher a éteint la grève des mineurs et porté un

coup sérieux aux syndicats britanniques, mais Douglas inscrit ses personnages dans l'Histoire des luttes sans appuyer outre mesure le parallèle avec l'Angleterre des eighties), ni réduit à des visées de matériel militant. De la composition des plans (des laboureurs de Millet à ceux de Douglas, le voisinage est patent) à la photographie, splendide (ciels plombés du Dorset, bleus et ocres francs de l'Australie), le souci d'édifier ne va pas sans l'ambition d'une forme, et le film ménage avec bonheur une forme de récit parallèle : la présence d'Alex Norton, interprétant treize rôles (silhouettiste, lanterniste ambulante...) est l'occasion de célébrer les prémices du cinématographe. C'est

ainsi l'équilibre entre deux marottes (il y a le réel, l'opiniâtreté des classes laborieuses, et, de théâtre d'ombre en lanterne magique, leur fixation dans la légende), qui confère son identité au récit. Fresque à l'épure, émaillée d'un goût prononcé pour l'incongru et le bouffon, *Comrades* s'achève sur une victoire qui, pour amère qu'elle soit (d'entre les martyrs, les survivants seront rapatriés, puis réhabilités), n'en appelle pas moins de ses vœux l'avènement d'une justice sociale. Les victoires sont d'autant plus précieuses qu'elles sont rares, semble nous dire Douglas ; leur rareté même les fixe dans la légende, lorsque les défaits, elles, ne relèvent que des affaires courantes. ■ **Thomas Fouet**  
Film britannique de Bill Douglas (1986), avec Robin Soans, Keith Allen, Stephen Bateman. 3h03.

### Le Crime de Monsieur Lange

Lignoble patron Batala, violeur, escroc, cynique, bientôt fantôme, qu'interprète Jules Berry, apparaît sur les écrans l'année même où les rêves des travailleurs deviennent réalité. Le film sort le 24 janvier 1936, produit de l'unique rencontre entre Renoir et Prévert. Le Front populaire marchait alors vers sa victoire du mois de mai. Dans le programme électoral figurait l'obligation de transparence pour le financement de la presse. En découvrant les carambouilles de Batala, éditeur véreux, il semble qu'Amédée Lange, au nom prédestiné pour désigner la pureté face à l'infamie, soutienne cet idéalisme de l'honnêteté ouvrière et éditoriale. Il n'est pas abusif de dire que *Le Crime de Monsieur Lange* est à cet égard l'étalon-mètre de l'esprit du Front populaire. Car la coopérative qui naît de l'insurrection joyeuse du personnel après la fuite de Batala préfigure les « grèves de la joie » du printemps 1936 et le groupe rayonnant des personnages de *La Belle Équipe* de Julien Duvivier, qui sortira en septembre de la même année. Mais Duvivier tourna une fin tragique à son film et Lange, malgré ou à cause de sa pureté va devenir un assassin. Prévert et Renoir, amoureux de la liberté, bien au-delà des circonstances politiques, sauvent cet honnête assassin, justicier innocent qui franchira la frontière avec sa belle, comme Maréchal et Rosenthal



le feront deux ans plus tard à la fin de *La Grande Illusion*. Le cinéaste le plus libre de tous les temps permet toujours à ses héros, une fois qu'ils se sont échappés, qu'ils ont brisé leurs chaînes, de fuir jusqu'au bout. ■ **René Marx**

Film de Jean Renoir (1936), avec René Lefèvre, Jules Berry, Florelle. 1h24.

### La Grève

Au même âge que Welles et Truffaut, Eisenstein tourne son premier long métrage et signe son premier chef-d'œuvre. *La Grève* est d'abord un éblouissement visuel, dynamique, plastique, résultat du travail d'un jeune penseur du cinéma. Un penseur de sa propre pratique qui regarde et ressent toutes les formes d'arts, prenant des notes toute sa vie, les publiant ou pas, mais fabriquant ses images à partir de cette pensée de l'art. Et, évidemment de sa pensée de la Révolution. Pour Eisenstein, la pellicule est une arme. On le voit bien dans les plans où un mouchard plonge le celluloid dans un



bain de révélateur avant d'apporter la photographie d'un « meneur » de cette grève aux organisateurs de la répression. Le mouvement social est traduit narrativement dans sa contradiction : les ouvriers grévistes sont presque toujours filmés en plan d'ensemble. Qu'il soit combattant, triomphant, trahi, battu ou massacré, le prolétariat tire sa force de sa nature de foule marchante. Sa force, et ses réserves de victoires futures (la Révolution est encore à venir à l'époque décrite). Le patronat, ses valets, ses séides et ses mouchards sont représentés par des individus, la plupart du temps des caricatures. Animalisés, grimaçants, les ennemis du peuple et de la révolution sont des marionnettes, des baudruches. Eisenstein distingue la violence « douce » de ce prolétariat (on jette les adversaires à l'eau, on les bouscule, on s'en moque) et la violence de bêtes sauvages de ses ennemis : le prolétariat est comparé au bétail à l'abattoir et l'enfant jeté dans le vide préfigure les enfants massacrés des escaliers d'Odessa. ■ **R. M.**

*Стачка* Film soviétique de Serguei Eisenstein (1925), avec Maxime Chtraukh, Grigori Aleksandrov, Mikhaïl Gomorov, Ivan Klyukvin, Alexandre Antonov. 1h18.

### L'Homme de fer

Palme d'or au festival de Cannes 1981, quatre ans après *L'Homme de marbre*, présenté clandestinement sur la Croisette, *L'Homme de fer* constitue le deuxième volet d'un diptyque consacré par le réalisateur polonais Andrzej Wajda aux remous qui agitaient alors son pays à l'instigation du syndicat libre Solidarnosc et qu'est venu compléter trois décennies plus tard son avant-dernier film, *L'Homme du peuple*, consacré en 2013 à son leader charismatique, Lech Wałęsa. L'homme de fer, c'est Maciej, un ouvrier des chantiers navals de Gdąnsk que le pouvoir politique cherche à discréditer en manipulant à son insu un employé de la télévision qui finira par rallier les grévistes. Symboliquement, Wajda confie le rôle de ce docker idéaliste à Jerzy Radziwilowicz, le comédien qui incarnait déjà le maçon Mateusz Birkut tombé en disgrâce dans les années 1950, personnage qui apparaît ici comme pour souligner que l'histoire se répète et que les deux films fonctionnent en miroir d'une société polonaise où se pérennisent des pratiques nourries de suspicion et de paranoïa. Convaincu que le cinéma peut contribuer à changer le monde, le réalisateur assume ici son rôle de citoyen engagé en prenant le parti du peuple, face au pouvoir du général Jaruzelski qui tentera de réduire au



silence les militants de Solidarnosc en décembre 1981, en faisant interner pendant près d'un an des milliers d'entre eux dont Lech Wałęsa, au moment même où le film de Wajda est nommé à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère. ■ **Jean-Philippe Guerand**

*Człowiek z żelaza* Film polonais d'Andrzej Wajda (1981), avec Jerzy Radziwilowicz, Krystyna Janda, Marian Opania. 2h36.

### Norma Rae

Cinéaste social, Martin Ritt signe avec *Norma Rae* un film très engagé. Norma travaille à l'usine textile d'une petite ville conservatrice de l'Alabama. Grâce à sa rencontre avec Reuben Warshowsky, elle va devenir une pionnière du syndicalisme et de la contestation sociale des années 1970. Quarante ans après sa sortie, le film n'a rien perdu de sa vigueur et de son indignation. À travers le portrait d'une femme résistante et libre, le cinéaste décrit avec réalisme un climat social tendu. La grève de l'usine, qui n'occupe que quelques minutes à l'écran, est l'aboutissement du combat de l'ouvrière face aux patrons exploitant leurs employés sans vergogne. La force de la scène dans laquelle elle monte sur sa table pour protester et faire cesser le travail vient autant de son authenticité (le film est inspiré de la vie



de la militante syndicaliste Crystal Lee Sutton) que d'un choix esthétique judicieux. L'arrêt du bruit assourdissant des machines est le signe du ralliement des collègues à sa cause. Le silence est le signe de la révolte. Les humiliations et violences subies par la communauté noire et la soumission insidieuse de Norma par les hommes (son père, son mari, son patron) permettent aussi au cinéaste de dénoncer les injustices d'une société encore raciste et patriarcale. Pour ce rôle d'une intensité rare, Sally Field obtint l'Oscar de la meilleure actrice, le Golden Globe de la meilleure actrice dans un film dramatique et le Prix d'interprétation féminine au Festival de Cannes. ■ Tifenn Brisset

Film américain de Martin Ritt (1979), avec Sally Field, Beau Bridges, Ron Leibman. 1h50.

### Ressources humaines

Dans *Ressources humaines*, le conflit social naît d'une prise de conscience face au double-jeu du patron. Franck Verdeau (Jalil Lespert, à ses débuts), jeune stagiaire, se lançait pourtant avec conviction dans une « Mission d'évaluation des pré-requis économiques à l'application de la loi des 35 heures » et il y croyait : « L'organisation du travail doit être repensée globalement. On travaillera moins, donc il faudra travailler mieux ». Mais voilà qu'il intercepte par hasard une lettre qui prouve que le patron utilise les 35 heures pour robotiser l'atelier soudure et en licencier les douze ouvriers. Avant

cette découverte, Franck proposait au patron de contourner les syndicats en organisant une consultation directe des salariés. Après sa découverte, Franck prend conscience qu'il a joué le rôle de « l'idiot utile » du patron : « Normalement cette consultation devait préparer une négociation, mais je crois que vous, ce qui vous intéressait, c'était en fait de tendre un piège ». Le stagiaire se révolte, il rend public la lettre, rallie Madame Arnoux, déléguée syndicale de la CGT. Il est renvoyé, mais l'usine est bloquée et la grève commence. Au piquet de grève, toute la famille Verdeau est réunie, y compris le père ouvrier d'abord réticent à cesser le travail. Mais Franck va bientôt retourner à Paris pour vivre le cruel destin de celui qui reste le cul entre deux chaises, le cœur entre deux classes. Ouvrier par sa famille et bourgeois par ses études, il sera toujours partagé entre sa honte et sa réussite, condamné à toujours chercher sa place. ■ Marc Gauchée.



Film français de Laurent Cantet (1999) avec Jalil Lespert, Jean-Claude Vallod, Chantal Barré. 1h40.

### Le Sel de la terre

La tradition d'un cinéma socialement engagé est peu développée aux États-Unis, sinon dans une adaptation littéraire telle que *Les Raisins de la colère*, de John Ford, inspiré par John Steinbeck, ou *Sur les quais* (1954). Tourné la même année que le film d'Elia Kazan, *Le Sel de la terre* constitue un cas à part au moment où la paranoïa maccarthyste est à son comble. Condamné à six mois de prison en 1947 pour avoir refusé de répondre aux questions sur son appartenance au Parti communiste devant la Commission des activités anti-américaines, son réalisateur Herbert J. Biberman s'est vu exclure de la Guilde des réalisateurs américains en 1950. Inspiré de l'histoire authentique d'une grève survenue dans une mine de zinc du Nouveau-Mexique et déclarée illégale, qui a incité les femmes à remplacer leurs maris, *Le Sel de la terre* est raconté du point de vue de l'un d'elles qu'incarne l'actrice mexicaine Rosaura Revueltas. Son rôle de passionaria lui vaudra d'ailleurs de voir son nom inscrit sur la Liste noire d'Hollywood en compagnie de son réalisateur et du film lui-même, suite à des accusations publiques proférées par le milliardaire Howard Hughes dans l'hystérie de la Guerre froide. Ni l'incarcération ni l'expulsion de l'actrice n'auront raison de sa détermination et le film sera montré pour



la première fois en Europe en 1956 où le Festival de Karlovy-Vary décernera son prix d'interprétation féminine à son égérie, Rosaura Revueltas. ■ J.-P. G.  
*Salt of the Earth* Film américain d'Herbert J. Biberman (1954), avec Juan Chacón, Rosaura Revueltas, Will Geer. 1h34.

Le n°115 de *L'Avant-Scène cinéma* lui a été consacré.



### Tout va bien

Lorsque Godard se lance dans *Tout va bien*, il est au bord de la rupture personnelle qui va définitivement le faire basculer, pendant quelques années, dans un autre monde, collectif, politisé, où il va tenter de s'oublier, de mettre de côté le célèbre cinéaste pour se fondre dans une cause et un milieu (la gauche prolétaire de l'époque) qu'il veut refléter dans son art en se confondant avec elle. *Tout va bien* est donc le récit d'une grève, mais également celui d'un adieu de l'auteur au monde du cinéma traditionnel. Les premiers instants du film, faits de gros plans sur des chèques nécessaires à la fabri-

cation de l'œuvre, sont clairs : on est bien dans la mise en boîte d'un cinéma traditionnel (production, stars) que Godard veut dépasser. Il semble ici en faire le compte pour mieux l'enterrer. La grève décrite représente à cet égard ce nouveau monde qu'il veut atteindre. Elle s'oppose à son ancien cinéma, incarné par les super stars Montand et Fonda (que le réalisateur enferme rapidement avec le patron de l'usine, geste d'une parfaite clarté), jouant un remake désincarné et moqueur de son plus grand succès, *Le Mépris*. Le prodige de la Nouvelle Vague veut donc rejoindre la grève décrite, en jetant à la casse toutes marques

de sa précédente vie, de ses précédents succès. Une démarche cohérente, mais qui ne durera que quelques années, avant le retour à l'industrie du 7<sup>ème</sup> Art pour *Sauve qui peut la vie*. ■ P.-S. G.

Film français de Jean Luc Godard et Jean Pierre Gorin (1972), avec Yves Montand, Jane Fonda, Anne Wiazemsky. 1h35.

### Une chambre en ville

Nantes est, aujourd'hui encore, un lieu d'engagement et de contestation. Natif de la ville, Jacques Demy reconstitue dans *Un chambre en ville* la grève des chantiers navals de l'été 1955, s'inspirant également de mouvements sociaux plus anciens, que lui avait racontés son père. Le film s'ouvre et se ferme sur deux scènes de manifestation, deux confrontations entre grévistes et CRS. Ces manifs sont très différentes de celles d'*En guerre* pour la simple et bonne raison qu'elles se font en chanson : comme *Les Parapluies de Cherbourg*, *Une*



*chambre en ville* est une tragédie musicale où toutes les répliques sont chantées. Les slogans des manifestants se prêtent bien à une mise en musique, le chant en chœur marquant la solidarité des grévistes (et, dans le camp opposé, l'uniformité des policiers). Une fois n'est pas coutume, la musique n'est pas signée Michel Legrand : le compositeur fétiche de Demy n'était pas convaincu par le projet et l'a décliné au profit de Michel Colombier. L'omniprésence de la musique apporte une stylisation proche de l'opéra : on s'écarte de la réalité pour mieux y revenir car Demy aborde comme à son

habitude des sujets dramatiques (la guerre d'Algérie dans *Les Parapluies de Cherbourg*, les mouvements ouvriers ici). *Une chambre en ville* est un *Roméo et Juliette* moderne où c'est leur différence sociale qui interdit aux amants d'être heureux. La grève est un catalyseur autour duquel se révèlent les caractères et les positions politiques de chacun : il y a ceux qui participent, ceux qui ne font jamais grève (le petit commerçant égoïste) et ceux qui regardent les événements depuis leur fenêtre, à l'écart de la société (l'aristocrate déchu, qui ouvre pourtant sa porte aux manifestants). ■

Sylvain Angiboust

Films français de Jacques Demy (1982), avec Richard Berry, Dominique Sanda, Danielle Darrieux, Michel Piccoli. 1h30.

### Une minute de silence

Pour son premier film de fiction, Florent-Emilio Siri a choisi un univers qu'il connaît bien et un sujet qui lui tient à cœur : la lutte des travailleurs contre la fermeture progressive d'une mine à Freyding-Merlebach en Lorraine à la frontière franco-allemande. Le cinéaste a en effet grandi dans la région et est lui-même fils de mineur. En 1992, il avait déjà consacré à ces travailleurs un documentaire au titre explicite : *Une mort douce*. L'histoire d'*Une minute de silence* a une toile de fond véridique. En 1995, alors que la France est bloquée par un vaste mouvement de protestation contre le plan Juppé, les ouvriers et leurs syndicats font la grève et organisent des manifestations qui conduiront à de violents affrontements avec les forces de l'ordre. C'est pendant ces événements que Mimmo, d'origine italienne, et Malek, d'origine polonaise, voient leur amitié mise à mal lorsque le premier, rêvant d'un avenir meilleur, est tenté d'accepter les propositions crapuleuses d'un proxénète allemand.

On aurait pu s'attendre à un traitement sec et dépouillé tel celui de *Ressources humaines* avec un tel sujet, mais Siri adopte une mise en scène qui le rapproche plutôt du cinéma américain engagé et efficace ainsi que du cinéma français des années 1930-40. L'image est souvent léchée, le proxénète semble



sorti d'un film noir (tout le film est nocturne d'ailleurs), les prolétaires évoquent ceux que l'on croise chez Marcel Carné ou Martin Ritt et la musique d'Alexandre Desplat n'hésite pas à être alerte et lyrique. Ce goût du spectacle se retrouvera à travers différents genres qu'investira plus tard Siri : le film d'action (*Nid de guêpes*, *Otage*), le film de guerre (*L'Ennemi intime*) ou le biopic (*Cloclo*). ■

Tancredè Delvové

Film français de Florent-Emilio Siri (1998) avec Benoît Magimel, Bruno Putzulu, Rüdiger Vogler, Kader Boukhanef. 1h21.



### Un homme est mort

Adapté d'une bande-dessinée d'Etienne Davodeau et Kris publiée en 2006, le film d'animation *Un homme est mort* se déroule au cœur du mouvement social de 1950 à Brest. Alors que la ville est un immense chantier de reconstruction après les ravages de la Seconde Guerre mondiale, les patrons refusent la hausse de salaire réclamée par les ouvriers et la grève générale est déclarée. Le 17 avril, lors d'une manifestation, la police tire sur la foule, blessant une vingtaine de personnes et tuant un homme, Edouard Mazé. C'est sur ces entrefaites que René Vautier, cinéaste engagé, arrive

militants. Mais surtout, il redonne vie au véritable film de René Vautier, intitulé justement *Un homme est mort*, et détruit accidentellement après avoir été montré de manière itinérante dans toute la région.

Formidable témoignage d'un passé proche et toujours sensible, le film d'Olivier Cossu n'en oublie pas pour autant les luttes actuelles, et s'achève sur cette phrase finale en forme de pied-de-nez, à moins que cela ne soit de prédiction : « Il ne faut jurer de rien, ils sont capables de tout, les patrons ». ■ M.-P.M.

Film français d'animation d'Olivier Cossu (2017). 1h06.

### We want sex equality

Dans la lignée des comédies sociales anglaises de type *The Full Monty*, Nigel Cole signe en 2010 avec *We want sex equality* un *feel good movie* haut en couleurs sur le combat (véridique) de femmes britanniques pour obtenir l'égalité de salaires avec leurs collègues masculins. En 1968, à Dagenham, dans la banlieue de Londres, 183 ouvrières des usines Ford organisent en effet une grève de trois semaines pour faire plier leurs patrons américains réticents à l'idée de payer une femme au même prix qu'un homme. Si le film s'inspire de faits réels et de personnes ayant réellement existé, le personnage de Rita, leader du mouvement, incarnée par Sally Hawkins, est quant à elle un personnage purement fictionnel, créé à partir des témoignages de plusieurs grévistes de l'époque. Avec pour seul bagage son énergie et sa candeur, la jeune femme est sur tous les fronts : elle se bat pour mobiliser ses camarades d'usine, affronte des dirigeants syndicaux peu enclins à soutenir ce mouvement social purement féminin, négocie avec des patrons (déjà) plus préoccupés par leurs profits que par la justice sociale, et doit même faire face à son propre mari qui voit d'un mauvais œil cette émancipation soudaine. Sous ses aspects parfois exagérément romantés, *We want sex equality* tient ainsi un discours militant



dénué d'ambiguïté, et dépeint avec une justesse saisissante le climat social de la fin des années 1960, dans lequel les avancées collectives étaient intimement liées à l'émancipation individuelle. ■ M.-P.M.

*Made in Dagenham*. Film britannique de Nigel Cole (2010), avec Sally Hawkins, Daniel Mays, Miranda Richardson. 1h53.

# EN GUERRE

DOSSIER

## Vincent Lindon : itinéraire d'un comédien hors-pair

Dire qu'**En guerre** doit beaucoup à Vincent Lindon revient à enfoncer des portes ouvertes. Quel que soit le talent des comédiens non-professionnels qui l'entourent (et qui est grand), le comédien trouve dans le film de Stéphane Brizé l'un de ses meilleurs rôles, puissant, habité, un étonnant mélange de force et de faiblesse, de volontarisme et de désespoir. Comme l'aboutissement d'un personnage que Lindon a sculpté peu à peu, patiemment, de film en film, prolongeant chacun de ses personnages précédents. Comme tout comédien avec un peu de bouteille, Vincent Lindon a interprété bien des rôles. Mais ceux-ci ont incontestablement des liens de parenté, qui ne doivent pas uniquement à la personnalité de celui qui les interprète. Qu'ils s'égayent dans la comédie ou s'enfoncent dans le drame, qu'ils soient confrontés à des enjeux amoureux ou à un dilemme social, les héros lindoniens ne donnent pas souvent dans la manipulation, jamais dans le cynisme. Ce sont des êtres de chair et de sang, souvent taiseux, à la sensibilité à fleur de peau, à la générosité impétueuse. À travers vingt films (le choix a été douloureux) qui sont comme les balises d'un itinéraire hors du commun, il était tentant d'en dresser un inventaire...

### 37°2 le matin

La scène avec le jeune gendarme qu'interprète Vincent Lindon fait partie des passages invraisemblables mais qui concourent à donner au film une ambiance onirique, à placer le récit dans un autre monde et ainsi à représenter l'imagination, l'état d'esprit ou la folie des personnages. Alors que Zorg (Jean-Hugues Anglade) livre un piano dans la région de Marvejols en ayant emprunté un gigantesque camion, il est arrêté pour excès



de vitesse par le jeune gendarme. Dans la version longue, ce dernier s'est déjà montré particulièrement procédurier et prompt à mettre en joue tout suspect. Bref ça s'annonce mal pour Zorg. Heureusement, quand il explique au gendarme qu'il n'a pas fait attention à sa vitesse parce qu'il va être papa, le pandore tout à coup s'adoucit : « *Les pères de famille sont les derniers aventuriers des temps modernes* »... et abandonne toute velléité de sanction en chantant dans un tendre au revoir « *Prendre un enfant* » (d'Yves Duteil, 1978). Retournement invraisemblable, mais qui participe à la joie de Zorg. Notons

enfin que la remarque du gendarme sur les « *les derniers aventuriers des temps modernes* » fait écho à une autre remarque de Zorg concernant la grande Mercedes jaune qu'il vient d'acheter : « *Les grosses bagnoles, c'est les derniers feux d'une civilisation* ». *37°2 le matin* est décidément un film crépusculaire, c'était d'ailleurs ce que savait Zorg dès la scène d'ouverture : « *Ça faisait une semaine que j'avais rencontré Betty, on baisait toutes les nuits. Ils avaient annoncé des orages pour le soir* ». ■ **Marc Gauchée**

Film français de Jean-Jacques Beineix (1985), avec Jean-Hugues Anglade, Béatrice Dalle, Gérard Darmon. 2h01 (3h08 pour la version longue de 2006).

### Quelques jours avec moi

Martial, héritier dépressif d'une chaîne de supermarchés, se rend en province pour inspecter un magasin. Il rencontre Francine, issue d'un milieu populaire, et tombe amoureux d'elle à sa manière, impulsive et discrète à la fois. C'est alors qu'entre en scène Vincent Lindon dans le rôle de Fernand, petit ami de Francine. Une complicité immédiate unit Martial et Fernand, quand tout devrait les opposer. L'amitié et l'amour sont les fondements du cinéma de Sautet : la première est présentée de façon positive (faux film sur la lutte des



classes, *Quelques jours avec moi* montre comment un verre d'alcool suffit à abattre les barrières entre grand patron, notables provinciaux et gens de peu), mais la passion amoureuse consume tous les hommes, quelle que soit leur origine sociale. Le film débute comme une satire mais s'achève en tragédie, un parcours qui est également celui de Fernand, introduit par une scène de comédie (il débarque en jean basket dans un luxueux restaurant) avant de se laisser consumer par une jalousie meurtrière. Fernand est l'homme que Martial aimerait être (et qu'il devient finalement en assumant à sa place le crime qu'il a commis) : un homme simple, naïf et maladroit, mais toujours franc, aussi transparent dans sa bonne

humeur que dans le désespoir, là où la mélancolie de Martial le rend indéchiffrable. Fernand est un grand enfant, fan de karaté et amoureux transi, qui développe une relation quasi-filiale avec son patron (autre exemple de la perméabilité des classes sociales). Un individu toujours parfaitement sincère, quels que soient ses excès, ce qui rend le rôle particulièrement difficile à interpréter sans tomber dans la caricature ; un défi que Lindon relève haut la main. ■ **Sylvain Angiboust**

Film français de Claude Sautet (1988), avec Daniel Auteuil, Sandrine Bonnaire, Jean-Pierre Marielle. 2h11.

### Il y a des jours... et des lunes

*Il y a des jours... et des lunes* fait partie des films choraux de Claude Lelouch, où l'on suit une multitude de personnages différents dont le destin ne se croise que dans la dernière scène du film. Vincent Lindon incarne l'un d'entre eux, aubergiste de son état, dont la femme est partie et qui reste à devoir s'occuper de sa fille de six ans, incarnée par la propre fille du réalisateur, la craquante Salomé Lelouch. Ce qui offre au comédien de se retrouver dans plusieurs scènes magiques avec la petite fille qui n'est pas loin de lui voler la vedette. Mais c'est dans les scènes avec Annie Girardot, une femme seule au sourire amer, les yeux en permanence au bord



des larmes qu'il emporte notre totale adhésion. Il y fait preuve d'une émotion et d'une sensibilité superbes, jamais outrées. On sent qu'il est comme un poisson dans l'eau dans le système lelouchien, dont on sait qu'il offre beaucoup de liberté aux comédiens. À eux de défendre leurs personnages et les faire prospérer. Il rejoindra trois ans plus tard Jacques Gamblin et Gérard

Darmon pour former un épatant trio de Pieds nickelés dans l'excellent *Tout ça pour ça*. Entre les deux, un autre Lelouch, *La Belle Histoire*. Soit l'un des films les plus controversés (et les plus ambitieux) de son auteur, l'histoire hallucinée d'un couple (formé par Gérard Lanvin et Béatrice Dalle) qui traverse les temps et quitte l'époque biblique pour renaître aujourd'hui. Vincent Lindon les accompagne dans leur odysée avec une sincérité désarmante. ■ **Yves Alion**

Film français de Claude Lelouch (1990), avec Gérard Lanvin, Annie Girardot, Philippe Léotard. 1h57.

### La Crise

Un même matin, Victor (que campe Vincent Lindon), conseiller juridique, se retrouve licencié et abandonné par sa femme. Mais tout le monde s'en fout, chacun étant préoccupé par ses propres problèmes ou déboires. En fait seul Michou (Patrick Timsit), rencontré dans un bar, veut bien écouter Victor : « *Ça fait de la peine quand on se fout de nos problèmes* ». *La Crise* raconte la prise de conscience de Victor, sa lente renaissance à



la vie et aux autres et, dans ce parcours, Vincent Lindon accompagné de Patrick Timsit, sont toujours convaincants. Au début, quand Victor apprend qu'il y a d'autres licenciés, il crie : « *Qu'est-ce que ça peut faire qu'on soit huit dans ce cas-là ?* ». Plus tard, il passe par un désarroi complet : « *Je n'ai plus de réponses, j'ai que des questions* ». Enfin il va trouver la violoncelliste à la fin de son concert pour lui dire combien il a été touché par sa musique, il visite Michou et la femme de son frère, Djamilia, en

phase terminale cancéreuse qui lui ordonne : « *Pleurez, pleurez, ça fait du bien* ». Il ose même téléphoner à sa mère (Maria Pacôme) pour lui déclarer : « *Je t'aime Maman* ». Après une semaine, il avoue : « *J'étais tellement aveugle que je ne voyais pas le brouillard* », il sait désormais « *qu'est ce qui me manquait* » et reconnaît que son épouse Marie « *est la femme qui me tient vivant* ». Avec *La Crise*, Vincent Lindon aborde la question sociale, la condamnation de l'attachement aux biens matériels et la redécouverte de l'importance du facteur humain par la comédie, un premier pas vers ses films plus graves des années 2000. ■ **M. G.**

Film français de Coline Serreau (1992), avec Vincent Lindon, Patrick Timsit, Zabou Breitman et Maria Pacôme. 1h35.

Le numéro 468 de *L'Avant-scène Cinéma* a été consacré à ce film.

### Le Jour du chien

Vincent Lindon n'a fait au long de sa (riche) carrière que très peu d'infidélités au cinéma français. *Le Jour du chien* est donc une exception qui confirme la règle. Ce thriller enflammé est signé par Ricky Tognazzi, le fils du grand Ugo Tognazzi (que l'on a pu voir jouer avec son père dans le premier épisode des *Monstres* de Risi, et qui avait réalisé un peu plus tôt *L'Escorte*, un polar haletant). *Le Jour du chien* met aux prises un entrepreneur à la trésorerie chancelante et une bande d'usuriers un peu (beaucoup) mafieux à qui il a eu tort de demander une aide. Si l'on ajoute que le chef des gangsters nourrit une passion ardente pour la femme de l'entrepreneur, on



mesure le sac de nœuds dans lequel le film nous plonge. *Le Jour du chien* est exemplaire en chronique d'un drame annoncé. Mais Lindon, qui n'a pas le rôle le plus facile (les contradictions de l'usurier lui offrent un rôle dont l'amplitude est sans concurrence), fait une nouvelle fois des miracles. Homme honnête qui peine à se défaire du piège qui lui a été tendu, il tente par tous les moyens de sauver ce qui peut l'être. Le film a beau se situer de l'autre côté des Alpes (Lindon est doublé), son personnage demeure dans une zone où le comédien possède des repères. En chef de (petite) entreprise en proie aux assauts du destin (et de l'argent roi), il est ancré une fois encore dans le monde du travail et annonce celui que Pierre Jolivet immortalisera trois ans plus tard dans *Ma petite entreprise*. ■ Y. A.

*Vite strozzate*. Film italien de Ricky Tognazzi (1996), avec Sabrina Ferilli, Luca Zingaretti, Ricky Memphis. 1h48.



### Fred

C'est avec ce film que Vincent Lindon forge le personnage de *working class hero* qu'il reprend, de façon différente, chez Stéphane Brizé. L'acteur interprétait déjà un chômeur dans *La Crise*, mais il était issu d'un milieu favorisé, alors que Fred est un ouvrier, héros malgré lui d'un film noir atypique, où le faux coupable se déplace à vélo dans des zones intermédiaires, entre ville et campagne, rarement montrées dans le cinéma français. Lindon apporte au personnage sa stature virile (moustache, veste en cuir) mais aussi sa fragilité : plus encore que contre les magouilles des patrons, Fred doit

lutter contre une fatalité sociale, le chômage, la déprime et l'alcool. L'homme rude est également un amoureux tendre, qui perd tous ses moyens en présence de la craquante Clotilde Courau, son double féminin, peut-être encore plus forte et courageuse que lui. L'interprétation de Lindon est physique, il définit le personnage par ses gestes, ses actions concrètes : conduire un semi-remorque et une grue, jouer au babyfoot, courir, se battre...

« C'est quand t'as rien à faire que t'as peur », observe le personnage. *Fred* marque aussi le début d'une fructueuse collaboration entre Lindon et Pierre Jolivet, qui se poursuivra sur quatre films (plusieurs comédies et une autre grande réussite, le médiéval *Frère du guerrier*). Le réalisateur et l'acteur auraient pu se retrouver pour *Jamais de la vie*, réalisés par Jolivet en 2005, une quasi-suite de *Fred* dans lequel un ancien ouvrier militant est devenu, après des années de chômage, vigile dans un supermarché. Lindon a laissé passer le rôle (superbement repris par Olivier Gourmet) pour mieux interpréter un personnage semblable dans *La Loi du marché*, signe que le comédien a une nouvelle fois changé de famille de cinéma, délaissant le film de genre pour une approche moins romanesque de la réalité. ■ S. A.

Film français de Pierre Jolivet (1997), avec Clotilde Courau, François Berléand, Roschdy Zem. 1h25.

### Pas de scandale

Louis Jeancourt (Vincent Lindon) n'est pas que le frère de Grégoire (Fabrice Luchini), ce grand patron sortant de prison pour abus de biens sociaux. Car Louis est le célèbre animateur de l'émission *Jour J.*, celui qu'on reconnaît, à qui on demande un autographe au bar d'un hôtel de province ou qu'on salue dans la rue. La première fois que Louis retrouve son frère, il lui parle de stratégie de communication à travers la porte de la



salle de bain de son gigantesque appartement bourgeois. À la fin, Louis rejoint son frère dans le métro, ils se regardent et ils se sourient. Deux façons de vivre la fraternité, elle était froide et convenue, elle sera directe et chaleureuse. Vincent Lindon est cet homme à la vie chamboulée par l'attitude de son frère. Car, à la différence de Grégoire, Louis n'a pas été en prison, mais c'est pourtant bien lui qui se libère. Il se libère de l'encombrante figure paternelle. Grégoire lui affirme qu'il était le préféré de leur père, pourtant il n'a rien hérité de l'entreprise : « Ça s'est fait comme ça, c'est vrai que je n'ai pas été le plus gâté ». Il se libère du jugement de sa mère qui lui reproche d'avoir invité Grégoire à son émission : « Pourquoi tu voulais qu'il vienne faire le gugusse dans ton émission ? ». Il se libère de son secret : il est le père d'une petite Inès de 7 ans. Il libère enfin tout son amour fraternel, d'abord sur le ton du reproche : « T'es un saint, Grégoire et tu fais chier tout le monde » puis en le retrouvant dans le métro, loin des salons et enfin au cœur du monde. ■ M. G.

Film français de Benoît Jacquot (1998), avec Fabrice Luchini, Isabelle Huppert, Vahina Giocante. 1h45.

### Mercredi folle journée !

L'un des plus beaux films de Pascal Thomas. Un film pluriel, dont les enfants sont les rois, à la fois sujet et moteur. Mais c'est Vincent Lindon qui incarne le personnage central, un enfant lui aussi, devenu adulte à l'insu de son plein gré. Tout au long d'une journée nous le suivons à travers ses pérégrinations, ses rencontres,



ses mensonges, qui tente tant bien que mal de joindre les deux bouts d'un emploi du temps qui lui échappe. Il est accompagné en l'occurrence par Victoria, sa fille, qui se rend parfaitement compte de son incurie, mais ne l'aime pas moins. Le film laisse entendre des échos d'un film oublié (mais formidable) de Dino Risi, *Il Giovedì*, où un père devait donner le change à son fils le temps d'un jeudi. Et il y a en effet comme des parfums

de comédie italienne dans le film de Pascal Thomas, sa grâce, sa cruauté, son dynamisme. Victoria n'est autre que la propre fille de Pascal Thomas. Comme un rappel du temps où Lindon était le père de Salomé Lelouch dans *Il y a des jours... et des lunes*. Si *Mercredi folle journée !* est une comédie (qui ménage néanmoins quelques instants de vraie douleur, autour du personnage d'Isabelle Carré notamment), un genre que Lindon n'a pas si souvent fréquenté, c'est peu dire que le comédien y est à son aise. Il virevolte, s'empporte, nous emporte à l'égal d'un Cary Grant dans les meilleures screwball comedies des années 1930 sans jamais laisser retomber la tension. Agaçant, pitoyable mais au fond profondément attachant, son personnage lui ressemble, qui fait de l'intranquillité une vertu cardinale. ■ Y. A.

Film français de Pascal Thomas (2000), avec Catherine Frot, Alessandra Martines, Victoria Lafaurie. 2h07.  
Le numéro 620 de *L'Avant-Scène Cinéma* a été consacré à ce film.

### Vendredi soir

*Vendredi Soir* est l'adaptation fidèle d'un roman du même nom d'Emmanuèle Bernheim. L'histoire raconte la liaison passagère qu'une automobiliste a avec un piéton qu'elle accepte de prendre dans sa voiture, une nuit où la circulation dans Paris est perturbée par une grève des transports. On le sait depuis longtemps : Claire Denis n'a pas son pareil pour faire *ressentir* ce que l'amour et le désir ont d'insondable. Pour décrire cette parenthèse nocturne où tout est possible, elle crée une atmosphère à la bordure du fantastique, où tout se fige presque, où les êtres et les choses sont étranges, et où l'inquiétude et l'attirance s'entremêlent. C'est aussi



l'une des rares fois où elle dirige des vedettes. Malgré leur statut, les deux comédiens se fondent parfaitement dans son style très personnel. En face d'une Valérie Lemercier tout en retenue, à mille lieux de son image de déconneuse, Vincent Lindon donne corps à un personnage mystérieux, quasi-mutique, dont on ne sait rien. On doute même de sa réalité : l'acteur apparaît pour la première fois comme par magie, soudainement, immobile au milieu de la foule en mouvement. Peut-être est-ce le fantôme de Laure dont on suit l'histoire à travers ses yeux ? Tout au long de la suite, la caméra de Claire Denis érotise son corps de façon inédite, en s'attardant sur les

différentes parties de son corps et ses gestes inimitables. Et à l'arrivée, le comédien n'a jamais été aussi séduisant de toute sa carrière. Claire Denis profitera une nouvelle fois de sa présence virile et rassurante pour *Les Salauds* (2013). Dans le dossier de presse elle dit retrouver chez lui une force qui lui rappelle Toshiro Mifune... ■ **Tancrède Delvolvé**

Film français de Claire Denis (2001), avec Valérie Lemercier, Hélène Fillières, Florence Loiret-Caille, Grégoire Colin. 1h25.

### Le Coût de la vie

Ce tableau de mœurs lyonnais conçu autour du thème fédérateur de l'argent est l'occasion pour Vincent Lindon d'incarner un restaurateur prodigue déchiré entre ses investissements hasardeux et sa générosité naturelle. Alors que la haute société lyonnaise se presse dans son établissement, sa situation financière est rien moins que précaire, mais il ne renonce pas pour autant à son empathie coutumière. Face à lui, Fabrice Luchini, l'interprète fétiche de Le Guay depuis *L'Année Juliette* (1995), campe son exact opposé. Sur une partition virevoltante écrite à quatre mains par le réalisateur et Jean-François Goyet, de multiples personnages se croisent pour le meilleur et pour le pire dans un jeu de dupes. C'est pour Vincent Lindon l'occasion de puiser dans les ressources de son humanisme inné, en s'imposant tout en douceur au cœur d'un univers impitoyable où les bons sentiments semblent ne plus avoir



droit de cité. Le réalisateur a déclaré avoir réalisé ce film en hommage à Claude Sautet, un cinéaste pour qui, déclarait Le Guay, « l'argent est au cœur des relations entre les hommes et les femmes (...) même hors des rapports de prostitution » et dont Lindon fut l'interprète principal dans *Quelques jours avec moi*. De cet acteur qui débarque ici dans son univers, il affirmait par ailleurs qu'il l'avait choisi parce « qu'il a la prestance physique des généreux, du côté de Gabin ». Et le fait est qu'il le filme ici comme une sorte de pilier moral paré pour résister à tous les aléas de la vie. ■ **Jean-Philippe Guérard**

Film français de Philippe Le Guay (2003), avec Fabrice Luchini, Géraldine Pailhas, Isild Le Besco. 1h50.

### La Moustache

Tout va bien dans la vie de Marc. Un jour, il décide de raser sa moustache. Personne ne le remarque pourtant. C'est même l'inverse : tous lui assurent qu'ils ne l'ont jamais vu moustachu. Les choses dès lors se dérèglent : ses proches tiennent des propos bizarres, il apprend que son père est mort l'année dernière, sa femme lui apparaît de plus en plus étrangère. Tout se met en crise : sa conjugalité, sa perception, son identité. Cette histoire kafkaïenne vient du roman d'Emmanuel Carrère, *La Moustache* (1986), que l'auteur adapte ici au cinéma. Ce personnage qui voit sa réalité vaciller est un rôle d'autant moins évident que tout le récit est suivi de son point de vue. Mais Vincent Lindon se montre à la hauteur et retranscrit parfaitement sa chute



psychologique en passant avec fluidité d'un état à un autre. Il montre à cette occasion un impressionnant éventail de nuances. Pendant la première partie, à Paris, tout commence par un comportement enfantin. D'abord un jeu de cache-cache avec sa femme, où il retarde le dévoilement de sa « métamorphose ». Ensuite, plusieurs postures où il montre aux autres sa lèvre supérieure nouvellement nue, guettant l'approbation tel un enfant. Devant l'absence de réaction, l'acteur se raidit et se fige, nous faisant deviner la confusion de son personnage : est-on en train de lui faire un blague ? Si oui, combien de temps cela va-t-il durer ? Viennent ensuite une agitation nerveuse puis une inévitable explosion de colère faisant intensément ressentir le désespoir du personnage face à l'absurdité de la situation. Dans la deuxième partie, Marc erre à Hong Kong. La tension retombe et le comédien rend alors palpable l'incertitude angoissée dans laquelle flotte le héros, avec toujours la même crédibilité. ■ **T. D.**

Film français (2005) d'Emmanuel Carrère, avec Vincent Lindon, Emmanuelle Devos, Mathieu Amalric, Hippolyte Girardot. 1h26.

### Ceux qui restent

Ils ont en commun de rendre visite quotidiennement à leurs compagnons respectifs dans le service de cancérologie où ceux-ci sont soignés. Une situation tragique qui rapproche peu à peu Bertrand et Lorraine et engendre une étrange amitié sous le signe de la compassion et de la résistance au désespoir entre ce



professeur d'allemand discret et cette graphiste volubile qui tente maladroitement de dissimuler son désarroi. Son premier film en tant que réalisatrice, la comédienne Anne Le Ny le circonscrit dans un espace clos et immaculé où une amitié amoureuse devient une sorte de vaccin dérisoire qui va aider deux êtres à affronter la disparition inéluctable de ceux qui partageaient leur vie. La puissance du film repose d'ailleurs pour une bonne part sur le parti pris audacieux qui consiste à ne jamais montrer les deux malades. De ce malheur partagé va naître la reconstruction nécessaire de ceux qui les veillent et les entourent, sinon une hypothétique promesse de bonheur. Un sujet délicat qui contourne les travers du pathos et du mélodrame grâce à un scénario au dialogue épuré, transcendé par l'alchimie miraculeuse qui s'instaure entre Emmanuelle Devos et Vincent Lindon (qui a obtenu pour ce rôle sa troisième nomination aux César), tout en retenue. Soucieuse de donner à son film un aspect résolument réaliste, Anne Le Ny a fait appel au chef opérateur Patrick Blossier qui a éclairé notamment plusieurs films de Costa-Gavras, mais aussi le même couple en 2005 dans *La Moustache*, d'Emmanuel Carrère. ■ **J.-P. G.**

Film français d'Anne Le Ny (2007), avec Emmanuelle Devos, Yvelem Jappain, Anne Le Ny. 1h34.

### Pour elle

Parce que sa femme Lisa est injustement condamnée à une lourde peine de prison, Julien, un professeur de lycée sans histoires, se mue en spécialiste de l'évasion. Le titre de ce premier film de Fred Cavayé, *Pour elle*, est à la fois programmatique et péremptoire. Le spectateur est en effet invité à découvrir tout ce que le personnage principal sera prêt à accomplir pour celle qu'il aime, cet unique moteur de l'action étant comme un leitmotiv qui accompagne chaque plongée supplémentaire du mari aimant dans le monde de l'illégalité. On comprend pourquoi le réalisateur a imaginé Vincent Lindon dans le rôle : son jeu très physique et son apparence plutôt passe-partout étaient nécessaires pour apporter du crédit à une intrigue à la fois classique (le héros doit se surpasser pour sauver un membre de sa famille) et intelligemment transcrite dans un univers



ultra-quotidien et réaliste. L'acteur apporte au film sa présence, un savant dosage d'énergie, de puissance et de fragilité prête à le dévorer, ainsi qu'une douleur sous-jacente qui semble à tout moment pouvoir le faire basculer dans la folie.

Immanquablement, le spectateur se projette dans ce personnage maladroit et démuné qui lui semble si proche. *Pour elle* prend ainsi à contre-pied les films d'action traditionnels en refusant l'in vraisemblance d'un trop grand spectacle, pour se concentrer sur la tension psychologique d'un homme au bord de la rupture. Les rouages les plus terre-à-terre du « plan » élaboré par l'apprenti criminel n'en sont que plus fascinants, semblant à tout moment susceptibles de se gripper pour le prendre à son propre piège. ■ Marie-Pauline Mollaret  
Film français de Fred Cavayé (2008), avec Diane Kruger, Olivier Perrier, Olivier Marchal. 1h36.

### Welcome

À l'heure où des milliers de migrants restent bloqués aux portes de l'Europe, voir ou revoir *Welcome* nous invite inévitablement à nous interroger sur notre positionnement face à une solidarité qui devrait être évidente à chaque bateau supplémentaire qui accoste. Dans le film coup de poing de Philippe Lioret, Vincent Lindon est Simon, maître-nageur à la piscine municipale de Calais. Il rencontre Bilal, un jeune Kurde sans-papier, décidé à traverser la Manche à la nage pour rejoindre sa petite amie installée à Londres. Face à la détresse et à la détermination du réfugié, Simon l'entraîne et l'héberge chez lui. *Welcome* est un film sombre et sans concession, qui met le spectateur face à une réalité dont il serait facile de se détourner mais qui reste là,



malgré tout. Réalisé peu avant la crise migratoire, il questionne l'engagement citoyen, ainsi que la responsabilité de l'État face au sort tragique qui attend ceux prêts à prendre tous les risques pour traverser des frontières perméables. La mise en scène de Philippe Lioret, sobre et précise, s'efface devant la gravité du propos et met en valeur le jeu remarquable des acteurs. Firat Ayverdit, acteur non professionnel, incarne Bilal avec une sincérité bouleversante. Lindon quant à lui, est admirable. *Welcome* tient une place à part dans sa filmographie : il est le premier d'une décennie marquée par son engagement social. Nommé pour le César du meilleur acteur, il l'obtiendra en 2016 pour *La Loi du marché*. ■ Tifenn Brisset  
Film français de Philippe Lioret (2009), avec Firat Ayverdi, Audrey Dana, Olivier Rabourdin. 1h50.

### Mademoiselle Chambon

L'histoire, adaptée d'un roman d'Eric Holder, pourrait paraître banale : Jean, un maçon d'extraction modeste, heureux en ménage, tombe amoureux de l'institutrice de son fils, la délicate Mademoiselle Chambon, incarnation d'une certaine forme de culture et d'élévation. Mais devant la caméra de Stéphane Brizé, l'histoire d'amour adultérine prend des accents ultra sensibles, entre romantisme charmant et fable sociale tout sauf anecdotique. Pour interpréter une partition au cordeau, dans laquelle les silences et les visages portent l'essentiel de la mélodie, il fallait un couple de comédiens aériens, et le cinéaste ne pouvait trouver plus à l'unisson que Sandrine Kiberlain et Vincent Lindon, ancien couple à la ville, et qui renouait pour la première fois devant sa caméra.



Si Sandrine Kiberlain irradie en institutrice vive et lumineuse, Vincent Lindon frappe par l'épure de son jeu. Son personnage est un homme réservé qui parle peu, et dont les émotions transparaissent par le seul langage du corps. Il construit alors une éloquente manière de se taire, qui finit par contaminer l'institutrice elle-même, pourtant habituée à manier la parole, et parvient à exprimer toutes les nuances de la passion, de l'indécision et du désespoir à travers de simples regards. On est soi-même saisi par l'émotion qui l'étreint lorsqu'il entend la jeune femme jouer du violon, ou celle qu'il ne peut dissimuler lorsqu'il la regarde. En laissant ainsi affleurer ses sentiments et ses doutes, il compose l'un des plus bouleversants portraits d'homme amoureux des années 2000. ■ M.-P.M.

Film français de Stéphane Brizé (2009), avec Sandrine Kiberlain, Aure Atika, Jean-Marc Thibault. 1h41.

### Pater

« *Je voudrais que vous me filmiez* » : c'est par ces mots que Vincent Lindon a témoigné à Alain Cavalier de son envie de tourner avec lui. Et le filmer, c'est bien ce que le réalisateur semble avoir accompli puisqu'après le



premier visionnage de *Pater*, l'acteur dit s'être vu « lui-même ». Tout en confiant par la suite en interview qu'un rôle ne l'avait jamais rendu autant schizophrène. Une contradiction – qui n'en est peut-être pas une après tout – entraînée autant par le synopsis que par le troisième commandement de la note d'intention d'Alain Cavalier, à savoir ne filmer « que des personnes et plus des personnages ». Dans ce cas, ce serait plutôt l'un puis l'autre puis les deux puis l'inverse. Pour raconter cette expérience de tournage, l'acteur prend l'exemple d'enfants qui joueraient aux

cowboys et aux indiens. Alain Cavalier joue ainsi le président de la République, le père et lui-même, quand Vincent Lindon joue le Premier ministre, le fils et lui-même. Sans oublier le metteur en scène qui joue l'acteur et l'acteur qui joue le metteur en scène puisque Lindon passe derrière la caméra pour filmer Cavalier – tournage à deux oblige. Ils ont parlé, de tout et de rien, pendant un an, chez le réalisateur, au restaurant, etc. et la caméra a tourné. Et c'est cette absence de scénario dialogué qui ajoute à l'entrelacement entre vie et fiction : quand Vincent Lindon s'énerve, est-ce lui ou un de ses personnages ? Et au fond, est-ce bien important de le savoir... ■ Marion Roset

Film français d'Alain Cavalier (2011), avec Alain Cavalier. 1h45.

### Journal d'une femme de chambre

Le journal en question est celui de Célestine, femme de chambre chez les Lanlaire en Normandie, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Comme de bien entendu, Madame Lanlaire est une maîtresse odieuse tandis que son bourgeois de mari confond domestique et prostituée, soit deux beaux exemples de cette haute société « *sale et pourrie* » comme la qualifie la lucide soubrette. Mais côté domestiques, ce n'est pas plus reluisant pour autant. Il n'y a qu'à voir Joseph, jardinier et homme à tout faire des Lanlaire, antisémite virulent et de fait antidreyfusard, peut-être même violeur et assassin d'une enfant. Un homme qui attire autant qu'il effraie la soubrette, elle



qu'un « *beau crime empoigne comme un beau mâle*. » Joseph, c'est Vincent Lindon (qui retrouve Benoit Jacquot pour la quatrième fois) que l'on avait jusqu'ici l'habitude de voir dans des personnages plus humanistes, à

mille lieues de celui-ci qui ne rêve que de tuer des Juifs. L'acteur qui se dit furieux par nature apporte à cet homme sombre et taciturne un bouillonnement intérieur qui menace à tout moment de surgir violemment ; traduisant ainsi parfaitement l'impression qu'en donne Célestine lorsqu'elle dit « *avoir vu des choses effrayantes passer dans l'eau morte de ses yeux* ». En endossant totalement le personnage il en revêt l'apparence, qu'Octave Mirbeau dépeint comme celle d'une « *bête sauvage* », tout en transmettant toute l'ambiguïté et le mystère de cet homme fruste et repoussant. ■ M. R.

Film français de Benoit Jacquot (2015), avec Léa Seydoux, Clotilde Mollet, Hervé Pierre. 1h35.  
Le numéro 623 de *L'Avant-scène Cinéma* a été consacré à ce film.

### La Loi du marché

Thierry Taugourdeau est un pur, un vrai, mais la vie ne l'a pas vraiment épargné, lui qui élève tant bien que mal un fils handicapé moteur cérébral et cherche un emploi sans relâche depuis quinze mois. Engagé comme agent de sécurité dans un supermarché, où il est chargé de surveiller les clients, mais aussi les autres employés, il se trouve confronté à un dilemme moral insupportable au terme duquel la sauvegarde de son poste est conditionnée à un acte de délation en contradiction avec son intégrité. Couronné du Prix d'interprétation masculine au Festival de Cannes et du César du meilleur acteur (après cinq nominations),



dans la continuité du chômeur qu'il campait dans *Fred* (1997) de Pierre Jolivet, Vincent Lindon se trouve confronté ici à des interprètes non professionnels qui tiennent plus ou moins leur propre rôle, comme ce sera à nouveau le cas deux ans plus tard dans *En guerre*, du même réalisateur. Une gageure dont l'acteur se tire grâce à son empathie exemplaire à l'égard de ses partenaires, véritables écorchés vifs qui investissent leurs personnages avec le poids de leur vécu et une rage peu commune, et auxquels Brizé ne faisait lire le scénario qu'au fur et à mesure du tournage pour préserver leur spontanéité. Le réalisateur applique ici une méthode qu'il avait déjà eu l'occasion d'expérimenter à l'occasion de son film *Entre adultes* (2007), une ronde sentimentale dans laquelle il dirigeait des stagiaires rencontrés dans le cadre d'un stage d'art dramatique à Pôle Emploi. ■ J.-P. G.

Film français de Stéphane Brizé (2015), avec Yves Ory, Karine de Mirbeck, Xavier Mathieu. 1h35.

### Rodin

« *Et si par malheur tu refusais le rôle, je ne ferais pas le film* », écrivait Doillon à Vincent Lindon en lui envoyant un premier traitement de son projet de film. Le cinéaste avait reçu une commande de documentaire pour le centenaire de la mort du sculpteur, il est rapidement passé à la fiction. La difficulté pour le sculpteur à faire reconnaître son *Balzac* malgré la malveillance et l'incompréhension, sa relation amoureuse et artistique à Camille Claudel, sa lutte quotidienne avec son matériau, inspirent au cinéaste un portrait en cohérence avec ses quarante-cinq ans de cinéma. Un cinéma où on parle beaucoup sans jamais bavarder, en restant à l'essentiel. Chaque mot compte, le temps est concentré, les gestes et les plans respectent un tempo sans



langueur. Comme le dit Sacha Guitry en commentant son film de 1915, « *dans son atelier où il se promène comme un fauve* », Rodin-Lindon, obsédé par le travail, scrute comme un lion sa proie, l'avancée de son œuvre. Camille Claudel (Izia Higelin) connaît les enjeux puisqu'elle vit la même passion. Le couple Adjani-Depardieu de Nuytten, qui fut le chef opérateur de Doillon, est loin. La *Camille Claudel* de Dumont aussi, puisque, pour le cinéaste nordiste, Rodin n'était plus qu'une ombre. Doillon poursuit son chemin, les *Séances de lutte* de son film précédent n'ont rien perdu de leur intensité et Lindon, qui travaille pour la première fois avec lui intègre parfaitement cet univers de rigueur. ■ René Marx

Film français de Jacques Doillon (2017), avec Izia Higelin, Séverine Caneele, Edward Akrouf. 1h59.

### L'Apparition

En février 2018, dans *L'Avant-scène Cinéma*, Xavier Giannoli nous disait à propos du personnage de journaliste incrédule interprété par Lindon dans *L'Apparition* : « *Le rôle est écrit pour lui. Il me fallait un homme*



*dont on pense qu'on ne peut pas lui raconter n'importe quoi. Son aura, qui n'appartient qu'aux acteurs, le mélange de sa personne et des rôles qu'il a joués, sa présence physique, massive, animale, correspondent à cette nécessité. Son implication dans son rôle touche presque à la folie. Il veut tout recommencer, tout revoir, chaque geste, chaque expression. Il déteste les clichés, les intonations, les regards, les temps qui "font cinoche". C'est une obsession chez lui. Il veut la vérité de ses personnages. C'est un mélange de travail et d'instinct.* » Ici le personnage et le comédien se confondent. L'expérience, l'intériorité de l'homme Lindon se confondent avec celles du journaliste Jacques Mayano

qu'il interprète. Ce professionnel qui a vu la mort en face pendant un reportage de guerre est prêt à écouter une jeune fille qui dit avoir vu la Vierge devant elle. Alors que tout son matérialisme, appris par la vie, devrait l'en éloigner. C'est ainsi que Mayano approche la visionnaire et c'est ainsi que Lindon approche son personnage. Ces croisements rendent le film et le travail de l'acteur bouleversants. Et surtout pour les cinéphiles incrédules, qui ne pensaient pas pouvoir y croire... Loin de toute familiarité, l'acteur et le personnage rencontrent l'actrice et son personnage. Vincent Lindon est profond, concentré, décidé à regarder le monde en face, et même un peu plus que cela. ■ R. M.

Film de Xavier Giannoli (2018), avec Vincent Lindon, Galatea Bellugi, Patrick d'Assunção. 2h07.

# EN GUERRE

DOSSIER



## Revue de presse

### Les Cahiers du cinéma

La vraie force du film est que la fiction lui fournit une clé pour pénétrer là où ni une caméra de télé ni une caméra documentaire pourraient prétendre opérer, à savoir dans les lieux de réunions entre les parties en jeu dans la crise. Ce sont des bons endroits pour y entendre ce dont l'écho médiatique est d'ordinaire si faible : les accusations franches portées par les salariés ; le verbiage néolibéral de la galerie engravée des bidasses de l'actionariat, dont le discours mouillé de bêtise s'étend de l'embarras au cynisme terminal à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie et qu'on s'éloigne de tout ancrage local ; la bonne volonté pathétique des pouvoirs publics, décrétant au préalable l'impuissance de l'État à protéger ses citoyens de la prédation capitaliste et à préserver les subsides publics de leur détournement par des multinationales. Tout cela, qui suppose une lucidité d'écriture presque jubilatoire, un certain génie du casting et une direction d'acteurs/figurants au cordeau, Stéphane Brizé sait indéniablement le faire et porter ainsi une bonne parole qui peine tant à se faire entendre. ■ **Jean-Philippe Tessé**

### La Croix

Entre film de guerre et cinéma-vérité, Stéphane Brizé signe une œuvre coup-de-poing, éclairante et à haute valeur pédagogique sur les étapes légales qui rigidifient un plan social et le poussent aux extrêmes. Il s'immerge dans l'épaisseur tragique de ce huis clos dramatique où l'air manque, explosif par trop d'énergie et de rage. Caméra à l'épaule, il se poste dans le cœur du réacteur et montre ce que l'on ne voit jamais. L'embrassement d'un collectif qui, par trop d'adversité, finit par se fragmenter, se décomposer. Il s'engouffre au cœur de la mêlée, au milieu de ces grévistes humiliés, en colère et en déroute. Il saisit au plus près l'incrédulité, la tension, l'abattement sur les visages, les corps fatigués, les larmes, la nervosité éruptive mais aussi les élans, la solida-

rité dans le combat, l'euphorie fugitive de se sentir « tous ensemble, tous ensemble ». ■ **Jean-Claude Raspigeas**

### Esprit

Ce n'est pas seulement que la négociation est impossible, c'est surtout que des régimes de parole sans commune mesure semblent se faire face. Les salariés ont une parole : parfois maladroitement, elle est néanmoins juste au sens où elle est argumentée et exprime une intériorité, même si elle peut déraiper dans le quolibet ou l'insulte. En face, les responsables ont des éléments de langage. Eux aussi ont leurs arguments, mais de pure façade : c'est particulièrement notable lorsqu'ils refusent le repreneur pourtant sérieux qu'on leur propose, au motif que cela pourrait donner de faux espoirs aux salariés... Même lorsqu'ils paraissent convaincus par leurs propos, les cadres dirigeants semblent continuer à faire image : ils jouent leur position dominante avec une condescendance dont ils ne semblent pas même se rendre compte. ■ **Benjamin Delmotte**

### L'Express

Stéphane Brizé raconte tout en disséquant. Sans caricaturer. Sans pointer personne du doigt. Juste accuser un état de fait, constater un drame humain. Et avec le talent inouï de faire du cinéma avec la réalité sans jamais trahir celle-ci. Il avait déjà réussi son coup avec *La Loi du marché*. Il transcende l'exercice avec *En guerre*, où chacun joue son propre rôle (syndiqués, directeur d'entreprise, etc.) selon un scénario très écrit. Et puis, au milieu de ces « vrais gens », il y a Vincent Lindon en leader en colère. À la fois incroyable et crédible, comme toujours. Plus que d'habitude, même. Au point de laisser échapper, pour la première fois de sa carrière, l'un de ses fameux tics au détour d'une séquence. Comme s'il n'y avait plus de filtre. Comme si c'était vrai. Bluffant et édifiant. ■ **Christophe Carrière**

### Les Fiches du cinéma

Avec finesse et précision, Brizé décrit le dialogue de sourds entre la morale (humaine) et la loi (du marché), l'ultraviolence feutrée, la folie calme et propre sur elle du libéralisme, et en cerne de façon détaillée les différentes stratégies : d'un côté déculpabilisation de ses petites mains (« Ce n'est pas moi qui fait le marché »), de l'autre épuisement de ses opposants, par toutes sortes de façons de jouer la montre (du silence à la parodie de négociation). En ce sens, à nouveau, Brizé regarde exactement au bon endroit : là où il y a un enjeu véritablement pertinent et incandescent par rapport à l'époque. Et le film a le mérite de tourner le dos à une fin ouverte, queue basse, style « On s'est bien battus », et d'aller au bout de sa colère. ■ **Nicolas Mercadé**

### Les Inrockuptibles

Cette fameuse loi du marché est omniprésente dans ce nouveau film qui remet en fiction les luttes récentes des Continental, Goodyear et autres Arcelor-Mittal, avec son cortège de saloperies euphémisées par la novlangue ultralibérale : restructuration, délocalisation, adaptation à la réalité mondiale, autant de dénominations visant à mieux faire glisser la pilule de la fermeture d'une usine qui tourne bien et dégage des profits mais pas assez pour la voracité sans limites des actionnaires invisibles. Face à cet état des choses économiques insensé, le dialogue social et la négociation peuvent s'avérer insuffisantes et laisser place à... la guerre. Une guerre sans bombes ni tanks, certes, mais pas sans violence et faisant des victimes. C'est tout ce long mouvement d'une lutte sociale qui dure, se prolonge, s'enkyste et peut virer au tragique que montre le film de Brizé avec une puissance d'incarnation assez estomaquante. *En guerre* nous plonge dans l'épaisseur océanique des luttes sociales qui bouillonnent sous l'écume des infos en continu, nous montre les hommes et familles de chair qui existent et se battent pour leur survie derrière la froide routine des statistiques et des gros titres. Le plus grand tour de force du film est de parvenir à fusionner réel et fiction, crédibilité de la représentation et récit à suspense, sans rien céder d'un côté ou de l'autre, comme dans les meilleurs films sociaux américains. ■ **Serge Kaganski**

### Lutte Ouvrière

On est loin de la réalité vécue par les travailleurs qui, dans de nombreuses entreprises, ont dû se battre pour ne pas être jetés à la rue comme des chiens, sans rien. La seule fois où l'on voit des centaines d'ouvriers rassemblés est d'ailleurs quand le leader CGT, tout fier de lui, fait applaudir le bon patron français prêt à reprendre l'usine aux méchants Allemands. Le drame va alors se nouer car ceux-ci vont refuser de revendre leur usine à ce gentil patron. L'ambition du réalisateur était de « montrer de l'intérieur » et « d'expliquer » les réactions des travailleurs confrontés à la fermeture de leur usine. Mais il n'a su que relayer une vision condescendante, sinon méprisante, des travailleurs, grands absents d'un film où personne ne se préoccupe vraiment d'eux. ■ **Paul Sorel**

*Lutte ouvrière* parle rarement de cinéma, mais l'a fait dans son numéro du 1<sup>er</sup> juin à propos du film *En guerre* de Stéphane Brizé, un film qui, pour une fois, parle de

lutte de classe. Il suscite en tout cas des réactions différentes, et nous publions ici un autre point de vue sur ce film que dans notre numéro précédent. Ce film retrace l'histoire d'une grève ouvrière contre un plan de fermeture d'usine. Une fiction certes, mais qui s'est sans doute inspirée des luttes récentes dans les entreprises qui ferment et licencient leurs salariés. De Continental à PSA-Aulnay, en passant par GM&S et Whirlpool, les exemples ne manquent pas. Tout d'abord est bien dénoncée dans le film la duplicité des patrons, à laquelle bien des organisations syndicales se laissent prendre en signant, sous prétexte du maintien de l'emploi, des accords qui augmentent le temps de travail et diminuent les salaires. C'est le cas dans ce film, où le point de départ de la grève avec occupation est l'annonce de la fermeture de l'entreprise au bout de deux ans, alors que le patron s'était engagé pour cinq ans. Les militants syndicaux, comme les ouvriers, se sentent floués. Le film rend compte aussi très bien du langage patronal justifiant, au nom de la productivité, que 1100 ouvriers soient laissés sur le carreau et niant les arguments des syndicalistes sur le montant des profits et des dividendes des actionnaires. Le film montre l'hypocrisie du gouvernement qui envoie son « conseiller social » pour faire croire qu'il s'occupe du sort des travailleurs et les abandonne dès que ceux-ci prennent le coup de colère et s'attaquent physiquement au grand patron de l'entreprise. Coup de colère qui n'est pas sans rappeler l'affaire des chemises à Air France.

Enfin le conflit entre les syndicats est bien montré qui recouvre en fait des façons de voir différentes entre les salariés. Le syndicat dit indépendant négocie en douce avec la direction une prime supra-légale tandis que le leader de la CGT, lui, ne veut pas en entendre parler et reste sur la revendication de non-fermeture de l'entreprise et du maintien de tous les emplois. Ce dernier semble finalement désavoué par une grande partie des grévistes. Aucune assemblée générale n'est organisée pour connaître par un vote l'opinion des travailleurs car, comme trop souvent dans bon nombre de grèves, ce sont les appareils syndicaux qui décident à la place des grévistes et c'est le cas dans ce film. Et c'est le contraire d'une grève qui serait menée de façon démocratique. Ce film ne mérite ni opprobre ni enthousiasme excessif, surtout au regard de la fin dramatique du film qui montre le désespoir d'un leader, mais pas les sentiments des ouvriers qui se sont battus contre la fermeture de leur entreprise. Alors, si nos lecteurs veulent se forger leur propre opinion, le plus simple est... d'aller voir le film ! ■ **Catherine Olivier**

### Le Monde

C'est une histoire vieille comme l'inégalité. Celle de l'homme ordinaire contraint de se lever avec les siens contre plus puissant que lui, forcé de devenir chef de guerre. Stéphane Brizé est un cinéaste réfléchi et le titre de son film cristallise la violence qu'il met en scène avec autant de colère que de lucidité. Aucun coup de feu ne sera tiré, c'est à peine si quelques coups seront échangés. Pourtant, la lutte que mène Laurent Amédéo (Vincent Lindon) contre la fermeture de l'usine dont il est salarié est bien un conflit dont l'issue verra l'application d'un des principes fondamentaux de la guerre : malheur aux vaincus. ■ **Thomas Sotinel**

## L'Opinion

Pas un jour en France sans attaques démagogiques contre l'entreprise. De l'État, pour mieux fuir ses responsabilités, aux cinéastes subventionnés (seuls à même de distinguer les bons des méchants), en passant par les enseignants qui de la « science sociale » qu'est l'économie ne retiennent que le mot social... Il est si commode de stigmatiser les principaux créateurs de richesse de notre pays. À la longue, ces discours moralisateurs nourrissent le ressentiment économique. Au point d'être exploités sans vergogne par les partis « anti-système », jusqu'aux portes du pouvoir comme l'illustre la dramatique séquence italienne. Dans le nouvel épilogue de son livre *Économie du bien commun*, Jean Tirole écrit que « les populistes et les médias affichent jour après jour un mépris complet pour les mécanismes les plus basiques. Ils exploitent avec savoir-faire notre fragilité face à des énoncés séduisants mais sans fondements, notre tendance à croire ce que nous voulons croire et à voir ce que nous souhaitons voir ». Relisons d'urgence notre Prix Nobel pour guérir du populisme économique. ■ [Cyrille Lachèvre](#)

## Positif

La démonstration aurait-elle été plus forte avec un documentaire que dans le cadre d'une fiction ? Dans la réalité, nulle caméra n'aurait pu s'inviter de la sorte à la table des négociations et dans le secret des réunions syndicales. Par une sorte de contrat moral passé avec les spectateurs, garanti par la présence au générique d'un délégué syndical comme Xavier Mathieu (et par tous les témoignages recueillis en amont de l'écriture du scénario), Brizé s'engage à ne pas travestir le réel tout en le recréant. C'est la force de sa mise en scène de nous faire croire à tout ce qu'on voit alors que tout a été préparé en amont. À commencer par les dialogues, beaucoup trop précis et techniques pour avoir été improvisés. Il en va de même du découpage. La séparation dans le cadre des deux camps qui s'opposent est un classique. Mais à ce jeu du duel qui s'exprime dans le champ-contrechamp, la caméra se doit d'être toujours là où il faut. Ce qui veut dire savoir cueillir telle ou telle expression en réaction à ce qui a été dit. Mais aussi anticiper telle parade pour être là quand le coup est lancé. Dans la réalité, de tels prodiges auraient été impossibles. Ce qui n'empêche pas Brizé de filmer ces joutes oratoires à deux ou trois caméras pour ajouter

de la fluidité au montage et renforcer l'impression de naturel. ■ [Philippe Rouyer](#)

## So Film

Forcément, en partant d'un tel postulat on peut s'attendre à tout : le film social que les festivaliers cannois adorent pour expier leurs péchés libéralo-mondains de la veille, la KenLoacherie des familles. Non seulement Stéphane Brizé évite ces écueils, mais il le fait avec un supplément de rage dont *La Loi du marché* avait choisi de faire l'économie. *En guerre* laisse même planer cette impression d'un film rendant coup pour coup à la célèbre phrase de Warren Buffet (« *Il y a une lutte des classes, évidemment, mais c'est ma classe, la classe des riches, qui mène la lutte et nous sommes en train de la gagner* »). Ce qui est certain c'est que le film de Brizé est purement un film de guerre, comme pouvait l'être *120 Battements par minute* sur les années Act'Up. Avec sa tension, son art du montage suffoquant, ses héros dont on ne sait jamais totalement s'ils sont plus grands morts que vivants. ■ [Jean-Vic Chapuis](#)

## Télérama

Ni « documenteur » ni brûlot romanesque, le film trouve son équilibre et sa puissance dans un entre-deux passionnant, dans une capacité à distinguer et à resserer les enjeux dramatiques, à en souligner les enchaînements et la complexité, à en incarner toute la dimension humaine. Un vrai contrepoint aux images de reportages télé dont le récit est truffé, rappel constant de la manière dont cette guerre permanente, livrée à nos portes, presque sous nos yeux, est rapportée chaque jour, par bribes, tronquées, hâtives, commodément digestes. ■ [Cécile Mury](#)

## Témoignage Chrétien

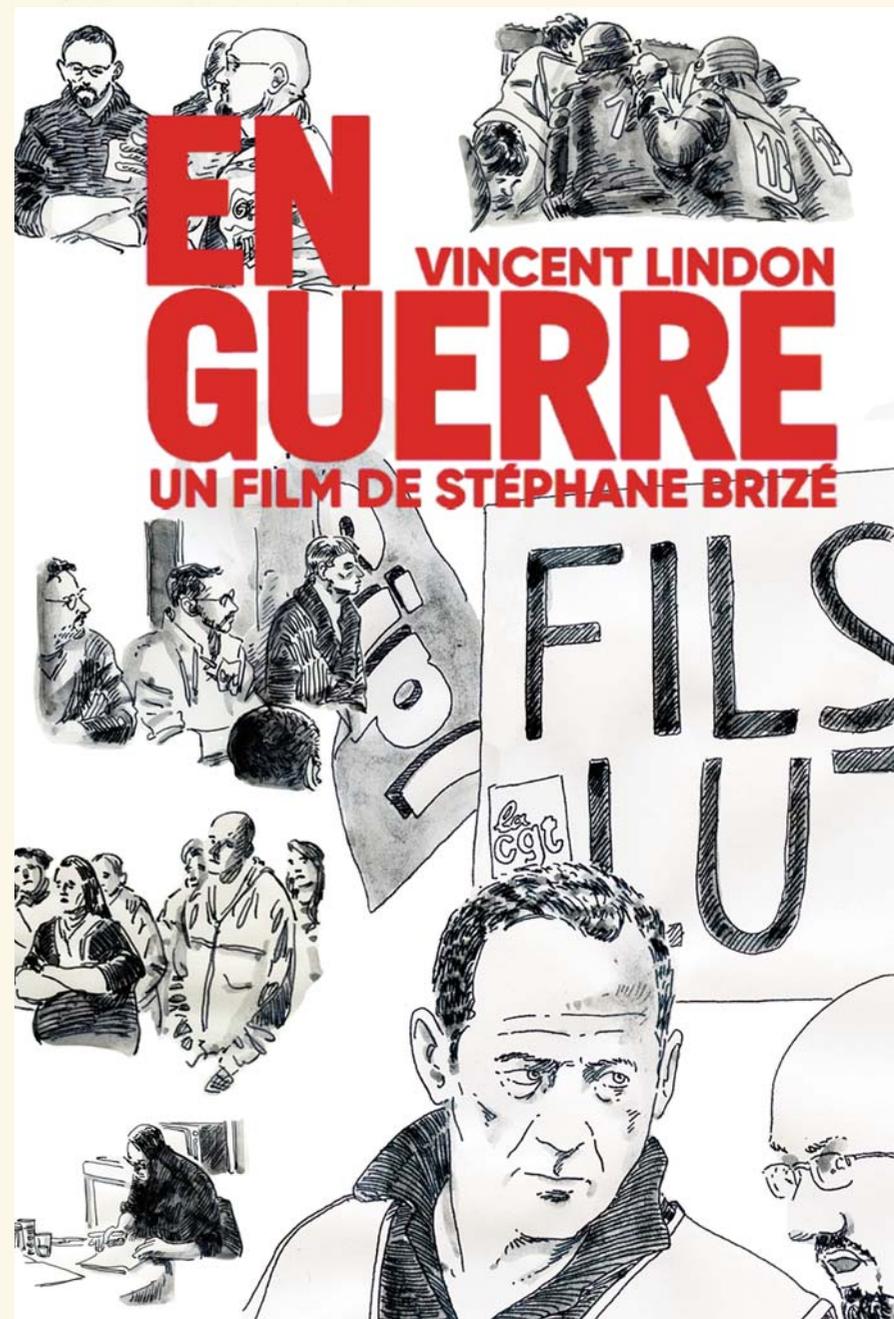
Totalement crédible dans sa dimension émotionnelle et tragique, cette lutte l'est peu dans les faits. Elle est cependant exemplaire de certains conflits sociaux qui n'ont finalement laissé que des ruines. Quelles que soient les intentions de son auteur, le film pose une question centrale pour le processus français de régulation des conflits : l'opposition frontale et jusqu'au-boutiste, avant toute tentative de compréhension et de négociation, est-elle, dans la durée, un mode d'action efficace ? ■ [Jean-Marc Salvanès](#)



## Le coup de patte de Luc Desportes

Luc Desportes est à l'origine storyboardeur. Nous sommes heureux et flattés qu'il ait accepté de rejoindre notre équipe. Pour nous offrir à son tour un dessin original... Ce mois-ci, **En guerre**.

On peut retrouver Luc Desportes sur son site, sur Tumblr, Facebook et sur son blog !



# EN GUERRE

DOSSIER



## Filmographie de Stéphane Brizé

Stéphane Brizé est né le 18 octobre 1966 à Rennes.

Photo © Julien Millet

### Courts métrages

#### 1993 : Bleu dommage

Festival de Cognac 1994 : Prix du meilleur court métrage

#### 1996 : L'Œil qui traîne

Festival du film de Vendôme 1996 : Grand Prix - Festival de Rennes 1996 : Grand Prix - Festival d'Alès : Grand Prix - Festival Marners en Mars 1997 : Grand Prix

### Longs métrages

#### 1999 : Le Bleu des villes



*Scénario* : Stéphane Brizé et Florence Vignon  
*Photographie* : Jean-Claude Larrieu  
*Musique* : Steve Naive  
*Durée* : 1h41  
*Sortie France* : 8 décembre 1999

#### *Distribution*

Florence Vignon : Solange Rouault  
Mathilde Seigner : Mylène  
Antoine Chappey : Patrick Rouault  
Philippe Duquesne : Jean-Paul  
Clotilde Mollet : Corinne  
Jenny Alpha : Jocelyne  
Liliane Rovère : La mère de Solange  
Jacques Boudet : Le chef de secteur  
Dominique Besnehard : Producteur de disques  
Pierre-Yves Chapalain : Le responsable des espaces verts  
Thomas Chabrol : dragueur à la fête de Mylène  
Jean-Claude Larrieu : prêtre  
Jean-Claude Roy : amant de la mère de Solange

Festival de Namur 1999 : Mention honorable du Prix du Jury Jeune - Festival du cinéma américain de

Deauville 1999 : Prix Michel-d'Ornano - Festival de Cannes, Quinzaine des réalisateurs : Prix Soleil d'or de la CCAS.

#### 2005 : Je ne suis pas là pour être aimé



*Scénario* : Stéphane Brizé et Juliette Sales  
*Photographie* : Claude Garnier  
*Musique* : Christophe H. Müller et Eduardo Makaroff  
*Durée* : 1h33 minutes  
*Sortie France* : 12 octobre 2005

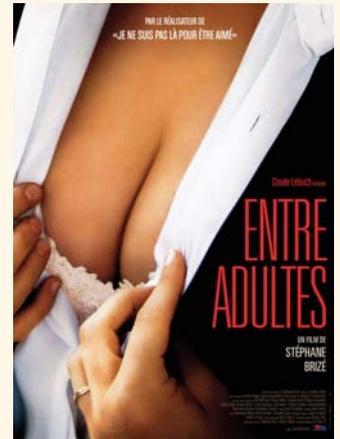
#### *Distribution*

Patrick Chesnais : Jean-Claude Delsart  
Anne Consigny : Françoise « Fanfan » Rubion  
Georges Wilson : M. Delsart, le père de Jean-Claude  
Lionel Abelanski : Thierry, le fiancé de Fanfan, écrivain  
Cyril Couton : Jean-Yves Delsart, le fils de Jean-Claude  
Olivier Claverie : le dragueur du cours de tango  
Anne Benoît : Hélène, la secrétaire de Jean-Claude  
Hélène Alexandridis : la sœur de Françoise  
Geneviève Mnich : Mme Rubion, la mère de Françoise  
Marie-Sohna Condé : Rose Diakité  
Isabelle Brochard : l'aide-soignante  
Stefan Wojtowicz : le médecin  
Pedro Lombardi : le professeur de tango  
Géraldine Rojas : danseuse tango spectacle  
Pascal Praud : journaliste sportif (voix)

Festival international du film de Saint-Sébastien 2005 : Prix CEC du meilleur film - Festival de Vérone

2006 : Prix spécial du jury - Festival international du film de Pyongyang 2006 : Prix

#### 2006 : Entre adultes



*Scénario* : Stéphane Brizé  
*Musique* : Fabrice Dumont et Frédéric Fortuny  
*Photographie* : Hervé Portanguen  
*Sortie France* : 28 février 2007  
*Durée* : 1h20

#### *Distribution*

Edith Merieau : Camille  
Vincent Dubois : Christian  
Jeanne Ferron : Caroline  
Philippe Fauconnier : Philippe  
Céline Gorget : Louise, la prostituée  
Vincent Rocher : Jacques  
France Duceatau : Carine  
Cyril Couton : Marc  
Charlotte Smither : Pauline  
Karim Hammiche : Alexandre  
Véronique Dossetto : Sidonie  
Dominique Coquelin : Patrick

#### 2009 : Mademoiselle Chambon

*Scénario* : Stéphane Brizé, Florence Vignon, d'après un roman d'Éric Holder  
*Photographie* : Antoine Héberlé  
*Musique* : Ange Ghinozzi  
*Durée* : 1h51  
*Sortie France* : 14 octobre 2009

#### *Distribution*

Vincent Lindon : Jean  
Sandrine Kiberlain : Véronique Chambon  
Aure Atika : Anne-Marie  
Jean-Marc Thibault : le père  
Arthur Le Houérou : Jérémy, le fils de Jean et d'Anne-Marie  
Michelle Goddet : la directrice de l'école



Anne Houdy : la commerciale des pompes funèbres  
Bruno Lochet : un collègue de Jean Abdallah Moundy : un collègue de Jean

César de la meilleure adaptation 2010, avec Florence Vignon

**2012 : Quelques heures de printemps**



*Scénario* : Florence Vignon et Stéphane Brizé  
*Photographie* : Antoine Héberlé  
*Musique* : Nick Cave et Warren Ellis  
*Durée* : 1h48  
*Sortie France* : 19 septembre 2012

*Distribution*  
Vincent Lindon : Alain Evrard  
Hélène Vincent : Yvette Evrard, la mère d'Alain  
Olivier Perrier : Monsieur Lalouette, le voisin d'Yvette  
Emmanuelle Seigner : Clémence  
Ludovic Berthillot : Bruno, l'ami d'Alain  
Silvia Kahn : le docteur Mathieu

Jean-Luc Borgeat : le responsable de l'association  
Véronique Montel : la responsable de l'association  
Sylvie Jobert : l'employée de Pôle emploi

**2015 : La Loi du marché**



*Scénario* : Stéphane Brizé et Olivier Gorce  
*Photographie* : Éric Dumont  
*Durée* : 1h33  
*Sortie France* : 20 mai 2015

*Distribution*  
Tous les rôles, à part celui de Thierry, sont joués par des acteurs non professionnels ayant un emploi semblable à celui du personnage interprété.  
Vincent Lindon : Thierry  
Yves Ory : le conseiller de Pôle Emploi  
Karine De Mirbeck : la femme de Thierry  
Matthieu Schaller : Matthieu, le fils de Thierry  
Xavier Mathieu : le collègue syndicaliste  
Noël Mairiot : le professeur de danse  
Catherine Saint- Bonnet : la banquière  
Roland Thomin : l'homme du couple visitant le mobilhome  
Hakima Makoudi : la femme du couple visitant le mobilhome  
Tevi Lawson : le formateur de Pôle Emploi  
Stéphanie Hurel : l'agent de sécurité no 1  
Soufiane Guerrab : le jeune homme interpellé  
Gisèle Gerwig : Gisèle, la femme partant à la retraite  
Saïd Aïssaoui : le directeur du magasin

Rami Kabteni : l'agent de sécurité no 2  
Eric Krop : le directeur du lycée  
Françoise Anselmi : Madame Anselmi, la première caissière interpellée  
Jean-Eddy Paul : l'agent de sécurité no 3  
Samuel Mutlen : l'agent de sécurité no 4  
Christian Watrin : le vieil homme interpellé  
Guillaume Draux : le DRH  
Sakina Toilibou : la deuxième caissière interpellée

Festival de Cannes 2015 : Prix d'interprétation masculine pour Vincent Lindon et Mention spéciale du jury œcuménique  
21e cérémonie des prix Lumières 2016 : Prix Lumières du meilleur acteur pour Vincent Lindon  
César 2016 : Meilleur acteur pour Vincent Lindon

**2016 : Une vie**



*Scénario* : Stéphane Brizé - Florence Vignon, adapté du roman *Une vie* de Guy de Maupassant.  
*Musique* : Olivier Baumont  
*Photographie* : Antoine Héberlé  
*Sortie France* : 23 novembre 2016  
*Durée* : 1h58  
*Distribution*  
Judith Chemla : Jeanne Le Perthuis des Vauds  
Yolande Moreau : La baronne Adélaïde Le Perthuis des Vauds  
Jean-Pierre Darroussin : Simon-Jacques Le Perthuis des Vauds  
Swann Arlaud : Julien Lamare  
Nina Meurisse : Rosalie  
Olivier Perrier : L'abbé Picot  
Clotilde Hesme : Gilberte de Fourville

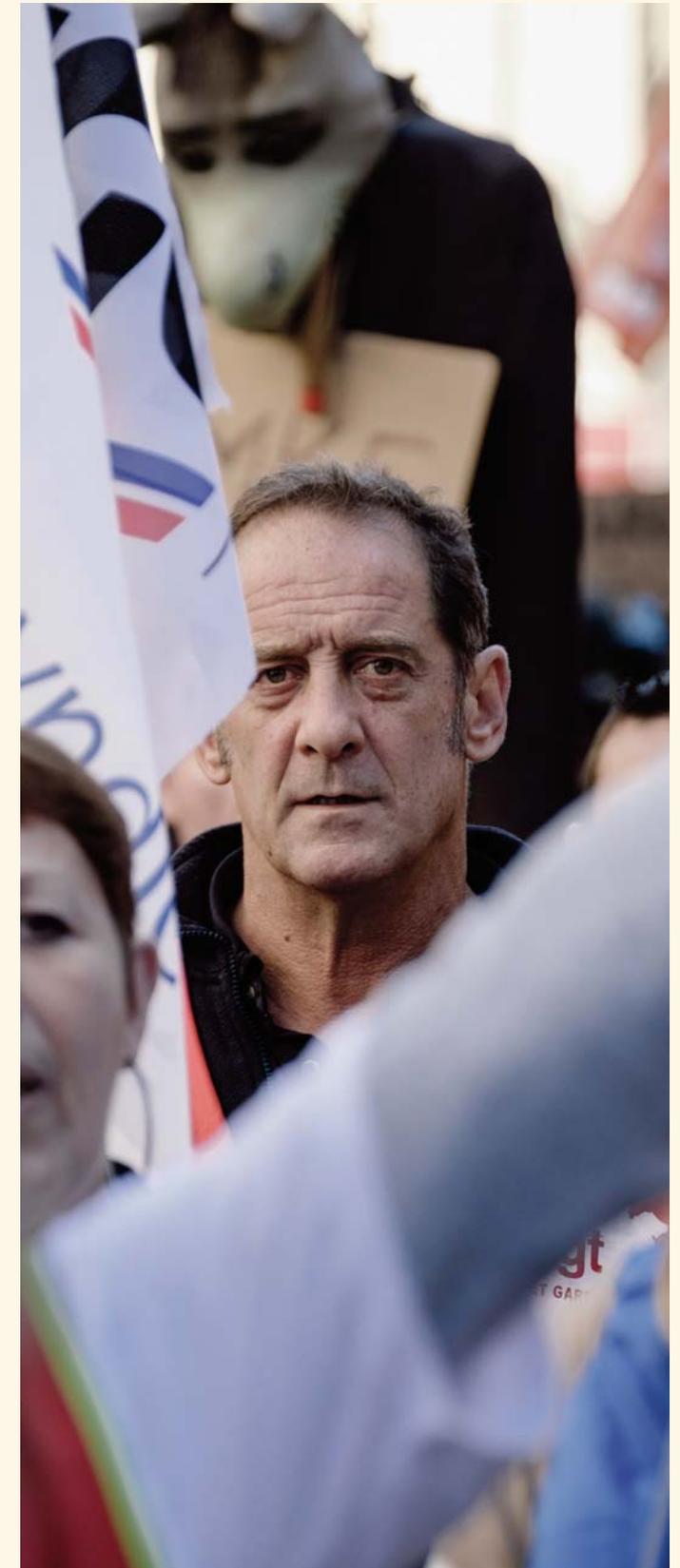
Alain Beigel : Georges de Fourville  
Finnegan Oldfield : Paul de Lamare à 20 ans

**2018 : En guerre**



*Scénario* : Stéphane Brizé et Olivier Gorce, en collaboration de Xavier Mathieu, Ralph Blindauer et Olivier Lemaire  
*Photographie* : Éric Dumont  
*Musique* : Bertrand Blessing  
*Durée* : 1h53 minutes  
*Sortie France* : 16 mai 2018

*Distribution*  
Tous les rôles, à part celui de Laurent, sont joués par des acteurs non professionnels ayant un emploi semblable à celui du personnage interprété.  
Vincent Lindon : Laurent Amédéo  
Mélanie Rover : Mélanie, la syndicaliste CGT  
Jacques Borderie : M. Borderie, le directeur d'établissement  
Olivier Lemaire : le syndicaliste SIPI  
Martin Hauser : le PDG du groupe allemand Dimke  
Bruno Bourthol : syndicaliste CGT  
Sébastien Vamelle : syndicaliste CGT  
Guillaume Draux : PDG usine Montceau-les-Mines  
Valérie Lamond : avocate des salariés ■





Nord-Ouest présente

En coproduction avec France 3 Cinéma  
En association avec Diaphana et Mk2 Films  
Avec la participation de Ocs, Ciné+ et France Télévisions  
En association avec La Banque Postale Image 11 et Cofinova 14  
Avec la participation du Centre National du Cinéma et de l'Image Animée  
Avec le soutien de la Région Nouvelle-Aquitaine et du Département de Lot-et-Garonne  
En partenariat avec le CNC

## EN GUERRE

Un film de **Stéphane Brizé**

Scénario de **Stéphane Brizé** et **Olivier Gorce**  
Avec la collaboration de **Xavier Mathieu**

Durée : **1h53**

Format : **Scope, 5.1**

Sortie France : **16 mai 2018**

### LISTE ARTISTIQUE



Laurent Amédéo  
**Vincent Lindon**



Mélanie,  
syndicaliste  
CGT #1  
**Mélanie Rover**



Directeur  
d'établissement  
Perrin Industrie  
Agen  
**Jacques  
Borderie**



Directeur  
administratif et  
financier  
**David Rey**



Olivier,  
syndicaliste  
SIPI #1  
**Olivier  
Lemaire**



DRH  
**Isabelle Rufin**



Collaborateur  
conseiller social  
**Anthony  
Pitalier**



Ex-femme de  
Laurent  
**Séverine  
Charrié**



Expert en  
Économie  
industrielle  
**Romain De  
Boissieu**



Hôtesse  
d'accueil  
MEDEF  
**Marie Nadaud**



Agent de  
sécurité MEDEF  
**Rachid  
Mamlous**



Cadre  
MEDEF #1  
**Grégoire  
Ruhland**



Cadre  
MEDEF #2  
**Daphné Latour**



M. Censier, Pdg  
France Perrin  
Industrie  
**Guillaume  
Draux**



Letizia,  
syndicaliste  
CGT #3  
**Letizia Storti**



Carole,  
syndicaliste  
CFTC #1  
**Carole Bluteau**



Cédric,  
syndicaliste  
CFTC #2  
**Cédric  
Personeni**



Laurent,  
syndicaliste  
FO #1  
**Laurent  
Boukhari**



Laurent Amédéo  
**Vincent Lindon**



Mélanie,  
syndicaliste  
CGT #1  
**Mélanie Rover**



Directeur  
d'établissement  
Perrin Industrie  
Agen  
**Jacques  
Borderie**



Directeur  
administratif et  
financier  
**David Rey**



Olivier,  
syndicaliste  
SIPI #1  
**Olivier  
Lemaire**



DRH  
**Isabelle Rufin**



Gilles,  
syndicaliste  
CFE-CGC #2  
**Gilles Dorbes**



Le cadre Perrin  
Agen  
**Cédric Dayraut**



Stéphanie,  
syndicaliste  
SIPI #3  
**Stéphanie  
Piétrois**



Rachid,  
syndicaliste  
SIPI #4  
**Rachid  
Haryouli**



Directeur  
Administratif et  
Financier Dimke  
**Pieter-Jan  
Peeters**



Pdg Dimke  
**Martin Hauser**



Bruno,  
syndicaliste  
SIPI #2  
**Bruno  
Bourthol**



Sébastien,  
syndicaliste  
CGT #2  
**Sébastien  
Vamelle**



Maire d'Agen  
**Jean-Noël  
Tronc**



Avocate des  
salariés  
**Valérie  
Lamond**



Conseiller social  
du président de  
la République  
**Jean Grosset**



Frédéric,  
syndicaliste  
CFE-CGC #1  
**Frédéric  
Lacomare**



Avocate de  
Direction #1  
**Marie-Hélène  
Fournier**



Avocat de  
Direction #2  
**Laurent  
Bruneau**



Teddy,  
syndicaliste  
CGT #4  
**Teddy Perrot**



Michel,  
syndicaliste  
FO #2  
**Michel Freyne**



Fille et gendre de Laurent  
**Emma Monnoyeur et Mathis  
Ramage**

Et avec

Journaliste télévision  
**Guillaume Daret**

Responsable Communication  
**Jean-Claude Laugeois**

Le bébé  
**Aaron Baudson**

Journalistes sujets TV et Radio  
**Laurent Desbonnets, Mélanie Bontems, Alexis Cuvillier, Nicolas De Labareyre, Caroline Thébaud, Angélique Bouin**

Intersyndicale  
**Jean Boronat, Maud Jusnel, Béatrice Lepagnol, Valérie Molter, Kamel Aissaoui, Driss Amegrissi, Tarek Bachoukh, Nicolas Bard, Hamid El Beita, Steve Bikim, Abdelkader Bouchanfour, Sylvie Cordeau, Julie Coste, Serge Dalto, Cécile Daniel, Séverine Dayraud, Isabelle Debrune, Nathalie El Kaouri, Bernard Ernst, Jean-Marc Faubert, Benoit Florent, Jean-Alain Jacques, Jamel Fnighar, Lionel Kacemi, Chérif Khadri, Daniel Layssac, Angel Ruiz, Sergio Santana-Lima, Adrien De Souza, Bernard Vignals, Harb Wissam**

## LISTE TECHNIQUE

Musique originale  
**Bertrand Blessing**

Produit par  
**Christophe Rossignon** et **Philip Boëffard**

Co-produit par  
**Vincent Lindon** et **Stéphane Brizé**

Producteur associé  
**Pierre Guyard**

Productrice exécutive  
**Eve François-Machuel**

Casting  
**Coralie Amédéo** - Arda

Image  
**Éric Dumont**

1er Assistant réalisateur  
**Émile Louis**

Scripte  
**Marion Pin**

Chef opératrice du son  
**Emmanuelle Villard**

Montage son et mixage  
**Hervé Guyader**

Direction de production  
**Christophe Desenclos**

Régie générale  
**Kim Nguyen**

Décors  
**Valérie Saradjian** - ADC

Costumes  
**Anne Dunsford**

Montage  
**Anne Klotz**

Direction de post-production  
**Julien Azoulay**

Collaboration au scénario  
**Ralph Blindauer, Olivier Lemaire**

2ème assistant réalisateur  
**Romain Cros**

Auxiliaire à la réalisation  
**Auguste Bas**

Stagiaire réalisation  
**Anne Chapelot**

Conseiller technique  
**Xavier Mathieu**

Assistant casting  
**Djanik Mayaux**

Stagiaire casting  
**Clémence Marsh**

Assistante casting (sud) & chargée de figuration  
**Séverine Charrié**

Assistante casting (sud)  
**Géraldine Loubet**

Assistant figuration  
**Benjamin Borderie**

Stagiaire figuration  
**Léo Bourdon**

Chargés de figuration (Belgique)  
**Kevin Dardenne** et **Nadia Gangji**

1er assistant Opv  
**Romain Gentil**

2ème assistante Opv  
**Céline Erb**

3ème assistante Opv  
**Cassiana Sarrazin**

Stagiaire caméra  
**Alexis Leclère**

Cadreur 2ème caméra  
**Colin Houben**

Cadreur 2ème/3ème caméra  
**Thibault Delavigne**

Cadreur 3ème caméra (Renfort)  
**Eric Blanckaert**

2ème Assistants Opv 3ème caméra  
**Etienne Fu Le Saulnier, Christophe Chauvin**

Opérateur O-Take Vfx  
**Mike Bayard**

Caméramen Tv Reportages  
**Patrick Millérioux, Pierre Bonnet, Patrick Lefrère**

Photographe de plateau  
**Karl Colonnier**

Assistants opérateur son  
**Alexandre Gallerand, Henry Warluzel**

Assistant opérateur son (essais)  
**Samuel Billot**

Administratrice de production  
**Corinne Bargain**

Administrateur adjoint  
**Philippe Raimond**

Secrétaire de production  
**Sophie Lixon**

Stagiaire production  
**Marie Ducret**

Régisseur adjoint  
**Denys Bondon**

Auxiliaires à la régie  
**Cédric Thierry-Mieg, Jasmin Beuvar, David Lion, Alicia Bellot**

Stagiaire régie  
**Jules Harvey-Guignard**

Auxiliaires à la régie (renforts)  
**Jaoued Chellah, Elsa Montant, Théo Sobelman, Matthieu Edet, Joseph Sacuto, Lucas Rullier, Jérémy Cahagnet, Mathilde Patout-Saphore**

Régisseur adjoint (Belgique)  
**Gilles Franchimont**

Auxiliaires à la régie (Belgique)  
**Samia Slusny, Julien Campione, Maxence Moyne**

Régleur de cascades (immolation feu)  
**Michel Bouis**

Doublure cascades (immolation feu)  
**Sébastien Labie**

Assisté de  
**Frédéric Vallet**

Cascadeurs (retournement voiture)  
**Patrick Ronchin, Sybille Blouin, Romain Ronchin, Alexandre Rambure, Bruno Letrouit, Olivier Audibert, Jean-Marc Bellu, Jeremy Royer**

Responsable CRS  
**Stéphane Baran**

Repérages (Sud)  
**Rachid Houanoh**

Repérages (Belgique)  
**Dominique Frizat**

Costumière  
**Pia Micha**

Stagiaire costumes  
**Alexia Darius**

Maquilleuse/Coiffeuse  
**Tina Rovère**

Régisseurs d'extérieurs  
**Dominique Coste, Thierry Golitin**

Accessoiriste de décor  
**Jan Andersen**

Accessoiriste de plateau  
**Cyril Péré**

Rippeur  
**Franck Heleno**

3ème assistants décorateurs  
**Lucas Vernier, Carole Couillaud**

3ème assistants décorateurs (renforts)  
**Simon Veniel, Victorien Tesio**

Menuisier-traceur  
**Renaud Senac**

Chef électricienne  
**Léa Renaudet**

Électriciens (renforts)  
**Thibault Bru, Adrien Dal Bello, Quentin Roché**

Stagiaire électricien  
**Léo-Paul Renaudet**

Machiniste (renfort)  
**Edouard Omnes**

Monteuse adjointe  
**Lucile Sautarel**

Monteuse sujets Tv  
**Victoria Logan**

Étalonneur  
**Mathieu Caplane**

Monteur son paroles  
**Nicolas Lefebvre**

Bruiteur  
**Philippe Penot**

Enregistrement bruitage  
**Hubert Teissedre**

Assistant enregistrement bruitage  
**Jérémy Babinet**

Perchman post-synchro  
**Nicolas Paturle**

Musique composée et arrangée par  
**Bertrand Blessing**

Chant, guitare, basse, batterie, Fender Rhodes Trombone, Bugle, Sacqueboute  
**Bertrand Blessing**

Direction et réalisation musicale  
**Ange Ghinozzi** (Séchez Vos Larmes)

Ingénieur du son musique  
**Nicolas Duport**

Assistant  
**Khoi Huynh**

Musique enregistrée et mixée aux Studios de la Seine

(P) 2018 Nord-Ouest Films  
© Nord Ouest Production  
Avec le soutien de La Sacem

# Scénario

## EN GUERRE

Scénario de **Stéphane Brizé** et **Olivier Gorce**

Avec la collaboration de **Xavier Mathieu**

Collaboration au scénario

**Ralph Blindauer** et **Olivier Lemaire**

Celui qui combat peut perdre  
Mais celui qui ne combat pas a déjà perdu.

Bertolt Brecht

### Plein écran / Reportage télé

Reportage télévisé de BFM TV. Sur des images de salariés partagés entre détresse, incompréhension et colère.  
L'heure : 18h38.

Le titre : Perrin Industrie. Le choc.

La bande déroulante (Alerte info) : Le groupe allemand Dimke annonce la fermeture totale de l'usine Perrin Industrie d'Agen.  
Le commentaire d'un journaliste accompagne des images d'affrontement, les salariés de Perrin ayant envahi les bureaux de la direction.

**Le journaliste** (off) Explosion de colère devant le bureau du directeur. Huées, insultes, certains tentent même de forcer la porte.

**Un salarié** Elles sont où tes promesses ?

**Le journaliste** (off) Les mille cent salariés de Perrin Industrie à Agen, viennent d'avoir la confirmation.

Insert d'une image des bâtiments industriels Perrin. Puis retour aux scènes de manifestation. **1**

**Un salarié** (il se sert de ses mains comme porte-voix) Hou...

**Le journaliste** (off) Leur usine, spécialisée dans la sous-traitance automobile, fermera définitivement. Tous se disent trahis, la Direction s'était engagée il y a deux ans, à maintenir l'activité en échange de la suppression de plusieurs primes et d'un passage aux 40 heures par semaine sans augmentation de salaire.

Interview d'une salariée.

**Mélanie Rover** (représentante du personnel CGT Perrin Industrie – Agen) On a travaillé 40 heures payées 35 heures. Ça fait deux ans qu'on marne comme des cons et voilà le résultat. **2**

**Le journaliste** (off) Des salariés qui se disent écœurés. Ils rappellent aussi que l'entreprise, filiale du groupe allemand Dimke, a réalisé l'an dernier 17 millions d'euros de bénéfices. Face à eux dans la cohue, le directeur du site invoque un manque de compétitivité.

Interview du directeur d'établissement, répondant à plusieurs journalistes.

**Jacques Borderie** (Directeur d'Établissement Perrin Industrie – Agen) Le secteur de la sous-traitance automobile est devenu aujourd'hui extrêmement concurrentiel. Et le site d'Agen est... arrive aujourd'hui malheureusement au bout de toutes ses compétences de compétitivité. **3**

### Salle de réunion du Comité d'Entreprise / Int. jour

Réunion du comité d'entreprise.

D'un côté, Jacques Borderie (Directeur de l'établissement), la DRH, le directeur administratif et financier (le DAF).

De l'autre côté, cinq syndicats, représentés chacun par trois personnes. C'est Laurent Amédéo qui prend la parole le premier. À ses côtés Mélanie Rover.

**Laurent Amédéo** Allez leur expliquer ! Allez leur expliquer aux gens ! Allez leur expliquer aux gens la non compétitivité de... de l'industrie.

**M. Borderie** (off) Vous me parlez des salariés, je vais pas demander...

**Laurent** Je vous parle des 1100 personnes ! Allez leur expliquer, allez leur expliquer que...

**M. Borderie** (off) Monsieur Amédéo, je vais pas leur demander aujourd'hui de faire 50 heures payées 35 !...

**Laurent** Non, non, non, vous allez l'entendre, vous allez l'entendre ! Ou'une entreprise qu'a fait 17 millions d'euros de bénéfices... (Off, sur M. Borderie.) l'année dernière. Allez leur expliquer qu'ils vont perdre leur travail parce que (Sur lui.) l'usine n'est pas assez compétitive. **4**

**Le DAF** (Directeur Administratif et Financier) Notre taux de marge l'an passé, c'est 3,8 %. Euh... les objectifs du groupe en termes de marges... (Off, sur Laurent.) ...c'est 7 %. (Sur lui.) Il y a un moment où moi je ne sais pas faire de bilan financier avec... avec des taux de marges pareils !

**M. Borderie** Je m'excuse mais il faut bien comprendre qu'aujourd'hui il n'y a pas d'un côté les salariés, de l'autre côté la direction, on est tous sur le même bateau. Vous comprenez ça ? **5**

**Mélanie** (off) En tout cas... (Sur elle) si on est dans le même bateau, Monsieur Borderie, sachez que nous, on est dans les couchettes du bas avec les rats et la merde, là, et vous, vous êtes dans celles du haut.

**M. Borderie** (off) Parlez comme il faut... s'il vous plaît, Madame Rover.

**Mélanie** Non je parle pas comme il faut. Et vous allez pas me calmer maintenant !

**M. Borderie** (off) Ne vous égarez pas. Ne vous égarez pas.

**Mélanie** En plus, une chose, on demande pas votre pitié, on demande juste que vous respectiez votre parole, celle d'il y a deux ans. Nous, on a respecté la nôtre, respectez la vôtre maintenant. **6**

**M. Borderie** (off) Il n'est pas question de pitié vis-à-vis de... de quiconque, Madame Rover, il est simplement question... (La caméra panote sur Laurent, la mine sombre.) Reprenez les chiffres.

**Mélanie** Je vous demande pas ça ! Je vous demande que vous respectiez votre parole. C'est simple !

**Le DAF** (off) Je pense qu'il y a... (Sur lui.) il y a une chose sur laquelle on est tous d'accord autour de cette table, c'est qu'on regrette tous la fermeture... euh... (Off, sur deux syndicalistes, Olivier et Bruno, attentifs.) du site. Après, la réalité du marché, elle est extrêmement dure. (Retour sur lui.) Ni vous, ni moi n'y pouvons quelque chose ! **7**

**Laurent** (il l'interrompt, off, la caméra panote sur M. Borderie.) Moi ce que je vois, ce qu'on voit tous ici, c'est qu'on passe un accord avec la direction ou pas, (Sur lui, vindicatif.) c'est exactement pareil. **8**

**Le DAF** (off) Mais non...

**Laurent** Si, si, c'est pareil parce que quand ça vous arrange plus, quand c'est fini, quand ça vous arrange plus et quand c'est fini... il y a plus d'accord, C'est pareil, si, c'est pareil... Ben, dites pas le contraire !

**M. Borderie** Non, ce n'est absolument pas la même chose, je ne peux pas vous laisser dire une chose comme ça.

**Olivier** Monsieur Borderie, on a offert cinq heures, d'accord ?... Cinq heures de travail par semaine depuis deux ans. **9**

**M. Borderie** (off) Tout à fait.



**Olivier** On a fait nos petits calculs tout à l'heure, voyez, je vais pas... je vais pas les inventer. Ça fait... Vous savez combien ça fait ? Ça fait 470 heures sur deux ans. D'accord ? On est 1100 salariés...

**M. Borderie** (off) Oui...

**Olivier** D'accord ? Quand on donne une valeur à ça, c'est 4600 euros que chaque salarié a donné à Perrin. D'accord ? Le nombre de salariés, je l'ai dit c'est 1100, on arrive à l'addition suivante : 5 millions d'euros. 5 millions d'euros depuis deux ans. 5 millions d'euros, c'est juste le salaire. On ajoute à ça ce que vous appelez les cotisations... les charges patronales mais en fait ce sont les cotisations patronales... On ajoute à ça 50% de cotisations, on est à 8 millions d'euros. D'accord ?

**M. Borderie** (off) Hum...

**Olivier** C'est pas fini, hein ! (Off, sur M. Borderie, le visage fermé.) Il y a les primes aussi. Toutes celles qu'on a, qu'on a accepté de s'asseoir sur nos primes, vous vous rappelez hein ? Nous on se rappelle, on l'a signé l'accord.

**M. Borderie** Oui.

**Olivier** 6 millions d'euros, les primes ! D'accord ? L'addition, vous savez, c'est 14 millions d'euros. Voilà. C'est 14 millions d'euros que les salariés de Perrin ont offert à Perrin depuis deux ans voilà. Ça c'est les chiffres. Ok ? 1

**Le DAF** Avec la façon dont vous présentez les choses, on a l'impression que ces 14 millions d'euros, c'est... c'est... c'est un cadeau, que ça aurait servi à enrichir je ne sais qui, l'entreprise ou le groupe ! (Off, sur Laurent et Mélanie.) Ça n'a pas été du tout... 14 millions d'euros qui sont allés dans... dans les poches de qui que ce soit.

**Laurent** Ni dans les nôtres.

**Le DAF** (off) À quoi... Non, mais... À quoi a servi cet accord ? (Sur lui.) Il a servi à ce que l'on redevienne compétitif, à ce qu'on ne ferme pas le site d'Agen il y a... il y a deux ans. 2

**Laurent** (off) Vous voulez dire qu'il faudrait qu'on vous remercie en fait... que ça n'arrive qu'aujourd'hui. (Sur lui.) C'est ça ? (Off.) Ça va pas être facile !

**La DRH** (assise à côté de M. Borderie, elle tente de détendre l'atmosphère) Écoutez... Les choses prennent une tournure qui ne me semble pas très constructive. Je pense que c'est bien dommage parce que ce n'est pas notre intérêt à aucun d'entre nous de crispier la relation. On est bien conscient... (Off, sur les cinq représentants du syndicat auquel appartiennent Laurent et Mélanie. 3) que les choses ne se sont pas passées comme on aurait aimé. C'est évidemment très décevant, enfin le mot est bien faible. (Sur elle.) Cette douleur, sachez-le, que c'est aussi quelque chose que nous, au niveau de la direction, on ressent aussi comme vous. 4

**Mélanie** (elle réagit au quart de tour, avec une ironie mordante, Laurent sourit) Vous allez nous faire pleurer ! Pardon... Franchement...

**La DRH** (off) Non, non, non, il ne s'agit pas de vous faire pleurer. (Sur elle.) Ce que je veux simplement rappeler... Ce que je veux simplement rappeler, c'est que nous sommes ici tous attachés à cette entreprise. (Sur les syndicalistes d'un autre syndicat.) Et il faut faire face. (Sur elle.) Ne pas faire face, c'est être dans le déni, et le déni ça ne va mener à rien de positif.

**Bruno** (off) Le déni ? C'est qui qui est dans le déni, Madame ? C'est extraordinaire, ça ! (Sur lui.) C'est qui qui est dans le déni ? C'est les gens qui essaient de sauver leur boulot 5 ou c'est... c'est des gens qui ont profité de ces gens-là pendant des années et qui ont empêché des millions d'euros ? C'est qui qui est dans le déni, Madame ? C'est extraordinaire, ça !

**La DRH** (off) Ce qui compte... (Sur elle, véhémentement.) aujourd'hui c'est qu'on se mette tous ensemble autour de cette table...

**Laurent** (off) Mais on n'est pas tous ensemble !

**La DRH** (off, sur Laurent) Et qu'on essaye de réfléchir... à des mesures d'accompagnement...

**Laurent** On n'est pas tous ensemble !

**M. Borderie** Mais si, on est dans le même bateau, Monsieur Amédéo, je vous le redis !

**Mélanie** (off) Non mais arrêtez avec le bateau, là, putain !

**Laurent** Mais non, je vous parle de l'accord qui est signé en bas de page. Je vous parle de l'accord qu'on a passé entre nous.

**M. Borderie** (off) Je ne le conteste pas...

**Laurent** Vous vous étiez engagé... Monsieur Borderie, vous vous étiez engagé à... à protéger notre emploi, pas un an, pas deux ans, pas trois ans, pas quatre ans, au moins cinq ans ! Au moins cinq ans ! (Off, sur M. Borderie.) Et on devait se revoir au bout de cinq ans, à l'issue de ces cinq ans pour voir si on maintenait ou pas l'accord pour continuer. Nous, on tient nos promesses ?

**M. Borderie** (off, sur Laurent) Oui.

**Laurent** Nous, les salariés, on tient nos promesses ?

**M. Borderie** (off) Oui.

**Laurent** Est-ce que vous, vous tenez votre parole, vous ?

**M. Borderie** (off) Oui, le groupe a tenu ses promesses d'investissement. Il les a faits... Les machines ont été livrées...

**Laurent** (off, sur M. Borderie) Non, non, non, je vous demande si vous tenez votre parole. Moi, ce que je vois, c'est qu'on a signé un accord. (Sur lui.) On a tenu notre promesse et vous ne tenez pas votre parole. Vous ne tenez pas votre parole, vous et le groupe, (Off, sur M. Borderie.) vous ne tenez pas votre parole.

**M. Borderie** Écoutez, je crois que je vous ai exposé le plus clairement possible la situation.

**Laurent** (off) Les choses sont extrêmement

simples. (Sur Laurent et Mélanie.) Ou vous tenez votre parole et on reprend le travail. Ou vous ne tenez pas votre parole, vous ne tenez pas l'accord que vous avez passé et on continue à bloquer la production et le stock. 6

**La DRH** (off) Écoutez...

**Laurent** Non mais c'est sans appel.

### Rue / Ext. jour

Manifestation des salariés de Perrin Industrie dans les rues de la ville. Certains portent le cercueil des futurs licenciés, avec le chiffre fatidique peint en blanc : 1100. Tous les syndicats sont au rendez-vous : la CGT et Force ouvrière bien sûr, mais aussi le Sipi, un syndicat maison (Syndicat Indépendant de Perrin Industrie).

La musique couvre les cris des manifestants.

La caméra recadre Laurent, Olivier et Bruno, en tête du cortège, suivis par des centaines de salariés en colère. 7

Un manifestant tient à bout de bras un pantin avec une tête d'âne. Il porte une pancarte autour du cou : Dimke.

Sur un morceau de carton accroché au cou d'une petite fille, elle-même juchée sur les épaules de son père, on peut lire « Ma maman veut travailler ».

Sur un autocollant collé sur la veste d'un manifestant, on lit « 1100 en Lutte ».

Sur une pancarte, on lit « Futures filles de chômeurs ».

Et sur une autre « Fils de lutte ».

La caméra se fraie un chemin dans le tumulte et va accrocher les visages des hommes et des femmes. La presse est là. 8 Des caméras et des micros devant Laurent. Visiblement, il ne mâche pas ses mots. Mais on ne l'entend pas...

### Devant l'usine / Ext. jour

Toujours sur la musique... Soulevées par une grue, des palettes en bois tombent violemment sur le sol devant la grille de l'usine. Elles constituent une barricade. Les salariés applaudissent l'action de blocage. 9

Olivier s'est emparé d'un mégaphone pour haranguer la foule des grévistes. Mais on ne l'entend pas.

La musique s'arrête brutalement.

Titre blanc sur fond noir :

EN GUERRE

### Local syndical / Int. jour

Beaucoup de salariés sont réunis dans le local syndical.

**Olivier** (debout, Laurent est assis à ses côtés) Avant de débriefer, euh... Sébastien... C'est quoi... c'est quoi l'intérêt d'insulter la DRH ?

**Sébastien** (off) Insulter la DRH, y a pas d'intérêt... (Sur lui.) particulier, c'est juste que je m'adresse à elle, elle me répond pas !

**Olivier** (off) Elle te répond pas, tu l'insultes, toi ? Les gens qui te répondent pas, tu les insultes ?

**Sébastien** Déjà le fait de pas me répondre, c'est une insulte donc ouais...

**Olivier** (off) Non, non, le fait de pas te répondre c'est pas une insulte.

**Sébastien** Je lui parle, elle me répond pas ! Donc pour moi, elle a vu c'était qui le patron. (La caméra panote et recadre Olivier.) Voilà !



1



2



3



4



5



6



7



8



9

**Olivier** Non mais attends Sébastien, t'es pas le patron ! T'es pas le patron !

**Sébastien** (off) Elle a vu c'était qui le patron, elle m'a manqué de respect ! Elle m'a manqué de respect !

**Laurent** (la caméra le recadre) C'est quoi : « Elle a vu c'était qui le patron ? »

**Sébastien** (off) Ben pour moi oui ! Voilà. Elle a vu c'était qui le patron... Elle a vu à qui elle avait affaire, en face d'elle.

**Laurent** Sébastien !

**Sébastien** (off) Elle m'a manqué de respect !

**Laurent** Sébastien ! Tu veux qu'ils nous prennent pour des crétins ? (Off.) Ils attendent que ça en face.

**Sébastien** Ben, c'est ce qu'on est en train de faire, là.

**Laurent** (off) Ben, si tu te bats... Tu sais quoi ?

**Sébastien** On est en train de se prendre la tête entre nous.

**Laurent** (off) Ben bats-toi intelligemment. Bats-toi intelligemment.

**Sébastien** Je vais pas me laisser marcher dessus quand même !

**Laurent** (off) Mais bats-toi intelligemment si t'as pas envie de te faire marcher dessus.

**Sébastien** Faut qu'elle arrête... Faut qu'elle arrête de prendre les gens de haut, c'est tout.

**Olivier** (off) Fais aller ton cerveau !

**Sébastien** Mais je fais aller mon cerveau !

**Olivier** (la caméra panote pour le recadrer) Tu n'insultes pas les gens ! Tu n'insultes pas les gens ! Nous, on a besoin de discuter. On n'insulte pas les gens. C'est pas un combat de rue.

**Sébastien** (off) Je vais pas me laisser marcher dessus quand même !

**Laurent** Tu n'insultes pas les gens.

**Sébastien** Je vais pas me laisser marcher dessus. Je vais pas me laisser marcher dessus.

**Laurent** (il se lève et se rapproche de Sébastien) Mais écoute au lieu de répéter sans arrêt la même phrase ! **1**

**Sébastien** Elle a pas à prendre les gens de haut, c'est tout !

**Olivier** Écoute ce que Laurent te dit !

**Sébastien** Elle nous prend pour des merdes ! Elle le prend de haut...

**Laurent** Ben, elle prend personne pour des merdes. On discute. Mais elle prend personne pour des merdes.

**Sébastien** (off, sur Laurent et Olivier) Ben tu prends sa défense ?

**Laurent** Mais écoute quand on te parle ! On te connaît nous, écoute !

**Olivier** Écoute quand on te parle. **2** On ne l'insulte pas. Tout ce qu'on te demande... C'est tout ce qu'on te demande.

**Laurent** (off, le cadre s'étant resserré sur Olivier) On te dit : pas d'insultes avec la direction. Et on n'a pas envie de passer pour des crétins, ils n'attendent que ça.

### Plein écran / Reportage télé

Une musique au rythme martial accompagne toutes les séquences suivantes...

Bousculade devant la mairie. Des caméras de télévision sont présentes.

Le reportage est signé France 3 pour le 19/20. Le titre à l'image : Industrie automobile. La lutte des Perrin.

**Les manifestants** On veut rentrer ! On veut rentrer ! On veut rentrer !

Le commentaire est assuré par une journaliste.

**La journaliste** (off) Coup d'éclat cette après-midi à la mairie d'Agen. Près de 400 salariés de Perrin Industrie, mobilisés, pour réclamer le soutien des pouvoirs publics.

On voit Laurent en pleine discussion avec un employé de la mairie.

**Laurent** Non, il a pas besoin d'aller nous voir. On est là !

On passe à l'intérieur de la mairie. La foule a envahi le grand hall.

**Le journaliste** (off) Après deux semaines de blocage total de leur entreprise, les syndicats demandent au maire de la ville, un proche du président de la République, son aide pour obtenir une rencontre à l'Élysée.

**Laurent** (au maire) On a besoin... On a besoin que le président de la République s'engage. C'est la seule manière pour nous de se faire entendre par la direction. **3**

Applaudissements de la foule.

**Le journaliste** (off) Pas de réponse pour l'instant de l'Élysée ou du gouvernement. Mais le Maire promet de faire passer le message.

**Le maire** (Jean Vasseur, maire d'Agen) Mon combat, qui était avant mon combat en tant que député, qui est maintenant mon combat en tant que maire, c'est un combat pour la sauvegarde de l'emploi dans notre région et dans notre ville. **4**

Les salariés dans la cour puis dans le hall du tribunal.

**Le journaliste** (off) Les salariés accentuent la pression également sur le terrain judiciaire. Avec une plainte déposée devant le tribunal de grande instance.

**Valérie Lamond** (Avocate des salariés Perrin Industrie - Agen) Les salariés ont saisi le tribunal et nous demandons au tribunal d'ordonner, compte tenu du non-respect de cet accord signé, la suspension de la décision de fermer l'entreprise d'Agen. **5**

### Atelier de l'usine / Int. jour

Dans un des immenses ateliers de l'usine, les 1100 salariés sont debout devant l'avocate qui est juchée sur des

palettes, un micro à la main, en compagnie des leaders syndicaux. Suite musique.

**Valérie Lamond** Vous avez signé cet accord, vous avez respecté votre signature. Vous vous êtes engagés à le faire, vous l'avez fait. Mais eux ne l'ont pas fait. La justice aujourd'hui est là pour dire non à la fermeture de l'entreprise.

Applaudissements nourris des salariés. **6**

### Autocar / Int. nuit

La musique occupe maintenant tout l'espace et le son in a disparu. Un autocar tôt le matin, sur l'autoroute. **7** Le jour se lève. Un autre autocar le suit. Les passagers sont des salariés de Perrin. Laurent discute avec l'avocate, assise sur un siège devant lui. On n'entend pas ce qu'ils se disent.

### Rue devant l'immeuble du Conseiller social / Ext. jour

La musique passe à nouveau sous les sons de la séquence. Une rue de Paris. Des barrières métalliques en bout de rue empêchent les salariés de passer. On les entend scander des slogans. Un micro à la main, un journaliste télé fait un plateau. Face à lui, le caméraman, caméra à l'épaule.

**Le journaliste** Après vingt-trois jours de conflit, les syndicats de l'usine Perrin Industrie d'Agen seront reçus dans quelques minutes par le conseiller social de l'Élysée, qui a été personnellement mandaté par le chef de l'État lui-même, **8** pour tenter de trouver une issue à cette crise. (Off.) Une crise qui intervient après l'annonce brutale de la fermeture totale du site industriel d'Agen par le groupe allemand Dimke.

Les délégués sont suivis par plusieurs cameramen. Les salariés restés à l'extérieur applaudissent.

**La foule** L'État, l'État ! Solidarité !

### Couloirs de l'immeuble du conseiller social / Int. jour

Changement brutal d'ambiance. Beaucoup plus calme. La délégation des salariés en marche sous les ors de la République, toujours suivis par un caméraman.

### Bureau du conseiller Social / Int. jour

La musique disparaît.

Autour d'une grande table dans une pièce cossue, les délégués syndicaux font face à Monsieur Grosset, conseiller social du président de la République.

**M. Grosset** D'abord un petit rappel, dans la Constitution est inscrit la liberté d'entreprendre. La liberté d'entreprendre veut dire qu'un patron peut ouvrir et fermer une entreprise. **9** (Off, sur les délégués, dont Laurent.) Certes dans le cadre de la loi, il y a des règles, mais on peut fermer une entreprise. (Sur lui.) Deuxièmement, vous parlez d'accord. Lorsqu'il y a un accord, c'est fait entre les deux parties. Vous, vous avez respecté votre partie, (Off, sur les délégués.) ... l'employeur l'a respectée pendant un certain temps. Et là considère que... il ne peut plus continuer à... (Sur lui.) faire fonctionner cette entreprise en France, et qu'à partir de ce moment-là, il rompt cet accord de maintien de l'emploi.

**M. Lacomare** (cadre CFE-CGC) D'après ce que j'entends quand même, c'est que j'ai l'impression que rien n'engage notre direction. Nous avons signé un accord il y a deux



ans, l'entreprise a perçu des aides de l'État tout en s'engageant à maintenir l'emploi. Et en finalité, l'emploi n'a pas été garanti et l'entreprise a quand même perçu les aides. **1**

**M. Grosset** (off) Encore une fois je comprends... (Sur lui.) Mais l'État ne peut pas tout. **2** Ça, euh...

**Mélanie** (off) Donc en gros, personne peut nous aider.

**M. Grosset** (off, sur Mélanie, Laurent et l'avocate des salariés) Jusqu'à maintenant, nous sommes dans un... dans un pays démocratique. Le président de République ou les forces politiques (Sur lui.) n'interviennent pas sur la justice. Et quand elles interviennent, je trouve que c'est dommageable. (Off, sur Laurent et Olivier.) Donc il n'est pas possible que nous puissions intervenir auprès des juges, (Sur lui.) ...ce n'est pas souhaitable, car nous tenons aussi à l'indépendance de la justice.

**Valérie Lamond** Moi, je peux me permettre de rebondir, Monsieur le conseiller, sur ce que vous venez de dire par rapport à l'État. Il ne peut pas tout mais je pense que dans ce dossier, dans cette affaire, l'État a une responsabilité morale. Oui, parce que, aujourd'hui, si personne n'empêche la fermeture de cette usine, eh bien qu'est-ce que cela signifie ? (Off, sur M. Grosset, qui prend des notes.) Même s'il y a le meilleur plan social qui soit, il va y avoir, dans deux ans, compte tenu de l'état (Sur elle.) ... de notre région qui est sinistrée sur le plan du marché de l'emploi, il y aura plus de cinquante pour cent – au minimum du minimum – cinquante pour cent des gens qui vont être au RSA. Et il va y avoir des familles qui vont exploser. D'accord ? Ça, tout le monde le sait. On le sait, ça se passe comme ça, il ne faut pas se voiler la face. **3**

**Collaborateur du conseiller social** Je sais que ce n'est pas forcément facile à comprendre vu votre situation. Mais un interventionnisme trop fort de l'État serait aussi contre-productif. Car ça risquerait, et je sais que ce n'est pas facile, je sais que ce n'est pas facile à entendre, vu votre situation, je le comprends, **4** (Off, sur Olivier et Laurent.) ...mais ce serait envoyer un message négatif aux investisseurs, et notamment aux investisseurs étrangers, (Sur lui.) ...et on a besoin de ces investissements aussi pour créer de l'emploi dans notre pays. Ça, on en convient tous. Donc moi je comprends encore une fois votre situation et je sais que ce n'est pas facile à entendre mais on ne peut pas faire du cas particulier de Perrin Industrie (Off, sur Mélanie et l'avocate.) ...un cas global. Voilà...

**M. Grosset** (off) Dans cette situation particulière, (Sur lui.) ...on ne peut pas tout et résoudre les problèmes à la place des employeurs.

**Laurent** Ce qu'on entend c'est que, d'une part vous nous dites qu'on ne peut pas intervenir auprès du tribunal. D'autre part vous nous dites qu'une entreprise peut ouvrir et fermer quand elle le veut. Ils peuvent demander des aides de

l'État, signer des accords avec nous et quand même fermer l'usine quand... quand ça les arrange. Donc, à un moment, concrètement, nous ce qu'on voit, c'est que pour l'instant, vous ne pouvez rien pour nous. **5**

**M. Grosset** Ce que l'État peut faire, c'est vous apporter par la voix du président de la République un soutien. Et juste avant de venir à cette réunion, je m'entretenais avec le président de la République qui était au courant, plus qu'au courant, de votre situation. (Off, sur Olivier et Laurent.) Il y a un sommet franco-allemand dans deux jours. Il prendra la parole pour indiquer (Sur lui.) ...que vous avez raison sur le plan moral et que l'entreprise et les patrons de Dimke doivent reconsidérer leur dossier. Je considère que bien sûr ce n'est pas l'intervention devant les tribunaux, mais c'est un appui moral très fort. Ça signifie que vous avez l'État avec vous et que l'État vous appuie dans vos démarches. C'est un élément supplémentaire du rapport de force pour que vous ayez gain de cause.

#### Cuisine maison de Laurent / Int. nuit

Laurent mange seul à sa table de cuisine tout en en parcourant et annotant un document de travail. **6**

#### Parking HLM / Ext. jour

Laurent est aux pieds d'un immeuble HLM. Il sort du coffre de sa voiture des grands sacs d'hypermarché remplis de provisions.

#### Cuisine appartement Séverine / Int. jour

Laurent fait la bise à Séverine, son ex, une femme d'une cinquantaine d'années, avant de vider les sacs de provisions posés sur la table de la cuisine.

**Laurent** Ça va ?

**Séverine** Et toi ?

**Laurent** Oui... (Laurent vide les sacs et Séverine va ranger les affaires.) Bon, il y a tout ce qu'il faut, mais j'ai pas trouvé le shampoing que tu m'as dit.

**Séverine** C'est pas grave.

#### Salle à manger appartement Séverine / Int. jour

Laurent et Séverine sont assis à la table de la salle à manger. Ils ont un café devant eux et un téléphone posé sur la table en mode haut-parleur.

**Emma** (off) Bonjour Maman...

**Séverine** Ça va ? Je t'ai mis... J'ai mis le haut-parleur là, Papa est là.

**Emma** (off) Ah bonjour, Papa.

**Séverine** Il est passé... Il m'a fait des courses.

**Laurent** Coucou, ma chérie. Ça va ?

**Emma** (off) Ben ça va... Ça va moyen, je trouve le temps un peu long, là quand même. Et puis je me suis déplacée et ça m'a fait des contractions, j'aurais pas dû.

**Laurent** Ben, les médecins, ils ont dit qu'il fallait pas que tu bouges. Et quand ils disent quelque chose les médecins, il faut les écouter. **7** C'est... Hein ?

**Emma** (off) Bah ouais, je sais.

**Laurent** Ben oui mais faut pas prendre de risque chérie, il reste encore trois mois à attendre.

**Emma** (off) Ouais je sais mais je me sentais bien, et puis Mathis était pas là, je devais aller acheter un truc, donc je suis descendue....

**Laurent** Ouais ouais mais...

**Emma** (off) J'espère que ça a pas fait accélérer le truc, quoi...

**Séverine** Mais tu fais... tu fais comment quand il est pas là ?

**Emma** (off) Ben euh, quand il est pas là, euh...

**Séverine** Et pour les repas, et tout ça...

**Emma** (off) Ben il me fait des Tupperware et puis j'ai le micro-onde dans ma chambre.

#### Plein écran / Reportage télé

Des salariés debout et silencieux dans un des ateliers de l'usine. C'est le 20 heures de France 2. Le titre à l'image : Perrin Industrie : la fermeture.

**Le journaliste** (off) Visages fermés, des salariés sous le choc. Pour les employés de Perrin Industrie, l'annonce de la décision du tribunal, est un nouveau coup de massue.

Sur une estrade, Laurent, le visage fermé. À ses côtés, Valérie Lamond, l'avocate des salariés qui parle à l'ensemble du personnel.

**Valérie Lamond** Je sais que cette décision est douloureuse.

**Le journaliste** (off) La justice vient de rejeter leur demande d'annulation de la fermeture du site. (M. Borderie est filmé, s'asseyant à son bureau.) Une décision immédiatement saluée par la direction.

Interview du directeur d'établissement, M. Borderie, dans son bureau.

**M. Borderie** C'est quand même un soulagement. Parce que c'est une décision de justice qui va, pour une fois, dans le bon sens. **8** C'est enfin la possibilité de pouvoir dialoguer sereinement avec l'ensemble de notre personnel, ce qu'on n'a pas pu faire depuis plusieurs semaines. Pour leur présenter les mesures d'accompagnement.

Il décroche son téléphone...

**Le journaliste** (off) La direction promet notamment des primes de licenciement, dites « supra légales ».

Salariés devant les grilles de l'entreprise. Ils agitent les drapeaux de leurs syndicats.

**Le journaliste** (off) En complément des indemnités déjà prévues par la loi. Une proposition d'ores et déjà rejetée par les syndicats, qui refusent toujours toute idée de fermeture.

**Laurent** (ivre de colère) Onze cents personnes dehors ! C'est quatre mille personnes, c'est des familles entières, **9** des enfants, des pères, des mères ! Elle est où, leur parole ?

On découvre un homme en costume dans son bureau. Il annote un document.



**Journaliste** (off) Alors cette fermeture est-elle désormais inéluctable ? Pour cet économiste, le principal problème du site d'Agen n'est pas la compétitivité, mais plutôt la rentabilité.

**Économiste** (Romain Pelletier. Consultant en économie industrielle) La rentabilité, c'est ce que peut exiger tout actionnaire de son entreprise, l'entreprise qu'il finance. **1** Et dans le cas présent, on peut comprendre et on peut supposer que l'actionnaire n'a pas eu cette rentabilité suffisamment tôt et de manière suffisamment forte pour que le site perde. D'où sa décision sans doute de délocaliser.

Salariés sur le piquet de grève devant les grilles de l'usine. Des braseros ont été allumés.

**Journaliste** (off) Ce soir les syndicats réclament une réunion d'urgence avec le PDG du groupe Dimke, propriétaire de l'usine.

### Cafeteria de l'usine Perrin / Int. jour

Une quarantaine de salariés – dont les principaux leaders syndicaux – sont réunis dans la cafétéria de l'entreprise. Ils sont face à M. Grosset, le conseiller social du président de la République.

**M. Grosset** Je tenais à venir vous voir, j'ai appelé vos responsables syndicaux, parce que (Il fait la moue.) ... j'imagine ce qu'a été pour vous, le verdict du tribunal, et le fait que l'entreprise ait le droit de licencier. (Off, sur Laurent, debout face à lui.) Donc je voulais vous dire : un, que vous avez toujours notre soutien. Vous avez le soutien du président de la République qui continue à indiquer, comme il l'a dit, que l'entreprise est viable, et donc qui continue à apporter tout son soutien. Et avant de venir, (La caméra panote pour recadrer M. Grosset.) ... j'ai joint le ministre du Travail qui de son côté aussi a fait la même démarche, pour joindre Monsieur Hauser, le patron de l'entreprise monde, le patron allemand, pour qu'il puisse vous recevoir et vous entendre. Et à ce jour, Monsieur Hauser n'a pas daigné lui répondre. **2**

**Olivier** (off) Monsieur Grosset, vous vous rendez compte (Sur lui.) ... de ce qu'on entend là ? Vous vous rendez compte de ce qu'on entend ? On est en train d'entendre finalement qu'un PDG aurait plus de pouvoir qu'un ministre. **3** C'est ça qu'on est en train d'entendre...

**M. Grosset** (off) Non Monsieur. Non, non Monsieur. Un PDG n'a pas plus de pouvoir qu'un ministre. Ils ont des pouvoirs différents. (Sur lui.) Un PDG a des pouvoirs sur l'entreprise et un ministre a des pouvoirs en France sur le droit du travail et sur le travail qu'il a à faire. C'est pas les mêmes pouvoirs.

**Olivier** Ah non, non ! Non non ! C'est plus que ça ! C'est pas... Non, non, ça veut dire qu'en gros on a... on a un PDG qui dit à un ministre : « Allez vous faire foutre, allez vous faire foutre, moi je fais ce que je veux ». (Off, sur Laurent.) C'est ça que ça veut dire.

**M. Grosset** (off, sur Laurent) Je comprends votre colère et votre émotion. Mais simplement le ministre du Travail n'a pas le pouvoir de convoquer le patron allemand. Le patron allemand, lui, a une stratégie. Cette stratégie, c'est d'éviter de se mêler directement (Sur lui.) ... des affaires françaises et que les représentants de l'entreprise en France – c'est-à-dire Monsieur Borderie pour l'entreprise d'Agen et Monsieur Censier, pour Perrin Industrie France (Off, sur Laurent.) ... fassent le travail et qu'ils passent en force.

**Sébastien** (off, sur Laurent) Excusez-moi monsieur Grosset. Monsieur Grosset, je me permets de vous poser la question comme elle me vient et comme...

**M. Grosset** (off, sur Laurent) Je vous en prie...

**Sébastien** ... comme elle me vient à l'esprit à l'instant. Finalement à quoi... à quoi vous servez en fait ? **4**

Un ange passe...

**M. Grosset** (off, sur Laurent) Si vous voulez... (Sur lui.) D'abord c'est normal qu'on échange entre nous, on est là pour ça. Mais si vous voulez... À quoi je sers ? Je sers à faire le lien... Pour cette raison que je suis venu ici aujourd'hui... entre vous, la Présidence de la République et le ministère du Travail. Et je sers à ce que votre parole soit entendue. Et cela permet au président de la République de maintenir publiquement le soutien avec votre démarche et...

**Mélanie** Monsieur Grosset, en fait ce qu'on vous explique là, ce qu'on vous explique, c'est que rien n'a bougé, rien n'a bougé, là, pour l'instant. Nous, on veut un truc, là, c'est voir monsieur Hauser, parce que c'est le seul dans cette histoire-là qui a un pouvoir. **5**

**M. Grosset** (off, sur Mélanie) Non, mais... Je comprends... Je comprends ce que vous dites. (Sur Laurent.) Mais il ne vous a pas échappé que, et le président de la République qui maintient son soutien, et le ministre du Travail qui demande à monsieur Hauser de vous recevoir, ont dit quand même la même chose.

**Laurent** Mais la déclaration... Excusez-moi Monsieur Grosset, mais la déclaration du président de la République n'a servi à rien.

**M. Grosset** (off, sur Laurent) Non mais...

**Laurent** Ça devait avoir du poids, ça n'a pas de poids, ça devait inverser le rapport de force, ça n'a pas inversé le rapport de force.

**M. Grosset** N'exagérez pas... C'est comme si je disais moi : votre mouvement ne sert à rien... Et l'arrêt du travail et le blocage des stocks ne servent à rien.

**Mélanie** (off) Ça sert pas à rien, ça sert à faire pression ! Ça sert pas à rien... Vous voyez bien, Monsieur, ça sert pas à rien...

**M. Grosset** (off, sur Mélanie) Donc vous voyez bien... Donc vous voyez bien vous voyez bien qu'on peut avoir (Sur lui.) ... une démarche

commune. Vous, vous avez engagé un conflit du travail et nous, nous engageons des démarches pour faire en sorte (Off, sur plusieurs salariés, dubitatifs. **6**) ... que vous soyez reçus. (Sur Laurent.) Vous avez quand même des gens qui continuent à dire... le président de la République... que l'entreprise est viable !

**Laurent** Mais vous n'arrêtez pas de dire le président de la République ceci, le président de la République cela ! Je suis désolé. Moi tout ce que je vois, moi, tout ce que je vois, c'est que ça fait un mois qu'on a arrêté le boulot, hein, et on s'est fait mettre par tout le monde. Par tout le monde ! **7**

**M. Grosset** (off, sur Laurent) Non, Monsieur Amédéo ! Non non, là, je ne... Excusez-moi. Là, non, je ne... Je ne vous... On pourrait très bien considérer que l'affaire est perdue. (Sur lui.) C'est pas ce qu'on fait ! Parce qu'en se mouillant et en prenant la responsabilité qu'on prend, on s'expose. On s'expose vis-à-vis de tout le monde. Y compris vis-à-vis de vous. Alors Monsieur Amédéo, je ne vous permets pas de dire ça. **8**

**Laurent** (off, sur M. Grosset) Moi je me permets parce que (Sur lui.) ... je crois que vous vous rendez pas compte de l'état dans lequel...

**M. Grosset** (off, sur Laurent) Monsieur Amédéo, je me rends parfaitement compte, c'est la raison pour laquelle je suis ici. D'abord, ne vous trompez pas d'adversaire.

**Laurent** Je me trompe pas d'adversaire ! Je me trompe pas d'adversaire !

**M. Grosset** (off, sur Laurent) Nous sommes avec vous pour vous soutenir dans votre démarche. (Sur lui.) Une deuxième chose... Encore une fois j'apporte notre soutien. Si vous ne voulez pas de notre soutien, nous on se retire.

### Paris, siège du MEDEF / Int. jour

Les salariés de Perrin entrent en force dans le hall du siège du MEDEF, le syndicat du patronat français. Ils sont venus à environ 200. Il y a des radios et des télévisions. Les quelques agents de sécurité sont complètement dépassés par l'événement. L'ensemble des salariés se précipite vers l'accueil, accompagnés par des cornes de brume.

**Laurent** ... Si si ça va être possible. Mademoiselle ! (Le silence s'est fait, le ton de Laurent est devenu solennel.) Mademoiselle, on a une demande... on a une demande à remettre, ça prendra cinq minutes, dans le calme. Si vous pouvez lui téléphoner et dire qu'on est en bas. On voudrait juste lui donner une demande. Cinq minutes.

**Hôtesse d'accueil** Je suis obligée de vous répéter la même chose. Monsieur le Président est très occupé, il ne pourra pas vous recevoir...

Huées des manifestants.

**Laurent** S'il vous plaît, s'il vous plaît... Mademoiselle !...

Les manifestants poursuivent leurs huées. Laurent leur demande de se calmer.

**Laurent** Ho ho ho ho ho ho ho ho !

Un flash info radio en off.

**Un journaliste radio** (off) Et les dernières infos avec Angélique Bouin.

Laurent continue de discuter avec l'hôtesse. **9** On n'entend pas ce qu'ils se disent... Les manifestants ont repris leurs slogans...



**La journaliste** (off) Ils ne lâchent rien. Nouvelle action spectaculaire ce matin, des salariés de Perrin Industrie, ils sont 200 à 250 à avoir envahi le MEDEF, siège du patronat à Paris. En grève depuis quarante-trois jours, les salariés d'Agen demandent à rencontrer le président de l'organisation pour qu'il fasse pression sur son alter ego allemand. Leur objectif, que ce dernier arrive à convaincre Martin Hauser, le PDG du groupe Dimke, leur maison-mère, à venir s'asseoir à la table des négociations.

**Laurent** S'il vous plaît !

Un agent de sécurité intervient.

**Agent de sécurité** Monsieur, Monsieur, je vous demande juste de quitter l'enceinte. Tout simplement.

**Laurent** Non.

**Hôtesse d'accueil** (le silence s'est fait) Allo !... Oui...

**Un manifestant** On t'aime !

**Laurent** Dites, Mademoiselle, Mademoiselle, dites-lui qu'on a une demande...

**Hôtesse d'accueil** (off, sur Laurent) Attendez ! Je n'entends pas...

**Agent de sécurité** (off, sur Laurent) Laissez-la parler.

**Laurent** On a une demande à lui remettre en main propre, c'est tout ! Et après on part. Ça durera cinq minutes ! Ça durera cinq minutes !

**Hôtesse d'accueil** (off, sur Laurent) Oui.

**Agent de sécurité** (off, sur Laurent) Oui, mais elle est en discussion avec le président, Monsieur s'il vous plaît.

**Hôtesse d'accueil** D'accord ! Oui, oui. Très bien.

L'hôtesse raccroche.

**Hôtesse d'accueil** Donc je viens d'avoir la présidence... On va vous recevoir.

Hurlements de joie de l'ensemble des salariés. **1**

### Paris, siège du MEDEF / Int. jour

Les centaines de manifestants attendent dans le calme dans le hall du siège du MEDEF. **2**

Laurent fend la foule et va à la rencontre de l'agent de sécurité.

**Laurent** Excusez-moi, ça fait vingt minutes qu'on attend, qu'est-ce qu'il se passe ?

**Agent de sécurité** Je pense que... le président a été prévenu, il va falloir un peu de patience. **3**

**Laurent** Oui, mais ça fait 20 minutes qu'on attend, là, ça devient ridicule ! Vous pouvez leur téléphoner ? Ils ont pas dû...

**Agent de sécurité** Non.

**Laurent** Monsieur, est-ce que vous pouvez téléphoner ? Ils ont pas dû comprendre exactement ce qu'on voulait là !

**Agent de sécurité** Non, c'est pas mon rôle.

**Laurent** Vous pouvez demander aux demoiselles qu'elles téléphonent ?

**Agent de sécurité** Si on vous a dit qu'il a été prévenu, c'est qu'il a été prévenu.

**Laurent** Ça fait vingt minutes, Monsieur, vingt minutes !

**Agent de sécurité** Oui mais on vous a dit qu'il a été prévenu, donc, le président va arriver.

### Paris, siège du MEDEF / Int. jour

Laurent a rejoint ses collègues au milieu de la foule. Soudain huées, cris et sifflets des manifestants. Des CRS entrent dans le hall et se mettent en position en encadrant la masse des manifestants. **4** Le brouhaha monte. Des cornes de brume se font entendre. Tout le monde s'agite. Laurent fend la foule péniblement.

**Laurent** (sa voix est à peine audible) Ho ! Ho ! Pas de provocations ! Pas de provocations ! Ohhhh ! Arrête ! On reste calme ! Pas de provocations ! Pas de provocations ! S'il vous plaît, s'il vous plaît ! Oh ! Restez calmes ! (Attrapant un mec énervé par le vêtement :) Arrête ! Arrête ! **5** (À un collègue :) Tu gères, tu gères. (Laurent s'éloigne pour rejoindre l'hôtesse d'accueil.) Téléphonnez ! Non, c'était pas prévu ça ! C'est pas loyal ! **6** Appelez-les, ça va dégénérer. Mademoiselle, je me calme, je me calme... Appelez-les. Appelez-les, s'il vous plaît. C'est exactement comme ça qu'arrivent les problèmes ! C'est pas bien, c'est pas bien ça !

L'hôtesse a décroché son téléphone. Une collègue, à ses côtés, a fait de même...

**Agent de sécurité** S'il vous plaît, on se calme !

**Laurent** Non, non, c'est pas bien !

### Paris, siège du MEDEF / Int. jour

Laurent, Bruno et Mélanie fendent la foule. Ils rejoignent, sous les applaudissements, deux jeunes cadres du MEDEF, un homme et une femme.

**Homme MEDEF** Bonjour Monsieur, bonjour Madame.

**Laurent** Bonjour.

**Femme MEDEF** Bonjour Monsieur, bonjour Madame.

**Homme MEDEF** Bonjour ! Enchanté.

**Laurent** Bonjour.

**Homme MEDEF** Nous venons vous voir de la part du président, il nous a confié le soin de recueillir votre requête, puis de lui transmettre personnellement. Donc on vient à votre rencontre...

**Laurent** Le président, il vient pas ? C'est vous qui venez ! Nous, on veut voir le président.

**Homme MEDEF** Je comprends bien cher Monsieur mais on est précisément là pour le représenter. Et donc pour entendre ce que vous avez à lui dire.

**Laurent** Ouais, mais nous on veut voir le président. **7**

**Homme MEDEF** Oui je comprends, mais c'est vraiment pas possible parce qu'il n'est pas là pour le moment.

Rires puis huées des salariés.

**Laurent** Monsieur, Monsieur... (Aux manifestants, qui font beaucoup de bruit.) Oh oh ! S'il vous plaît ! Oh ! Oh ! S'il vous plaît ! Ça va pas recommencer ! S'il vous plaît !

**Mélanie** On a vu son agenda, à 11 heures, il est ici même. Du coup vous pouvez pas dire ça !

**Laurent** On bougera pas d'ici tant qu'on le verra pas.

**Homme MEDEF** L'agenda a été modifié très récemment... parce que vous savez, il y a toujours des impondérables, des aléas.

**Femme MEDEF** Comme mon collègue vous l'a dit, c'est la vérité. Le président n'est pas là pour l'instant. Ce n'est pas de la mauvaise volonté, il n'est pas là.

**Bruno** Attendez, attendez, attendez... Nous ce qu'on veut, c'est quelque chose de très simple. C'est que le patron des patrons, on lui remet ce document. Lui, il téléphone à son homologue en Allemagne et son homologue appelle le PDG de Dimke pour qu'on le rencontre. C'est ça qu'on veut. **8**

Clameurs, sifflements.

**Laurent** On lui donne le document et c'est tout. Ne dites pas qu'il est pas là !

**Bruno** C'est ça qu'on veut. On fait ça on s'en va. Et on vous libère la place.

**Laurent** Attendez, il passe son temps à dire qu'il veut sauver l'emploi en France... Ben, il a une bonne occasion de la faire là ! On est là, voilà ! Alors il peut le faire, là !

**Femme MEDEF** Justement, Monsieur, nous on est là pour récupérer les documents que vous avez...

Huées et sifflets.

**Femme MEDEF** Écoutez, écoutez...

**Laurent** (aux salariés en colère) S'il vous plaît ! S'il vous plaît !

**Femme MEDEF** Et nous transmettrons au président.

**Laurent** On vous les donnera pas, les documents.

**Femme MEDEF** Vous pouvez nous faire confiance.

**Laurent** Mais on vous les donnera pas les documents !

**Femme MEDEF** Mais pourquoi ?

**Laurent** Parce qu'on veut lui remettre en main propre, à lui.

**Femme MEDEF** Il n'est pas là !

**Laurent** Mais il est là-haut !

**Femme MEDEF** Mais non !

**Laurent** Mais arrêtez... Mais arrêtez de nous prendre pour des imbéciles, il est là-haut ! Évidemment...

**Homme MEDEF** Mais on vous prend pour des imbéciles. Personne vous prend pour des imbéciles.

**Laurent** On a fait... On a fait huit heures de route, on a fait huit heures de route, 800 kilomètres, donc on n'est pas à trois heures près. (Il harangue les salariés.) On est à trois heures près ? **9**

**Tout le monde** Nooon !!!

**Laurent** On est tranquille...





**M. Censier** (off, sur Laurent) Mais c'est le cas ! L'entreprise est en difficulté.

**Laurent** Non, non, ça c'est vous qui le dites, ce n'est pas la réalité !

**M. Censier** (off, sur Laurent) Mais non ! Je lis les chiffres ! Je lis les chiffres !

**Laurent** Attendez, attendez ! Moi des chiffres... Moi des chiffres si vous en voulez, je vais vous en donner. (Il prend un document.) Il se trouve que nous, on a le compte rendu des actionnaires, on se l'est procuré... Vos actionnaires, (Sur lui.) ...les actionnaires du groupe Dimke...

**M. Censier** (off, sur Laurent) Attendez, c'est pas « vos actionnaires »...

**Laurent** C'est pas les nôtres non plus !...

**M. Censier** (off, sur Laurent) Non mais attendez, (Sur lui.) ...ce ne sont pas les miens, je suis salarié tout comme vous.

**Laurent** (off, sur M. Censier) Je continue s'il vous plaît, je continue, je continue. (Sur lui.) Je lis que vos actionnaires ont eu une augmentation de plus de 25 % de leurs dividendes (Off, sur M. Grosset, M. Censier et M. Borderie. 1) ... l'année dernière. Et je vous parle pas de la rémunération du PDG, Monsieur Hauser, du groupe allemand, (Off, sur Bruno et Olivier.) ...hein, qui a augmenté de 18 %. Ce qui amène... (Sur lui.) Ce qui amène son salaire à neuf millions d'euros par an. Mais vous vous rendez compte de ce que c'est que neuf millions d'euros par an ou non ?

**M. Censier** (off, sur Laurent) Ce sont des choses très très différentes. (Sur lui.) Vous mélangez tout. Vous parlez du site d'Agen, vous parlez des actionnaires, vous parlez de la rémunération de Monsieur Hauser...

**Laurent** (off, sur M. Censier) Je ne mélange pas tout ! Qu'on le veuille ou non, (Sur lui.) ... il y a un moment où les choses sont liées, monsieur Censier. 2

**M. Censier** (off, sur Laurent) Vous savez, le groupe Dimke, c'est une multitude d'entreprises. (Sur lui.) D'accord ? Il y a le site d'Agen, et il y en a d'autres. D'accord ? Il y a des entreprises qui se portent bien, heureusement et d'autres un petit peu moins bien. (Off, sur Olivier.) Et le site d'Agen met en danger tout le groupe.

**Laurent** C'est pas le groupe qu'est en danger ! C'est nous les salariés qui sommes en danger. C'est 25... Vous vous rendez compte que c'est 25 % de plus pour les actionnaires. Nos experts nous ont tous dit, je reprends leurs termes exacts... Personne ne touche... Aucun actionnaire de l'industrie de la sous-traitance automobile ne touche ça. Personne ! 3

**Le DAF** (off, sur Laurent) Mais Monsieur... Monsieur Amédéo, On en a déjà parlé, mais les experts des syndicats, (Sur lui.) ...ils éclairent ce qu'ils veulent bien éclairer. 4

**Mélanie** (off, sur M. Censier) Non mais on n'a plus le temps de jouer la mauvaise foi, là. On a plus le temps, là ! D'abord les experts... Juste

ça vous dérange parce qu'ils ont mis le doigt là où ça vous fait mal, à vous, là ! (Sur elle.) Ça va là, là maintenant ! On a plus le temps, là ! 5

**Laurent** Excusez-moi. Le problème c'est toujours le même. La réalité, c'est que les actionnaires, ça n'est jamais assez, on ne leur fait jamais gagner assez d'argent. Et que pour gonfler leurs bénéfices, qu'est-ce qu'ils font ? Ben, c'est très simple, ils ferment l'usine d'Agen et ils la transportent en Roumanie, dans une usine du même groupe où le travail est payé cinq fois moins cher. Alors moi je vous pose une question, Monsieur Censier : nous, qu'est-ce qu'on devient dans cette histoire ? Qu'est-ce qu'on devient dans cette histoire ? Qu'est-ce que deviennent les salariés ?

**M. Censier** (off, sur Laurent) Écoutons-nous. Écoutons-nous. On vous a proposé...

**Laurent** On passe notre temps à vous écouter.

**M. Censier** On vous a proposé un plan d'accompagnement, personne ne veut l'étudier.

**Letizia** (en amorce, de dos, sur M. Censier) Monsieur Censier, si je peux me permettre... Excusez-moi, j'aimerais dire quelque chose. Monsieur Censier... Des mesures d'accompagnement, on n'en veut pas. Nous, on veut travailler, c'est ça qu'on veut.

**Laurent** (off) On veut notre boulot.

**Letizia** (en amorce, de dos, sur M. Censier) On veut bosser. (Sur elle.) Pendant deux ans, on a fait des efforts, on est jeté comme des riens du tout. Comment on va bouffer nous, les familles ? Nos gosses, comment on va les faire bouffer ? 6 Vous savez (Off, sur M. Censier.) ...très bien que dans la région il n'y a pas de boulot. Vous le savez ça ?!

**M. Censier** Ben ils auront qu'à déménager dans une autre région.

**Laurent** (hors de lui) Comment ? Déménager dans une autre région ? Vous entendez ce qu'il dit ? Vous entendez ce que vous dites ? Pauvre con va !

**M. Grosset** (off, sur Laurent et Mélanie) Attendez ! Hop hop hop... Attendez...

**Laurent** Vous entendez ce qu'il dit ou non ?

**M. Grosset** (off, sur Laurent et Mélanie) J'ai entendu. J'ai entendu s'il vous plaît... Si personne... si personne n'hurle c'est dix fois mieux. Donc je vous demande à vous deux, (Sur lui.) ...de retirer ce que vous avez dit.

Un temps.

**Laurent** (off, sur M. Grosset, sur un ton apaisé) Je peux retirer... Je vais pas... Je retire.

**M. Censier** Si j'ai choqué, je vous présente mes excuses.

**M. Grosset** D'accord, on peut continuer la réunion. Je reprends ce sur quoi on doit normalement discuter aujourd'hui. Décision de justice. Il nous reste deux mois. Il y a des propositions qui n'aboutissent pas. Je me retourne à nouveau

vers l'entreprise... (Il se tourne vers M. Censier et M. Borderie.) vous êtes décidés à faire quoi ?

**La DRH** (off, sur M. Grosset) Écoutez, les propositions, on les a faites. (Sur elle.) D'ailleurs on les a faites depuis le tout début de nos négociations, de nos échanges. On les a même construites (Off, sur Laurent.) en s'appliquant à bien veiller à proposer des décisions équilibrées, c'est-à-dire avec toujours cet objectif (Off, sur M. Grosset, M. Censier et M. Borderie.) ...de ne pas se focaliser exclusivement sur la partie financière (Sur elle.) ...mais également à proposer des mesures d'accompagnement qui préparent l'avenir.

**M. Grosset** (off, sur la DRH) Non, non mais je comprends...

**La DRH** Pas du court terme mais de la préparation aux actions qui vont permettre l'avenir... 7

**M. Grosset** (off, il la coupe) Non mais attendez, on peut se répéter en boucle les mêmes arguments. (Sur lui.) Mais il ne vous a pas échappé que les choses étaient bloquées. Si les choses sont bloquées, est-ce que vous pouvez, vous, représentants de l'entreprise, faire en sorte que les salariés rencontrent le PDG du groupe Dimke, Monsieur Hauser ?

**Laurent** (off, sur M. Grosset et les dirigeants de Perrin) Mais ça fait des mois, ça fait deux mois qu'on attend.

**M. Grosset** (tourné vers M. Censier et M. Borderie) Je vous le demande.

**M. Censier** Mais c'est... c'est une décision dans le cadre de la loi française.

**M. Grosset** Alors écoutez, il y a la loi française, il y a le jugement qui a été rendu, (Off, sur Laurent et Mélanie) ...on sait tout ça. Je vous demande la chose suivante... (Sur lui.) Est-ce que oui ou non, vous allez décrocher votre téléphone pour appeler Monsieur Hauser ? Parce que je vous dis assez solennellement cette fois-ci : aujourd'hui, quand on s'est réunis, s'il n'y a pas de rencontre, un débouché qui permet de reprendre le dialogue, ça va vraiment dégénérer. Vous voulez que ça dégénère ? 8

**M. Borderie** Mais moi je suis absolument convaincu que la reprise du travail, c'est vraiment le préambule à la reprise des discussions. 9

**Laurent** (off, sur M. Borderie) Mais on ne reprendra pas le travail ! On ne reprendra pas le travail !

**M. Grosset** (off, sur Laurent et Mélanie) J'ai compris monsieur Amédéo.

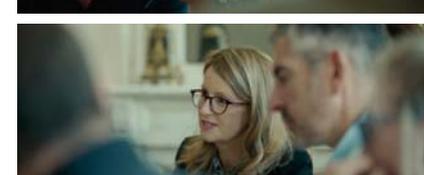
**Laurent** On ne reprendra pas le travail ! C'est clair ? On en a parlé cent fois !

**M. Grosset** (off, sur Laurent et Mélanie) J'ai compris. Non mais... Monsieur Borderie, écoutez-moi... La reprise, c'est la possibilité d'un dialogue. Le dialogue, c'est... (Off, sur Laurent et Mélanie.) ...vous décrochez votre téléphone, joignez Monsieur Hauser et que les salariés puissent le rencontrer. Cette demande je vous la fais vraiment très très solennellement !

### Local syndical / Int. jour

Les salariés sont réunis en grand nombre dans le local syndical. Certains plient des documents syndicaux qu'ils glissent dans des enveloppes, Laurent compte l'argent arrivé par le courrier, consignnant sur papier les sommes reçues.

**Laurent** (en montrant une boîte pleine de chèques et de billets) Là, on a onze cent trente, là. Là, dans la boîte, il y a onze



cent trente. Entre les chèques et les billets, onze cent trente.

**Sébastien** (off, il lit un courrier) « Hello les Perrin, we have the same (Sur lui.) ... assholes » (Il prononce assole.)... Je connais pas ce mot !

**Carole** (qui a repris le courrier) « ... from all of us in Sunderland to all of you in Agen. » Alors je répète, bon nous avons les mêmes trous du cul ici. **1** (Rires.) « Ils sont partout. Votre combat est le nôtre. Nous sommes tous Perrin, voici le fruit de notre collecte, 354 euros. » (Exclamation de joie et d'étonnement.) « Alors, de nous tous à Sunderland pour vous tous à Agen. »

**Sébastien** (off, il lit un autre courrier, sur Mélanie) « Ne lâchez rien camarades. Et sans pommade (Sur lui.) ...enfoncez votre poing bien profond dans le cul de ces minables. »

Rires.

**Teddy** (off, sur Laurent, qui sourit) Amis poètes... Amis poètes vous vous reconnaitrez.

**Letizia** (off, elle lit une lettre) « On n'en peut plus de vous, de vos manières, de votre violence, (Sur elle.) ... vous avez emmerdé les patrons pendant des années, tout ce qui vous arrive est bien fait pour vous. »

**Laurent** (à côté d'elle) C'est un bon camarade ! On va la garder celle-là.

**Sébastien** (avec un air dégoûté) Oh... c'est dégueulasse !

**Laurent** Quoi ?

**Sébastien** (il a une enveloppe ouverte à la main) Il y en a un qu'a envoyé de la merde ! (Off.) Je te montre... (Il se lève, montre l'intérieur de l'enveloppe.) Ben oui ! Regarde ! J'invente rien ! Je sais pas si tu vois bien mais...

**Laurent** (en riant) Ah oui je vois là !

**Sébastien** (il ouvre la fenêtre) Je l'aurais en face de moi, je lui chie dessus ! **2** (Off.) Je lui chie dessus.

Fondu enchaîné.

### Usine / Ext. jour

On voit l'usine en plan large qui se dresse entre la route et la rivière.

Fondu enchaîné.

### Devant la grille de l'usine / Ext. jour

Les grévistes sur le piquet de grève. **3** Certains sont assis, d'autres debout en train de jouer au football ou en discussion. Assis, Laurent et Mélanie ont engagé la conversation.

**Laurent** Quel âge il a l'aîné ?

**Mélanie** Cinq ans.

**Laurent** Cinq ans. Et l'autre c'est ?

**Mélanie** Deux ans et demi.

**Laurent** (bas) Ah ouais...

**Mélanie** Et du coup, ouais, c'est assez compliqué. (Un temps.) Mais bon, de toute façon, ça fait longtemps qu'on se comprend plus.

**Laurent** Mais là il est pas admiratif ? Il se dit pas...

**Mélanie** Pffff... Non.

**Laurent** ... que c'est... que c'est, que c'est... beau, que tu te bats, que...

**Mélanie** Non, il voit juste que c'est lui qui doit tout gérer maintenant et du coup... du coup, ça le fait chier. **4**

### Usine / Int. jour

Les machines à l'arrêt dans l'usine. Personne dans les travées. Le silence... **5**

### Devant la grille de l'usine / Ext. jour

À nouveau, le piquet de grève devant les grilles de l'usine. Le temps semble comme arrêté. Les uns sont assis sur des palettes, pensifs, d'autres jouent mollement au foot. Quelques groupes de discussions se sont formés... Laurent est avec Olivier et un autre gréviste. C'est lui qui parle. Mais on n'entend rien...

### Salon maison de Laurent / Int. nuit

Laurent est devant l'écran de son ordinateur. Il sourit. **6** Des photos plein écran qui sont légendées avec des bulles de BD...

La photo d'une échographie légendée « Ton petit-fils ! ». La photo d'Emma allongée sur son lit, avec une perruque de couleur rose montrant son ventre arrondi, légendée « Il est là ». **7**

La photo d'Emma enceinte en train de dormir sur son lit, légendée « Ta fille en pleine action... » Laurent zoome sur le ventre rond de sa fille, puis déplace la souris sur son visage endormi.

Un selfie d'Emma et de son copain Mathis qui la tient dans ses bras, légendée « Mon mec !!! ». Ils ont l'air au comble du bonheur.

Une photo d'Emma avec sa perruque rose en train d'embrasser un énorme panda en peluche légendée « Mon autre mec... ».

Une photo de journal où on voit Laurent au milieu de ses camarades de lutte, légendée « Mon héros ! ».

### Cafétéria de l'usine d'Agen / Int. jour

Les salariés sont réunis en intersyndicale dans la cafétéria. Tout le monde s'installe. Laurent et Mélanie, visages graves, font face à l'assemblée.

**Mélanie** (off) C'est bon ?... (Sur Laurent et elle, qui font face à l'assemblée.) Euh... Donc comme vous le savez, on devait se voir demain. Mais en fait avec Laurent on a décidé d'avancer la réunion. Il y a des bruits de couloir là qui commencent à être un petit peu dérangeants. Du coup on va demander directement à Bruno... Est-ce que c'est vrai que vous avez rencontré la direction sur le sujet de la supra-légale ?

**Bruno** (off) D'abord c'est pas... C'est pas nous (La caméra panote pour le recadrer.) ...qui les avons sollicités, c'est eux qui ont demandé à nous rencontrer.

**Mélanie** (off) Oui, oui... Après je te demande pas qui est allé voir qui, mais vous les avez vus, quoi !

**Bruno** Oui, on s'est pas cachés, en plus, et puis j'étais pas tout seul, hein !

**Laurent** (off) Juste... (Sur lui.) Vous êtes allé voir la direction pour parler de la supra-légale, et sans nous consulter.

**Bruno** (off) Ouais sans te consulter...

**Laurent** Oui, mais il est là le problème.

**Bruno** (off) Pourquoi te consulter ? On sait très bien ce que t'allais nous dire...

**Laurent** Ben oui, qu'est-ce que j'allais vous dire ? J'allais vous dire... Ben oui... Ma réaction, tu la connais, je retourne pas ma veste, moi, dès qu'on me brandit un chèque sous le nez. Donc, c'est normal.

**Bruno** (off) Mais on retourne pas notre veste, je suis désolé.

**Laurent** Ah si, si, si...

**Bruno** (off) C'est pas la peine de faire des grandes phrases.

**Laurent** Je fais pas des grandes phrases. Je fais pas des grandes phrases. Ça s'appelle retourner sa veste. Aller discuter de la supra-légale avec la direction au moment où en est en ce moment, c'est exactement comme si tu disais que t'étais d'accord avec l'idée de la fermeture de l'usine. **8**

**Bruno** (off) Non, non, non...

**Laurent** Si si si si... Il est là le problème. (Off, sur Bruno.) Ben, ça veut dire ça !

**Olivier** À un moment donné, quand ça bloque, on change de stratégie. C'est ça que ça veut dire. Ça fait deux mois qu'on bloque, deux mois qu'on est dans la lutte. D'accord ? Pour quel résultat finalement ? T'as une direction française qu'a pas changé de discours et on demande à rencontrer et discuter avec la direction allemande et elle refuse toujours. Donc à un moment donné, c'est juste arrêter d'être con. C'est ça... C'est juste arrêter d'être con. **9**

**Mélanie** (off) Déjà on va se calmer sur les mots. (Sur Laurent et elle.) Franchement Olivier, tu croyais quoi ? Là, ça fait deux mois. Tu croyais qu'ils allaient lâcher en deux semaines ? Là maintenant, Là maintenant ils ont la pression, là, ils commencent à lâcher et vous, vous craquez ? Vous êtes sérieux ?

**Olivier** (off) Mais Mélanie, ils ont la pression (Sur lui.) ...de rien du tout.

**Mélanie** (off) Mais bien sûr que si Olivier...

**Olivier** Ils s'en foutent. Ils s'en foutent.

**Laurent** (off) Non, non, ils s'en foutent pas du tout...

**Olivier** Mais bien sûr que si.

**Laurent** On a bloqué le stock, je te rappelle ! On a bloqué le site et les clients sont énervés. Ils sont pas livrés et ils appellent. C'est eux qu'ont la pression. En fait ça voudrait dire que tout ce qu'on a fait depuis des semaines, ça a servi à rien. C'est ça que ça veut dire.

**Bruno** (off) Si, ça a servi à quelque chose...

**Laurent** Non, ça a servi à rien. Ça veut dire que ça n'a servi à rien ! La preuve puisque vous êtes prêt à lâcher.



1



2



3



4



5



6



7



8



9

**Bruno** (off) Non, ça a servi à quelque chose.

**Laurent** Ça a servi à quoi ?

**Bruno** (off) Ça a servi... (Sur lui.) ... au moins à augmenter déjà la supra-légale. **1**

**Laurent** (off) Ah d'accord ! Ben tu sais quoi ? Va plus vite, (Sur lui.) ... explique-nous en fait que depuis le début, ce que vous faites, c'est que vous bloquez l'usine pour faire augmenter le chèque. C'est ça ?

**Bruno** (off) Arrête de raconter n'importe quoi !

**Laurent** Alors que nous... Mais je raconte pas n'importe quoi !

**Bruno** (off) Si, tu racontes n'importe quoi.

**Laurent** Nous on n'a pas la même problématique. Nous ce qu'on voudrait c'est conserver notre boulot. C'est pas exactement pareil, tu vois.

**Bruno** (off) Laurent, (Sur lui.) ...il faut regarder les choses en face.

**Laurent** (off) Ouais je les regarde en face.

**Bruno** Ça fait deux mois qu'on est sur le pont. Deux mois, deux mois qu'on se bat. Deux mois et les gens sont complètement épuisés. Tu le vois ça ?

**Laurent** (off) Ben oui je le vois ! Je le vois comme toi !

**Bruno** Tu vois que les gens sont complètement exsangues !

**Laurent** (off) Je le vois comme toi !

**Bruno** Exsangues (Off, sur Laurent.) ...et pris à la gorge financièrement !

**Laurent** Tu crois que je vois rien ?

**Bruno** (off) Non, tu le vois pas. Tu le vois pas parce que t'es dans ton monde !

**Laurent** Comment ça ?

**Bruno** Avec tes œillères, avec ton fan club !

**Laurent** Avec quoi ?!

**Bruno** Oui, ton fan club ! Mais tout à fait ! Mais tout à fait !

**Laurent** (off) Mais comment tu me parles toi ?

**Bruno** Et puisque tu veux qu'on en parle... (Off, sur Laurent et Mélanie.) ...on va parler un petit peu de ce qui s'est passé dernièrement. On va au siège du MEDEF, qu'est-ce qui se passe ? On s'est fait tabasser par les CRS, éjecter du bâtiment et à la sortie, (Sur lui.) ...on est tous passés pour des casseurs ! Et puis aujourd'hui...

**Laurent** (off) Mais c'est eux qui nous foutent dehors !

**Bruno** Et aujourd'hui qu'est-ce qui se passe ?... Écoute ce que je te dis ! Écoute-moi...

**Laurent** (off) On passe pour des casseurs !

**Bruno** Écoute au moins ! Écoute !

**Laurent** (off) Mais j'écoute !

**Cédric** (off) On est passé pour des provocateurs !

**Bruno** Sur les médias, (Off, sur Laurent) ...sur Internet... Sur Internet...

**Cédric** (off) On est passé pour des provocateurs. On est passé pour des provocateurs.

**Laurent** Ben quoi... C'est les images de la télé ? Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre, des images de la télé ?!

**Cédric** (off) On est passé pour des provocateurs !

**Laurent** C'est la télé, ton problème ?

**Cédric** (off) On est passé pour des provocateurs !

**Mélanie** Cédric ! Le gars il était dans les locaux, il voulait pas nous rencontrer et c'est nous qui provoquons ? **2**

**Cédric** (off) Mais le mec, il veut pas nous rencontrer... (Sur lui.) ...ok, mais on aurait dû s'en aller, réfléchir à autre chose... **3**

**Mélanie** (off) Ah oui comme des bons petits gars !

**Cédric** Mais là on est passé pour des abrutis ! On est bien passé pour des abrutis !

**Laurent** (off) Tu sais quoi ? (Sur lui.) Je me demande bien qui est-ce qui passe le plus pour un abruti, là !

**Olivier** (off) Non mais Laurent, Cédric il a raison ! Franchement... Eh ! (Il siffle.) Tu baisses d'un ton, franchement là tu commences à me faire chier ! **4**

**Laurent** (hors de lui) Toi aussi tu commences à me faire chier ! **5**

**Olivier** (off) Ouais ben toi tu me fais chier !

**Laurent** (off, sur Olivier) Toi aussi tu commences à me faire chier !!!...

**Olivier** Je commence à t'expliquer que les gens... Écoute-moi bien !

**Laurent** (off) ... à lécher le cul le cul de la direction ! Tu me fais gerber !

**Olivier** On est en train de t'expliquer que les gens...

**Laurent** (off) Tu me fais gerber !

**Olivier** Ben moi tu me fais chier, on est en train de t'expliquer que les gens tirent la langue. C'est ça que Bruno est en train de t'expliquer...

**Laurent** (off) Tu crois que je le vois pas ?

**Olivier** Et Cédric aussi...

**Laurent Boukhari** (off) Est-ce qu'au moins, vous le connaissez, le montant de la supra-légale ?

**Laurent** Non, mais on en a rien à foutre. Tu sais quoi, on n'en a rien à foutre...

**Mélanie** On s'en branle du montant de la supra-légale.

**Laurent Boukhari** (off) Vous, vous vous en branlez... Vous vous en branlez... Mais peut-être que ça intéresse certains, là ici. Donc c'était 17 000 au départ. Aujourd'hui c'est 25 000. Et moi je pense... que ce qui faut qu'on fasse, c'est qu'on se batte pour la monter à 30 000, 40 000, voire plus. **6** C'est là qu'on doit emmener le combat aujourd'hui.

**Laurent** (off) Mais tu vas faire quoi avec tes 40 000 euros, mon pauvre ?

**Laurent Boukhari** C'est pas le problème ! C'est pas le problème ! Je préfère partir avec un chèque dans la poche que les mains vides. Je préfère sauver les meubles que mettre le feu à la baraque c'est clair !

**Bruno** (off, sur Laurent et Mélanie) Moi, j'ai des familles qui sont venues me voir, elles ont même pas le moindre argent pour payer la cantine des gosses ce mois-ci.

**Laurent** Mais c'est justement pour ça qu'on se bat !

**Bruno** (off) Je voudrais dire aussi autre chose pour finir !

**Laurent** Attends, je réponds ! C'est pour ça qu'on se bat ! C'est justement pour la payer cette putain de cantine. Mais pas pendant un an ou deux ans ! La payer, tout le temps ! C'est pour ça qu'on se bat !

Un autre syndicaliste intervient.

**Gilles** (off) Bien sûr tu t'en branles, toi ! Ta gamine elle est grande, (Sur lui.) ... t'as plus de charges, toi. **7**

**Laurent** (off) Oh ! Oh ! Mais qu'est-ce que tu connais à ma vie toi ? (Sur lui.) Là j'ai racheté la part de mon ex de la maison, j'ai un crédit jusque-là ! Tu veux ma place ? Non, non, je te pose une question... (L'autre veut répondre.) Non, non ! Tu la veux ma place ?

**Gilles** (off) Tu fais le matador. (Sur lui.) Tu passes au journal de 20 heures...

**Laurent** Non, non, je te pose une question : tu la veux, ma place ?

**Gilles** Tu fais le fier parce que tu passes au journal de 20 H !

**Laurent** Je fais le fier parce que je passe à la télévision ?

**Gilles** Tu vas écouter les gens ? Tu vas écouter les gens ? Non. T'écoutes personne. (Off, sur Laurent et Mélanie.) Tu restes dans ton monde...

**Laurent** (en colère) J'écoute tout le monde ! Je suis avec vous ! J'entends... j'entends les gens ! On est juste pas du même avis !

Un homme en costume prend la parole.

**Le cadre** (off) Vous permettez ? Vous permettez ? S'il vous plaît.

**Laurent** Laissez-le parler.

**Le cadre** (off) Je suis désolé, (Sur lui.) ...c'est la première... première réunion à laquelle je participe. Je suis pas très... pas très crédible, j'étais pas aux précédentes. Je suis cadre, contrairement à la majorité d'entre vous... (Off, sur Bruno et d'autres salariés. **8**) ...Donc proche de la direction. Et ce qui passe là, la division, ce qu'on est en train de vivre, (Sur lui.) le fait qu'on se gueule dessus là, c'est qu'ils cherchent, là, la Direction. Moi il y a deux ans, j'y étais à la signature de l'accord d'entreprise...

**Un homme** (off) C'est comme ça qu'ils vont nous bouffer...

**Le cadre** Mais bien sûr ! Il y a deux ans, j'y étais à l'accord d'entreprise... Et le discours de la direction, c'était clair... Faites le dos rond, attendez que ça passe, ils vont se foutre sur la gueule, les ouvriers. **9** Ils ont gagné ! On y est ! C'est ce qu'ils cherchent... la division, c'est leur stratégie, (Off, sur Laurent et Mélanie.) ... c'est leur stratégie, il n'y en a pas d'autre. Il n'y en a pas d'autres... Donc il faut... (Off, sur Olivier et d'autres salariés) ...il faut qu'on reste unis. Si aujourd'hui une entreprise, elle est capable



1



2



3



4



5



6



7



8



9

d'aligner un gros chèque, c'est que c'est elle qui a la pression. Ça c'est sûr. Vous avez la pression, mais eux ils l'ont encore plus. (Sur lui.) Et vous savez pourquoi ? Parce que les Allemands leur collent la pression. Ils les appellent tous les jours pour qu'ils règlent le problème le plus vite possible. S'ils sont capables d'aligner un chèque en plus, comme disait Laurent, c'est qu'ils ont la pression. Mais faut pas lâcher, il faut rester, il faut rester groupés là. Faut rester unis maintenant, faut pas lâcher.

Une femme interpelle le cadre.

**Stéphanie** (off) Non mais vas-y, dis-nous, dis-nous combien tu gagnes !

**Le cadre** (off) Mais c'est le sujet, là ?

**Stéphanie** Non, mais, oh, vas-y, réponds à la question ! Dis combien tu gagnes.

**Teddy** (off) Arrête de le faire chier ! L'agresse pas, non plus !

**Un homme** (off) Pourquoi tu l'emmerdes ?

**Stéphanie** Non mais je lui pose une question simple, je lui demande combien il gagne ! **1**

**Le cadre** Mais ça change rien de savoir combien je gagne !

**Stéphanie** (off) Non, non je lui pose une question simple !

**Teddy** (off) Il est dans la même merde que nous, dans le même bateau !

**Stéphanie** (off) Non il est pas dans la même merde que nous ! Eh oh, j'ai 25 ans de boîte ! Eh, je gagne 1400 euros net ! Trois gamins ! (Sur elle.) Tu veux que je m'en sorte comment ? Dis-moi comment je vais m'en sortir, là... Je vais tenir combien de temps ? Lui, il a trois fois mon salaire !

**Le cadre** Mais c'est pas la question !

**Olivier** Stop ! Pardon ! Stop, stop, stop ! Mais on a un problème de stratégie, là. Laurent expose son point de vue avec Mélanie, nous on a un autre point de vue. Euh bon... Moi je... À la limite j'ai envie de poser la question à Laurent directement. Ton syndicat, il pèse combien ? **2**

**Laurent** Ça y est, on y arrive ! Ça y est, on y arrive ! « Ton syndicat, il pèse combien ? » Mais tu te rends compte de la question d'imbécile que tu poses ?

**Olivier** (off) Ouais je me rends compte de la question ! (Sur lui.) L'important c'est que le Syndicat Indépendant de Perrin Industries qu'on représente avec Bruno et quelques-uns ici, on est le plus représentatif. Et donc notre point de vue, il faut quand même l'entendre un peu plus que d'autres points de vue.

**Mélanie** (off) Le plus représentatif de quoi, Olivier ? Le plus représentatif de quoi ? (Sur elle.) Quand il faut prendre une décision importante, t'es obligé de t'allier avec un autre syndicat ! **3** Et puis franchement à l'heure actuelle, les syndicats, là, on s'en branle, d'accord ?

**Rachid** (off) Arrête Mélanie tu peux pas dire ça ! (Sur lui.) Tu peux pas dire ça ! On s'en branle

pas des syndicats ! Nous on se casse le cul pour que les gens aillent voter aux élections professionnelles... **4**

**Laurent** (off) Si, elle peut dire ça ! Et je vais vous dire pourquoi ! Quand on va être au chômage (Sur lui.) ...on s'en fouta complètement de savoir qui appartenait à tel syndicat ou tel syndicat ! Ça n'a aucune espèce d'importance de savoir s'il est « plus représentatif ou moins que l'autre » ! Tout ce que je vois, c'est qu'on a signé un accord avec la direction il y a deux ans et voilà, ils nous ont trahis, ils ont pas tenu leur parole, qu'on s'est fait enfler tous ensemble. Tous ensemble, on s'est fait enfler ! Et là c'est tous ensemble qu'il faut qu'on se batte ! Tous ensemble ! Parce que sinon si l'usine elle est fermée, c'est terminé. (Il montre un salarié du doigt.) T'auras plus jamais de travail, toi ! (Puis un autre.) Toi non plus, plus jamais de travail ! (Un autre.) Plus jamais de travail ! T'as quel âge ? T'as cinquante-cinq ans ? (Off, sur Bruno, Rachid et d'autres salariés.) Alors tu vas faire quoi ? Tu vas toucher douze mois de congés de reclassement hein ? Deux ans de chômage et encore ! pas plein pot pendant toute la durée et après, (Off, sur Olivier et d'autres salariés.) ...il va falloir que tu tiennes quoi ? Cinq ans, six ans, sept ans avant la retraite ? Tu vas faire quoi le matin quand tu vas te réveiller, Bruno ? Hein ? (Sur lui.) Tu vas faire quoi avec ta carcasse comme ça là ? Tu vas faire quoi ? Il y a plus un boulot à cinquante kilomètres à la ronde. (Off, sur Sébastien, Rachid et d'autres salariés.) Ici il y a des gens qui retravailleront plus jamais de leur vie ! C'est ça qu'il faut que vous entendiez ! (Off, sur Gilles et une autre salariée.) Et là toi tu viens... tu viens me parler de ma fille, de ma femme, de je sais ... Mais tu sais quoi ? Ma fille, elle a 21 ans. (Sur lui.) La maison, je la vends quand je veux et après je pars à la pêche. Je pars à la pêche. Je m'en lave les mains. (Il joint le geste à la parole.) Je me bats pas juste pour ma gueule, je me bats pour tout le monde ! Pour qu'on conserve notre travail. Je me bats pour un chèque mais pas la supra-légale. Un chèque qu'on va toucher à la fin de chaque mois ! **5** (Off, sur Bruno et un autre.) C'est pour ça que je me bats ! C'est pour ça qu'on doit se battre ! C'est pour ça que vous devez vous battre tous ensemble ! (La caméra panote pour cadrer plusieurs salariés, et s'arrête sur Olivier.) On doit TOUS être ensemble ! Parce que quand elle va fermer l'usine (Sur lui.) ...ça sera terminé. Entendez-le le mot : Ter-mi-né.

#### Cuisine maison de Laurent / Int. nuit

Laurent mange seul dans sa cuisine en travaillant. **6**

#### Bar / Int. nuit

Ambiance festive dans un bar. Un homme arrive dans le bar, recouvert d'autocollants « 1100 en lutte ». Il est applaudi à tout rompre... **7**

**Un homme** Tu vas être emmerdé pour pisser quand même !

Rires.

#### Bar / Int. nuit

Laurent et plusieurs de ses collègues sont assis à une table. Certains ont un verre à la main.

**Laurent** On va faire un jeu. On va dire... Mais faut le dire vite... Pas... pas comme ça, faut le dire vite... On va dire... Je vous dis la phrase doucement, moi, mais après faut la dire vite. Celui qui arrive pas à la dire, il a un gage. Écoute... Écoutez... Nous-ne-nous-dé-so-la... Merde !

Rires.

**Jean** (off) T'as un gage !

**Laurent** Non, non. Nous-ne-nous-dé-so-li-da-ri-se-rons-pas ! **8** (Il désigne Sébastien du doigt.) Dis-le vite ! Dis-le vite !

**Sébastien** Ne nous dé nous ne...

Rires de plusieurs personnes.

**Laurent** (off) Dis le vite ! Dis-le vite ! Dis-le vite !

**Sébastien** Nous ne ne dé...

**Laurent** À toi...

**Mélanie** (de dos) Nous ne nous désodélariserons pas...

**Laurent** (à une autre femme, à côté) Vas-y toi !

**Femme 1** Nous ne nous... nous ne nous...

**Laurent** (à une autre femme) Allez c'est bon ! À toi ! À toi ! Vas-y ! Vas-y !

**Femme 2** Nous ne nous délassi...

**Laurent** (off) À toi !

**Khader** Nous nous ne nous désodo...

**Laurent** (off) Allez ! À toi !

**Sébastien** Nous ne dou dou dou...

**Laurent** (off) Non ! Dis-le vite !

**Sébastien** Nous nous dododoli...

Rires.

#### Devant les grilles de l'usine / Ext. jour

Les salariés réunis en piquet de grève devant les grilles de l'usine.

**Laurent** (au téléphone) D'accord...

**Michel Freyne** Laurent ! Laurent ! (À voix très basse.) T'as Borderie et le SIPI qui arrivent.

**Laurent** (en raccrochant) Je te rappelle ! Je te rappelle !

Laurent et Michel rejoignent le groupe de salariés emmené par le directeur d'établissement, M. Borderie.

**M. Borderie** Bonjour Messieurs dames. Alors je suis là ce matin pour demander aux ouvriers qui font la grève – qui sont dans leur droit – mais je vous demande de laisser un libre accès de l'usine et des ateliers... **9**

**Laurent** Non.

**M. Borderie** (off, sur Laurent) J'ai mandaté ce matin un huissier de justice qui va constater... (Sifflets et huées du groupe. Les échanges sont confus, chacun réagissant sans laisser les autres finir... Off.) ... ce qui se passe ici...

**Laurent** À quoi vous jouez, là ?

**Bruno** On joue à rien du tout ! On en a plein le cul de laisser filer le temps !

**Laurent** On bougera pas.



**M. Borderie** Je vous demande de laisser un libre accès aux personnes qui souhaitent reprendre le travail !

**Mélanie** Vous êtes sérieux là ? Vous foutez tout en l'air comme ça ?

**Olivier** Mêlé-toi de tes oignons, on est en train de te dire qu'on veut juste permettre aux gens de faire leur choix.

**Laurent** Déjà, elle a pas d'ordres à recevoir de toi pour commencer et pas... et pas avec ce que tu fais. Et pas...

**Olivier** (il le coupe) C'est bon, un ton plus bas.

**Laurent** Non, pas un ton plus bas. C'est pas compliqué, il y a une personne qui va rentrer. Personne. (Un temps. À M. Borderie.) On s'expose à quoi ?

**M. Borderie** À un renvoi pour faute lourde.

**Laurent** (off) À un renvoi pour faute lourde !

**M. Borderie** Vous le savez parfaitement.

**Laurent** Parce qu'on veut conserver notre boulot, on s'expose à un renvoi pour faute lourde ! Mais Monsieur... (Off, sur M. Borderie.) Mais Monsieur Borderie...

**M. Borderie** Vous le savez bien, il y a entrave à la liberté du travail. Et ça c'est un droit fondamental !

Des sifflets et des huées.

**Laurent** Parce qu'on veut garder notre boulot, il y a une entrave à la liberté du travail ! **1** Vous avez pas tenu vos accords ! Si vous aviez tenu vos accords, si vous aviez tenu votre promesse, on n'en serait pas là, Monsieur Borderie ! J'ai pas de leçons à recevoir de vous ! Et ni d'eux ! (Il montre ses collègues du Sipi du doigt.) J'ai pas de leçons à recevoir de vous !

**M. Borderie** Je vous ai déjà expliqué... Vous vous exposez à de lourdes sanctions à continuer comme ça.

**Laurent** (off) J'aimerais bien voir ça ! Quelles sanctions ? (Sur lui.) Quelles sanctions ?

**M. Borderie** (off, sur Laurent) Il y a une décision de justice point barre. D'accord ? Donc vous nous laissez... vous nous laissez un libre accès, c'est un droit fondamental qu'ont les ouvriers qui ont voté la reprise du travail.

Huées.

**Olivier** (off, sur Laurent) Mais c'est bon, c'est bon, c'est bon... Et qu'il arrête de faire son héros ! C'est bon. Ras-le-bol ! Ras-le-bol ! Ras-le-bol ! **2**

**Mélanie** C'est sûr que toi le héros tu le fais pas trop !

**Olivier** Mais c'est bon Mélanie... Et tu sais quoi ? Va lui sucer la bite à ton Laurent.

Huées.

**Mélanie** (en se ruant sur Olivier) D'où tu me parles comme ça, toi ?

Des cris des gens autour.

Laurent écarte Mélanie et Olivier.

**Une femme** Arrêtez, arrêtez, arrêtez !

**Laurent** Ça va ! Ça va ! Stop ! Oh ! C'est bon ! Brouhaha... C'est la confusion la plus totale... **3** Huées.

**M. Borderie** S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! Calmez-vous... S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! C'est la loi ! Le respect de la loi est valable pour tout le monde !

Brouhaha. Tout le monde crie...

**Laurent** Mais écoutez-moi une seconde !

**Olivier** C'est fini ! Elle est fermée cette usine ! Tu comprends ça ? C'est terminé ! C'est terminé ! C'est terminé !

Off, sur Laurent. Cris et invectives.

**Laurent** (off, sur Olivier et ses partisans) Vous foutez en l'air, tout ce qu'on a construit. Ils attendent que ça là-haut ! Qu'on se foute sur la gueule...

**Olivier** Mais arrête !

**Laurent** (hors de lui) On est en train de crever et on se fout sur la gueule ! **4** Ils ont gagné ! Vous êtes contents ! T'es content ? Ils ont gagné !

**Bruno** Non, je suis pas content !

**Laurent** Mais si ! Ils se régalez ! Ils vous ont filé... ils t'ont filé une pelle pour creuser ta tombe ! Ils t'ont filé une pelle pour creuser ta tombe !

**Une femme** On se bat tous ensemble !

**Laurent** Mais t'es con ou quoi ? Mais pas toi ! Pas toi !

#### Devant les grilles de l'usine / Ext. petit matin

Une musique inquiétante et violente a démarré sur la fin de la scène précédente. Une musique qui monte en puissance tout au long de la scène. Les grévistes sont accrochés les uns aux autres, formant une barrière humaine devant la grille de leur usine pour empêcher l'accès. Les CRS sont devant eux. Ils retirent les palettes enchevêtrées, qu'ils jettent sur le côté.

**Les grévistes** (les mots d'ordre sont confus, mais les voix portent) Barrez-vous ! C'est notre usine ! Dégagez ! Tenez bon ! Ils vont charger ! Tenez bon ! On n'est pas des voyous !

Une fois les palettes délogées, les CRS se mettent en marche, boucliers en avant, ils chargent. Ils arrachent violemment chaque salarié accroché à la grille. Ceux-ci se défendent, ils donnent des coups de pieds à leurs adversaires, mais dans la mêlée, les CRS sont plus forts. **5** Ils cèdent parfois devant les ruades des grévistes, mais reviennent aussitôt à la charge, parvenant in fine à emmener les grévistes, un par un, loin de la grille.

#### Devant les grilles de l'usine / Ext. petit matin

Toujours la musique... Plus aucun ouvrier accroché à la grille. Les CRS sectionnent la chaîne avec une meuleuse dans une gerbe d'étincelles. **6**

#### Devant les grilles de l'usine / Ext. jour

Encore la musique, de plus en plus violente et assourdissante... Devant l'usine, les grévistes font une haie de déshonneur aux salariés qui reprennent le travail sous protection policière. M. Borderie, protégé par les CRS, les accueille à la grille. Olivier traverse la foule qui le hue et il fend les rangées de CRS pour entrer dans la cour de l'usine. Il est suivi de Bruno qui est copieusement applaudi, par provocation. **7** Mélanie sort des rangs et lui met sous le nez un autocollant sur lequel est inscrit « 1100 en lutte ». Deux CRS repoussent Mélanie et la font rentrer dans le rang. Fin de la musique brutalement.

NOIR

#### Usine de Montceau-les-Mines / Int. jour

Les grévistes de l'usine d'Agen envahissent au pas de charge l'usine de Montceau-les-Mines. **8**

**Les salariés** Agen ! Montceau ! Solidarité ! Agen ! Montceau ! Solidarité !

**Laurent** (il s'adresse à chacun des ouvriers sur son passage) Tu bloques la machine. Bloque la machine. Un autre, là. Bloque la bécane, là ! Quelqu'un qui bloque la bécane aussi, là !

**Les salariés** Agen ! Montceau ! Solidarité !

#### Usine de Montceau-les-Mines / Int. jour

**Laurent** (à un ouvrier) Elle est bloquée, ta machine ? Elle est où, ta machine ? (Laurent s'éloigne. Il est comme fou au milieu du chaos et des bruits des machines.) Elles sont bloquées, les machines ?

**Un syndicaliste** On leur explique, ils sont pas au courant...

**Laurent** Elle est bloquée, ta machine ?

**Ouvrier** Non.

**Laurent** Bloque-la. (L'ouvrier n'obtempère pas, Laurent appelle les autres à la rescousse.) Oohhhhh !

Teddy vient arrêter la machine.

**Ouvrier** J'arrête ! J'arrête ! J'arrête ! C'est pas cool ce que vous faites ! C'est pas cool ce que vous faites ! **9**

Mais Laurent est déjà parti plus loin...

**Tout le monde** Agen ! Montceau ! Solidarité ! Agen ! Montceau ! Solidarité !

#### Plein écran / Reportage télé

C'est le 13 heures de France 2. Le titre à l'image : Emploi. Salariés en colère.

**Des salariés** (ils crient) Agen ! Montceau ! Solidarité ! Agen ! Montceau ! Solidarité ! Agen ! Montceau ! Solidarité ! Agen ! Montceau ! Solidarité !

**Le journaliste** (off) Ils ont parcouru 500 km pour venir ici à Montceau-les-Mines. (Laurent, au téléphone, passe à l'image.) Des grévistes du site Perrin Industrie d'Agen occupent cet autre site de l'entreprise. Une démonstration de force à quatre semaines de la fin des négociations pour faire pression sur la direction allemande du groupe.

**Les salariés** Tous ensemble ! Ouais ! Ouais ! Tous ensemble !



1



2



3



4



5



6



7



8



9

**Laurent** (interview) On est avec les ouvriers qui nous suivent. On a trouvé nos collègues qui sont là et qui nous aident à faire le siège. **1** Et on bougera pas d'ici tant qu'on n'aura pas ce rendez-vous et que les Allemands seront pas venus à la table.

**Le journaliste** (off, on voit M. Censier discuter avec ses cadres) Réaction immédiate du directeur du site. Selon lui l'occupation de l'usine ne fait qu'aggraver la situation.

**M. Censier** (interview) Je pense qu'il y a clairement la volonté de certaines personnes de vouloir envenimer les choses **2** alors que la direction fait le maximum pour sortir de cette situation.

### Usine de Montceau-les-Mines / Int. jour

Laurent et ses collègues font face au directeur de l'usine.

**M. Censier** Les Allemands... (Off, sur Laurent.) Ils négocient pas avec le couteau sous la gorge.

**Laurent** D'accord !

**M. Censier** (off) D'accord ? OK ! (La caméra panote pour faire entrer M. Censier dans le champ.) Donc ça sert à rien... J'ai fait ce qu'il fallait, je les ai appelés, ils ne veulent pas vous rencontrer. J'y peux rien ! J'y peux rien !

**Laurent** Vous avez du pouvoir ? Vous avez du pouvoir ?

**M. Censier** Non, j'ai pas le pouvoir...

**Laurent** Si, si, si... Si, vous avez du pouvoir quand ça vous arrange d'avoir du pouvoir. Vous avez du pouvoir ?

**M. Censier** Pas celui-ci. (Huées.) Calmez-vous, calmez-vous, calmez-vous.

**Laurent** Les ordres... Les ordres, les ordres, ils viennent d'Allemagne. Nous, ce qu'on veut, c'est que vous demandiez aux Allemands de venir autour de la table. Tant qu'ils seront pas là, on ne bougera pas d'ici.

**M. Censier** On ne leur impose rien.

**Sébastien** On ne bougera pas ! On bougera pas ! **3**

**M. Censier** On impose rien ! Je ne sais pas si...

**Laurent** Mais on risque rien !

**M. Censier** Vous allez pas négocier comme ça !

**Laurent** Mais on risque rien ! On n'a plus rien à perdre !

**M. Censier** Je vous demande de partir. C'est illégal ce que vous faites.

**Laurent** (off, sur M. Censier) C'est les Allemands... C'est les Allemands qu'il faut appeler !

**M. Censier** Vous êtes dans un lieu privé ! C'est un lieu privé ici. (Huées. Off, sur Laurent.) C'est de votre responsabilité.

**Laurent** S'il vous plaît ! Les ouvriers qui sont là... (Il tend le bras pour montrer les ouvriers de Montceau.) Les ouvriers qui sont là pourront sortir mais il y en a pas un qui va rentrer à partir de 14

heures ! Pas un ouvrier qui rentre ! Pas un ouvrier qui rentre ici !

**M. Censier** (off) Vous n'arriverez à rien ! Ça ne fera rien avancer !

**Laurent** D'accord.

**M. Censier** (off) Ça ne fera rien avancer. (Sur lui.) Vous n'avez pas à être ici ! Vous n'avez pas à être ici !

**Laurent** On veut les Allemands à la table ! On veut les Allemands à la table ! (Off, la caméra panote pour recadrer M. Censier.) Vous vous étiez engagé à le faire...

**M. Censier** Vous mélangez tout !

**Laurent** (off) Faites-le !

**M. Censier** Vous mélangez tout !

**Laurent** (off) Faites-le !

**Tout le monde** Les Allemands à la table ! Les Allemands à la table !

**Laurent** Vous entendez ? Vous les entendez ? Vous entendez ?

### Cour de l'usine de Montceau-les-Mines / Ext. jour

Laurent est au téléphone au milieu de la cour de l'usine. Une musique a démarré au tout début de la séquence. Une musique dont les notes semblent égrener les secondes. Nous l'entendons sous les paroles.

**Laurent** (au téléphone) Monsieur Grosset... Monsieur Grosset, vous avez demandé à Monsieur Censier de décrocher son téléphone pour téléphoner aux Allemands et leur demander de venir à la table. Oui ou non ? C'était... C'était pas une réunion en cachette ! C'était à Paris. C'était à Paris. On était quinze autour de la table. C'est vous qui... C'est vous qui avez demandé, vous étiez là ! Rien n'a été fait ! Il n'a pas passé cet appel. Rien n'a été fait ! Donc moi je vous le dis, c'est terminé. On n'a plus confiance. Terminé ! **4** Donc entendez-le ! Il va falloir... Entendez-le ! Entendez ce que je vous dis. On est aujourd'hui sur le site... On ne bougera pas. On ne bougera pas tant qu'on n'aura pas ce putain de rendez-vous avec les Allemands. Voilà c'est clair ? (Un temps, en plan plus serré.) Un signe d'apaisement ? C'est à nous de montrer un signe d'apaisement ? Ça fait des mois que vous foutez le bordel et c'est à nous de montrer un signe d'apaisement ? Non, mais attendez ça va pas la tête !... Mais attendez... Mais votre parole... Votre parole... Mais si j'étais vulgaire, vous pourriez vous la mettre où je pense, votre parole. Mais je ne vous crois plus. Je ne vous crois plus. Je ne crois que les gens qui tiennent leur parole. Ni Monsieur Borderie, ni vous, ni...

Laurent continue à invectiver M. Grosset, mais la musique a remplacé ses paroles...

Fondu enchaîné.

### Cour de l'usine de Montceau-les-Mines / Ext. jour

Laurent est devant un groupe de grévistes. Il hurle des ordres que l'on n'entend pas. **5** Nombreux sont ceux qui réagissent à ses paroles, en levant le poing pour accompagner leurs slogans. **6**

### Cour de l'usine de Montceau-les-Mines / Ext. jour

La musique s'est interrompue.

Dans la cour, au milieu des grévistes, Sébastien s'est emparé d'un cône de chantier en plastique comme porte-voix. Ils chantent sur l'air d'« une jolie fleur dans une peau de vache » de Georges Brassens.

**Un groupe de grévistes** Allez Censier, montre-nous tes fesses ! Allez Censier, montre-nous ton cul !

Laurent ne participe pas, mais il se marre...

**Sébastien** ... Allez Censier, montre-nous ton cul ! Allez Censier, montre-nous tes fesses ! Allez Censier, montre-nous ton cul ! Allez Censier, montre-nous tes fesses ! Allez Censier, montre-nous ton cul ! **7**

### Cour de l'usine de Montceau-les-Mines / Ext. jour

M. Censier tient un micro à la main. Il fait face aux salariés au milieu de la cour.

**M. Censier** Je viens juste de m'entretenir avec le DRH-monde de Dimke qui lui-même a eu Monsieur Hauser. C'était vraiment pas simple de l'avoir parce qu'en ce moment Monsieur Hauser se trouve aux États-Unis et avec le décalage horaire, c'est assez compliqué. Et donc voilà, Monsieur Hauser est prêt à envisager de vous rencontrer pour échanger avec vous à la condition que... Agen reprenne le travail. **8**

Rires et huées.

**Laurent** Il est prêt à envisager... Il est prêt à envisager une solution, c'est ça ?

**M. Censier** (off) Oui.

**Laurent** (il se penche au-dessus d'un micro qui lui était tendu) Oui donc en fait, il se fout de notre gueule, Monsieur Hauser !

**M. Censier** (off) Je fais juste rapporter en fait ce que m'a été dit.

**Laurent** Ben alors vous allez prendre votre téléphone, vous allez dans votre bureau, vous allez rappeler monsieur Hauser et vous allez lui dire que tant qu'il ne fera pas une déclaration, officielle – officielle hein ! – comme quoi il désire nous rencontrer, et qu'il va se mettre autour de la table, nous, on bougera pas d'ici. Voilà !

Applaudissements des salariés.

**M. Censier** (la caméra panote pour le recadrer) Non, mais attendez, je ne peux pas aller plus loin, j'ai fait le maximum.

**Laurent** (off) Vous pouvez pas aller plus loin ? Ben, nous non plus on peut pas aller plus loin ! **9** (La caméra panote pour le recadrer.) C'est comme ça qu'on ne peut pas aller plus loin, et ben on va rester ici, hein ? (Approbation des salariés.) On va rester ici. On peut pas aller plus loin nous non plus. Et en plus, on a tous les gars de Montceau avec nous ! Tous les gars de Montceau avec nous !

**M. Censier** (off) Ben justement, c'est pas la meilleure chose que les salariés de Montceau font. Je vous le dis, (Sur lui.) ...c'est pas la meilleure chose !



**Laurent** (de dos, en amorce) Ben dites-leur ! Dites-leur ! Dites-leur ! Dites-leur ! Dites-leur... c'est pas la meilleure chose que vous faites ! Dites-leur !

**M. Censier** Je vous dis... Je vous dis que les salariés de Montceau feraient mieux de reprendre le travail.

**Tous** Agen Montceau solidarité ! Agen Montceau solidarité !

**M. Censier** Ce que vous faites, vous êtes en train de mettre l'entreprise en difficulté.

**Tous** Agen Montceau solidarité ! Agen Montceau solidarité !

**Laurent** (il a pris le micro de M. Censier pour se faire entendre de tous) Eh ben comme ça, comme ça, comme ça il pourra vous virer aussi ! Et puis il aura une bonne occasion pour fermer cette usine aussi ! 1

**M. Censier** Non mais attendez, attendez !

**Laurent** Vous pourrez fermer cette usine aussi !

**M. Censier** S'il vous plaît !

#### Cour de l'usine de Montceau-les-Mines / Ext. nuit

Une musique au rythme martial démarre. La nuit est tombée. Sous la lumière vive des projecteurs des caméras de télévision, Laurent, énervé, est au téléphone.

**Laurent** (au téléphone) Monsieur Grosset, Monsieur Grosset ! Non, non ! Je vous parle comme je veux. Moi je vous dis... Moi je vous dis... On quittera pas les lieux ici tant qu'on n'aura pas une date... une date, un lieu de rendez-vous et une heure précise. On ne quittera pas les lieux. Ça fait trois mois que vous nous faites tourner en bourrique. Trois mois ! Trois mois que vous nous faites tourner en bourrique. Et que vous nous faites espérer des choses pour nous planter après ! Je vous explique, ici, là, à Montceau, ici, ça reprendra pas, le travail. 2 Il y a deux cents collègues d'Agen qui vont venir et qui vont nous aider à tenir le siège... Mais je m'en fous ! Je m'en fous qu'on aille dans le mur ! Vous comprenez pas, on n'a plus rien à perdre ! On n'a plus rien à perdre, Monsieur Grosset ! Plus rien !

#### Cour de l'usine de Montceau-les-Mines / Ext. nuit

La musique occupe maintenant tout l'espace sonore. Il s'est mis à pleuvoir. Les salariés se protègent comme ils peuvent. D'un drapeau ou d'un morceau de carton. Visages fatigués et déterminés d'hommes et de femmes au milieu de la cour de l'usine. Mélanie et Laurent font partie d'un petit groupe en pleine discussion. Le caméraman de la télé fait comme les autres, il attend... Laurent tourne en rond, impatient... 3

#### Cour de l'usine de Montceau-les-Mines / Ext. nuit

Puis arrive Monsieur Censier. Il dit quelques mots à l'oreille de Laurent, puis prend le micro pour s'adresser à tous.

**M. Censier** Donc voilà, il y a eu de très nombreux appels téléphoniques entre l'Allemagne et les États-Unis. Et on me demande de vous dire... que Monsieur Hauser va rencontrer les représentants syndicaux d'ici huit jours à Paris. 4

Explosion de joie. Applaudissements.

**Laurent** Laissez-le parler ! Laissez-le parler ! Laissez-le parler ! Oh, oh ! Laissez-le parler !

**M. Censier** Et ce sera... S'il vous plaît... S'il vous plaît... S'il vous plaît... Laissez-moi finir. (Ça se calme.) Et ce sera également en présence du conseiller social de l'Élysée. Voilà.

Explosion de joie, clameurs, cornes de brume... Laurent et M. Censier échangent quelques mots, que l'on n'entend pas...

**Tout le monde** Ouais ! Ouais ! On a gagné ! On a gagné ! Tous ensemble ! Tous ensemble ! Ouais ! Ouais ! Tous ensemble ! Tous ensemble ! Ouais ! Ouais ! Tous ensemble ! Tous ensemble ! Ouais ! Ouais ! Tous ensemble ! Tous ensemble ! Ouais ! Ouais !

M. Censier regagne son bureau. Laurent récupère le micro de M. Censier et crie : « Tous ensemble ! Tous ensemble ! » Il est porté en triomphe... 5 Une fois de retour sur terre, il répond aux questions d'un journaliste. On entend à peine ce qu'il dit car la musique occupe à nouveau tout l'espace sonore tout en montant en puissance.

**Laurent** (il n'est pratiquement pas audible) On est très content ! On est très content ! On est très content de cette nouvelle ! On l'attend depuis... depuis trois mois ! Depuis deux mois et demi et c'est enfin arrivé. On est content ! Ça y est !

**Le journaliste** C'est la victoire ?

**Laurent** C'est une victoire, c'est pas la victoire finale. C'est une étape mais c'est déjà un bon début et enfin ils viennent à la table et on va pouvoir discuter avec eux. C'est ça...

Il a fini de parler. Il rejoint Mélanie, la prend dans ses bras, l'embrasse. Puis il harangue la foule une nouvelle fois. Ses slogans sont repris, poings levés. Sébastien vient l'embrasser. Visiblement, l'espoir est de retour...

#### Atelier usine d'Agen / Int. jour

Fin de la musique. Plan général de Laurent et quelques collègues juchés sur des palettes face aux mille salariés de l'entreprise dans un des vastes ateliers de l'usine. Applaudissements. 6

**Laurent** (au micro) Merci d'être là. Je vous présente Monsieur Barral, président du groupe Alcam. Alors avant de lui passer le micro, j'ai deux petites choses à vous dire. On a obtenu... On a enfin obtenu un rendez-vous avec le PDG allemand. (Applaudissements.) Attendez ! Je veux pas faire le rabat-joie. (Plan moyen de Laurent et de ses camarades sur l'estrade improvisée, dont Bruno.) On a obtenu un rendez-vous avec le type qui veut toujours nous foutre dehors ! (Huées...)

C'est tout ce qu'on a obtenu ! (Huées.) S'il vous plaît ! C'est une victoire certes... Mais c'est une victoire d'étape, il faut aller plus loin. Si on veut que le rendez-vous avec le PDG allemand aboutisse à quelque chose d'intéressant, il faut qu'on arrive avec du biscuit. On peut pas arriver les mains vides. On a tous compris ici que le PDG allemand, il va pas lâcher comme ça ! (Huées.) Si on arrive en lui disant : « C'est une honte de mettre onze cents salariés dehors du jour au lendemain... Il s'en fiche, le type, c'est pas son problème. Donc il faut arriver avec du solide. Et du solide, aujourd'hui on en a. (Applaudissements.) Ce matin, avec les syndicats, on a rencontré Monsieur Barral (Off, sur certains camarades dans la salle.) qui a fait une proposition de la reprise du site industriel. (Joie des salariés. Applaudissements.) Je vais lui passer la parole dans une seconde. Je voudrais vous dire une chose très importante aussi. Ce matin, j'ai eu au téléphone le conseiller social de l'Élysée, de la Présidence de la République. Et il m'a dit, et il m'a certifié, que la proposition de Monsieur Barral, je reprends ses termes exacts, était « archi viable » ! Voilà. 7

Enthousiasme des salariés.

#### Bar / Int. nuit

Les gens tapent dans leurs mains, d'autres sifflent, pendant que Mélanie monte sur une table du bar.

**Mélanie** Juste vite fait, (Off, sur quelques camarades.) juste... (Sur elle.) ...je voulais vous avouer... parce que j'ai un petit peu bu aussi... mais voilà ça a été trois mois très compliqués... tout le monde le sait, tout le monde a sa famille... c'est... c'est très fatigant, énormément fatigant au niveau familial, au niveau de la lutte et tout ça. Et je vous avouerais que j'ai voulu lâcher... souvent...

**Un homme** (off) Non !

**Mélanie** Ben si !

Des cris pour faire taire les commentaires.

**Teddy** (off) Putain, mais laissez-la parler !

**Mélanie** Voilà ! J'ai flanché à certains moments, j'y ai plus cru... Euh... Et je voulais juste remercier Laurent parce que ces moments-là, il a été... euh... je vais pleurer mais bon... Il a été juste...

**Des gens** (off) Ouais !

Applaudissements. Laurent lui envoie un baiser de la main. Et Mélanie vient dans ses bras. Ils restent un moment ainsi. Applaudissements.

**Des gens** Bravo Laurent ! Bravo Laurent ! Bravo Laurent ! Allez ! Bravo Laurent ! Pour Laurent hip hip hip ! Hourra ! Hip hip hip ! Hourra ! Pour Laurent hip hip hip ! Hourra ! Pour Laurent hip hip hip ! Hourra ! 8

#### Salle de réunion hôtel / Int. jour

Les syndicalistes, leur avocate, M. Grosset entrent dans une grande salle de réunion. Ils s'installent. Ils sont rejoints par M. Hauser, ses avocats, M. Censier, M. Borderie, le DAF, la DRH, etc. Personne ne dit un mot, tous ont l'air grave.

Caméras de télévision et photographes sont là pour saisir l'instant. 9

Puis un homme invite la presse à sortir.

**L'homme** (off) Messieurs, s'il vous plaît. Je vais vous demander de libérer la salle. Je vous en prie. Merci. Merci. (La salle se vide des journalistes. L'homme, à un journaliste resté là :) S'il vous plaît.



Celui-ci sort à son tour.

Tout le monde s'est assis. À la table des syndicats sont assis l'avocate, Mélanie, Laurent, Bruno et Olivier et quelques autres.

**M. Grosset** (off, sur les syndicalistes) Merci. Bien, bonjour à toutes et à tous. (Sur lui, seul à sa table.) Chacun connaît l'importance de cette réunion, elle est demandée par les salariés depuis très longtemps. **1** Nous sommes dans une situation que tout le monde connaît, nous avons trois semaines avant la date finale des discussions et je crois qu'il est très important qu'aujourd'hui, nous puissions nous parler et je le souhaite déboucher. (La caméra panote vers la droite. M. Grosset reste dans le champ, mais la table des dirigeants apparaît. Avec le DAF, la DRH, une avocate et M. Censier. M. Hauser est encore hors champ.) C'est la raison pour laquelle, pour perdre le moins de temps possible, je vais donner la parole à Monsieur Peeters, qui est le directeur administratif et financier du groupe Dimke. Je vous en prie.

**M. Peeters** (la caméra ayant continué de panoter, M. Hauser et M. Peeters sont entrés dans le champ) Je m'exprime aujourd'hui au nom d'une personne, Monsieur Hauser, qui est particulièrement, sincèrement, attaché... (Off, sur Laurent, Bruno et Olivier.) à la qualité d'un dialogue social qui est en Allemagne, une tradition. Il est aujourd'hui devant vous et il se réjouit que cette rencontre (Sur lui.) ...ait pu avoir lieu, parce qu'il y a, me semble-t-il, une question essentielle, une question centrale, une question... peut-être une question qu'on se pose tous, la question : « Pourquoi ? » Pourquoi cette fermeture, qui peut paraître pour certains d'entre vous injuste ? Voire pour d'autres indécente. (Off, sur Laurent, Bruno et Olivier.) Pourquoi ? (Sur lui.) La réponse à cette question incontournable n'est pas dans mon dossier, elle n'est pas dans nos usines. La réponse, elle est à l'extérieur de nos usines. La réponse, elle porte un nom, elle a un visage : le marché ! **2** À l'intérieur duquel, je me bats, nous nous battons, tous les jours. (Off, sur Mélanie, Laurent, Bruno et Olivier.) Ces décisions sont très très difficiles à prendre. Ces décisions m'empêchent de dormir.

**Mélanie** Excusez-moi, nous aussi on dort mal quand même. **3**

**M. Grosset** (off) Oui, bon d'accord. Restons sur votre exposé. S'il vous plaît.

**M. Peeters** (off) Je le conçois et je pense que tout le monde ici dort très mal. (Sur lui.) Mais il me paraissait important de poser les questions sur la bonne échelle. De me dire pourquoi avant d'essayer de regarder ensemble dans la même direction pour des solutions d'avenir. Et je passe la parole à Monsieur Hauser.

**M. Hauser** (il a un fort accent allemand) Merci, Monsieur Peeters. Re-bonjour toutes et tous, je suis vraiment heureux d'être parmi vous. Je suis heureux de... d'avoir l'opportunité de dialoguer avec vous. Alors une petite chose que vous savez

certainement pas, je suis très attaché à la France. (Off, sur Laurent, Bruno et Olivier.) Ma mère est française, dès que j'ai un peu de temps, je vais en Camargue où j'ai une maison et j'entretiens des relations privilégiées avec ce beau pays. (Sur lui.) C'est d'ailleurs, entre autres, une des raisons pour lesquelles je tenais à ce que le groupe Dimke, dont j'ai la chance, l'honneur et aussi la charge de présider, d'investir dans les deux usines du groupe Perrin Industrie. À savoir Montceau-les-Mines et Agen. M'enfin, cela étant dit, en tant que chef d'entreprise, je me dois d'avoir une vision globale des choses. Et personne dans cette salle aujourd'hui ne peut nier que nous sommes confrontés à des graves difficultés. Une compétitivité qui fait vraiment défaut... **4** (Off, sur Laurent, Bruno et Olivier.) dans le site d'Agen, qu'il faut... qu'il y a nécessité absolue de fermer.

**Valérie Lamond** Si je peux me permettre, Monsieur Hauser, nous ne partageons pas cette analyse. Et d'ailleurs, nous avons tenté en vain de vous faire entendre notre message.

**M. Hauser** (off, sur Valérie Lamond) Madame, j'entends bien ce que vous dites, (Sur lui.) ... mais vous savez comme moi – et tout le monde dans la salle – une nouvelle fois, que la justice française n'a pas suivi les arguments que vous avez développés avec les salariés depuis le début de cette affaire. La fermeture du site d'Agen a été validée par la justice française. Et vous êtes une femme de loi, donc je suis confiant que vous respectez la loi, Madame.

**Valérie Lamond** (off) Certes mais il s'agit... (Sur elle.) de dialogue social et le dialogue social, il ne se fait pas devant les tribunaux, **5** il se fait autour d'une table de réunion, entre la direction et les salariés.

**M. Hauser** (off) C'est pour cela qu'on est là.

**Valérie Lamond** Et le dialogue social, sauf erreur, les Allemands... (Off, sur M. Hauser et M. Censier.) y sont très attachés. Nous, ce que l'on voit c'est qu'avec cette fermeture... (Sur elle.) définitive et brutale, le groupe Dimke, qu'est-ce qu'il cherche ? Il cherche non pas à protéger ses salariés, je suis désolée, il ne cherche pas ça. Ce qu'il cherche, c'est à protéger les dividendes des actionnaires.

**Avocate de la direction 1** (off) Moi je me permets d'intervenir... Je me permets d'intervenir (Sur elle.) ...parce qu'en réalité, ce que vous dites là c'est une interprétation des chiffres. Ça ne repose en rien sur des données objectives.

**M. Grosset** J'entends vos points de vue différents sur la mondialisation, c'est intéressant, mais je voudrais qu'on traite le sujet, vous en comprenez toutes et tous l'urgence. **6** D'autant plus qu'il y a un repreneur, l'entreprise Alcam, son président-directeur général, Monsieur Barral. Et l'État soutient cette démarche, courageuse, mais une démarche raisonnée, étayée... Par qui ? Eh bien par les experts de la Banque Publique d'Investissements. Donc je crois qu'on se voit

ici dans une situation différente. Et à partir de ce moment-là, je me retourne encore une fois du côté de l'entreprise... Quelles sont vos propositions à ce sujet ? Parce que c'est quand même l'objet de notre réunion.

**Avocate de la direction 1** (off) Alors croyez bien que nous avons analysé avec beaucoup d'attention... (La caméra panote pour la recadrer.) le projet d'Alcam, ça, c'est une certitude. Alors effectivement c'est une proposition étayée, très détaillée. Néanmoins, nous considérons que l'approche stratégique de la société Alcam relève d'avantage de l'utopie... **7** euh... que d'un réalisme qui...

**Salariés** (off) Comment ?...

**M. Grosset** (off, sur Laurent) S'il vous plaît !

**Avocate de la direction 1** (off) ... que d'un réalisme qui correspond aux exigences du marché aujourd'hui.

**M. Grosset** (off) Vous pouvez préciser ?

**Avocate de la direction 1** (off) Oui, bien entendu. (Sur elle.) La proposition en réalité qui est faite par Alcam, la proposition de reprise, elle ne comporte aucun élément sérieux qui permet de garantir...

**Laurent** (off) Excusez-moi ! Excusez-moi !

**M. Grosset** (off) Laissez terminer !

**Avocate de la direction 1** ... Laissez-moi terminer... qui permet, qui permet de garantir la viabilité du projet.

**Laurent** Vous êtes en train de dire...

**Avocate de la direction 1** (off, sur Laurent) En réalité, juste, laissez-moi terminer...

**Laurent** Oui, ben je vous laisse terminer, mais j'ai compris.

**Avocate de la direction 1** (off) ... En réalité, le projet repose sur des hypothèses économiques, financières et stratégiques totalement erronées.

**Laurent** Vous êtes en train de dire quoi ? Vous êtes en train de dire que, aujourd'hui le groupe Dimke veut pas vendre à Alcam. C'est ça que vous dites ?

**Avocate de la direction 1** (off) Ce que je dis...

**Laurent** C'est ce que ça veut dire ?

**Avocate de la direction 1** (off) ... de manière extrêmement claire Monsieur Amédéo, ce que je dis, (Sur elle.) ...c'est que le projet aujourd'hui, il n'est intéressant pour personne. Pourquoi ? Il n'est intéressant pour personne parce qu'il repose sur... Il crée des illusions en réalité.

**Laurent** (off) Vous trouvez que c'est plus intéressant... Vous trouvez que c'est plus intéressant pour un ouvrier (Sur lui.) ...d'être au chômage que de travailler ? C'est ça que vous appelez « intéressant pour personne » ? **8**

**Avocate de la direction 1** (off) Non, ce n'est pas ça la question.

**Laurent** Ben si.

**Avocate de la direction 1** (off) Non, non...

**Laurent** Si, c'est la question, c'est ça.

**M. Grosset** (off) S'il vous plaît.

**Avocate de la direction 1** (off) Non. La question... La question n'est pas celle-là. La vraie question, c'est : « Est-ce que la reprise peut être viable ? »

**Laurent** (off, sur l'avocate) Le sujet, c'est... les experts de l'État, (Sur lui/) ... les experts de l'État, eux, ils pensent – ils le disent – que le projet est ultra valable. **9** C'est pas



nos experts dont vous dites qu'ils disent ce qu'on a envie d'entendre, c'est les experts de l'État ! Et ils disent qu'il est valable ! Donc même si Monsieur Hauser, les Allemands, pensent que le site n'est pas viable, je suis désolé mais laissez au moins le soin à d'autres gens de penser le contraire et d'essayer d'amener une possibilité pour essayer de sauver une région qui va crever ! C'est ça qu'on demande ! C'est pour ça qu'on est là !

**Avocat de la direction 2** (off) Pardonnez-moi...

**Laurent** Pas autre chose !

**Avocat de la direction 2** (off) Excusez-moi. (Sur lui.) Nous, on se place uniquement du point de vue droit. Et le droit, la loi française, elle impose une exigence au groupe, c'est de chercher un repreneur. Ça c'est vrai. Mais en revanche, la loi française, elle n'impose pas au groupe Dimke de vendre à celui qui veut acheter. **1** (Off, sur les syndicalistes.) La seule obligation qu'a le groupe Dimke c'est de rechercher un repreneur. (Sur lui.) Et en revanche, c'est au groupe Dimke d'apprécier le projet industriel qui peut être le sien. Dans l'intérêt des actionnaires, mais aussi dans l'intérêt des salariés.

**Laurent** (off) Mais pourquoi le groupe Dimke (Sur lui.) ...ne veut pas vendre à Alcam ? Parce que si le projet marche, qu'est-ce qui va se passer si le projet marche ? Eh bien ils vont avoir un concurrent direct sur le marché et c'est exactement ce qu'ils ne veulent pas ! C'est ça la vérité !

Réaction d'approbation des salariés.

**Avocat de la direction 2** (off) Non, non, ça c'est votre analyse. Avec ma conseil nous vous avons exposé notre analyse. Ça c'est votre analyse.

**Laurent** Non, non, c'est pas notre analyse... Moi j'aimerais bien entendre de la bouche de Monsieur Hauser qui est là, j'aimerais bien entendre de sa bouche qu'il ne veut pas vendre parce que si ça marche, le projet, il aura un concurrent direct sur le marché. Moi c'est ça que je veux entendre de la part de Monsieur Hauser.

**M. Grosset** (off) S'il vous plaît, on garde à cette réunion une tenue, vu les enjeux, si c'est possible !

**Laurent** (off, sur M. Grosset) Non mais, en quoi la discussion n'a pas de tenue ? (La caméra panote pour recadrer Laurent.) Elle a de la tenue, la discussion. Juste, moi je voudrais entendre Monsieur Hauser, de sa bouche, nous dire la vraie raison de pourquoi vous ne voulez pas vendre à Alcam. (Off, sur M. Hauser et son équipe.) Vous voulez que je la donne, moi, la raison ? Vous voulez que je la donne ?

**M. Hauser** Et moi...

**Laurent** (off) Parce que vous... Je vais vous la donner moi ! Je vais vous la donner ! (Sur lui, de plus en plus véhément.) Vous voulez pas vendre à Alcam parce que... vous vous en foutez de nos

emplois. Vous vous foutez des emplois. Tout ce qui vous intéresse, c'est votre bilan, c'est vos actionnaires et c'est vous en foutre encore plus dans les poches. C'est ça qui vous intéresse !

**M. Hauser** (off) Je suis obligé de vous demander de pas glisser (Sur lui.) ...sur le terrain de l'insulte personnelle.

**Laurent** (off, tout le monde parle en même temps) Je ne vous ai pas insulté ! Je ne vous ai pas insulté ! Je ne vous ai pas insulté ! J'ai pas dit un gros mot !

**M. Hauser** Et du reste, nous avons répondu sur les autres sujets !

**Valérie Lamond** (off) S'il vous plaît ! S'il vous plaît, Monsieur Hauser, (Sur elle et les syndicalistes.) Monsieur Amédéo ne vous a pas insulté. Ce qu'il vous a dit, c'est ce qui se passe dans vos entreprises. En Angleterre, en Espagne, même en Allemagne ! Trois usines qui étaient bénéficiaires (Off, sur M. Hauser.) ...ont fermé en huit ans. Et pendant ce temps-là, on a vu le cours (Sur elle.) ... de l'action du groupe Dimke progresser de 38 %. **2**

**Laurent** (off) Et vous savez très bien que ce que je dis... (La caméra panote pour le recadrer.) ...j'ai raison. Parce que sinon vous auriez aucune raison de ne pas vendre ! Aucune ! (Off, sur M. Hauser.) Vous en avez une raison de ne pas vendre ? Est-ce que vous en avez une ?

**M. Hauser** Écoutez, Monsieur Amédéo je vois que vous faites des stratégies d'entreprises, vous seriez un excellent chef d'entreprise...

**Laurent** (off) Ah vous faites de l'ironie, d'accord ! Ah, si on fait de l'ironie...

**M. Hauser** Non, c'est pas de l'ironie...

**Laurent** (off) Moi, je fais pas le malin. Je fais pas le malin... (Sur lui.) Moi ce que j'ai et qui vaut mieux que vous, c'est que j'ai des salariés, des centaines de salariés qui sont avec moi et qui me soutiennent et qui me font confiance pour récupérer leur boulot. Ça, j'ai ça, moi ! Vous, vous l'avez pas !

**M. Hauser** (off) Monsieur Amédéo. (Sur lui.) Il n'est pas seulement question de centaines de salariés, il est question de 140 000 salariés du groupe Dimke dans le monde dont j'ai la responsabilité... **3**

**Laurent** (off) 140 000 employés... dont vous vous foutez ! (Sur lui, en colère.) Dont vous vous foutez ! Moi je vous parle de centaines que vous allez faire crever ! **4** Voilà de quoi je vous parle, moi !

**M. Hauser** Refuser de voir la réalité de ce marché revient en réalité à vouloir un autre monde, vivre dans un autre monde. Eh bien vous m'en voudrez pas, mais moi, pour ma part, je vis dans le monde qui nous entoure.

**Laurent** (off) Mais oui...

**M. Hauser** Dans notre monde...

**Laurent** (off) Mais oui...

**M. Hauser** Et je vis, j'applique les règles de ce monde.

**Laurent** (hors de lui) Mais Monsieur Hauser...

**M. Hauser** (off) Laissez-moi finir !

**Laurent** Non ! Mais dans votre tour de cristal, on vous a... on vous a... on vous a peut-être pas informé pourquoi on était là ! Non mais je vais le faire ! Peut-être qu'on vous a pas dit ! Vous croyez quoi ? Qu'on vient pour chercher votre argent ? On n'en a rien à foutre de votre argent ! Nous on veut des boulots ! On veut garder notre boulot ! Vous, vous avez votre boulot ? Vous... vous... vous avez votre travail ? (Il montre du doigt chacun de ses interlocuteurs de la partie adverse.) Vous... vous avez votre travail ! Il a son travail, lui ? Vous aimez bien le faire votre travail, ça vous plaît le matin de vous lever pour faire votre travail ! Mais nous on veut pareil ! On veut se lever pour faire notre travail ! **5** C'est tout ce qu'on demande ! Surtout quand on a une usine qui rapporte de l'argent !

**M. Hauser** (off) Laissez-moi répondre.

**Laurent** Je vous insulte là ? J'ai dit un gros mot ?

### Plein écran / Reportage télé

Reportage télévisé de BFM TV. Sur des images de l'échec des pourparlers.

L'heure : 12h45.

Le titre : La colère des Perrin.

La bande déroulante (Alerte info) : Perrin industrie : Réunion de la dernière chance, rupture définitive de l'unité des syndicats.

Dans le hall de l'hôtel, Mélanie en colère est face aux salariés. Elle crie, elle hurle sa colère à ses collègues.

**Mélanie** Il y a pas de repreneur ! Ils en veulent pas ! Ils veulent rien vendre ! Ils nous l'ont mis bien à l'envers depuis le début ! **6** C'est mort ! (Sous la voix de la journaliste.) Ils se foutent de notre gueule ! Depuis le départ ils se foutent de notre gueule ! C'est bon ! Ça me saouïe ! Parce qu'il en a rien à foutre ! Il a pas d'état d'âme ce gars ! C'est qu'une merde ! Et il nous prend pour des merdes ! On est à la rue là ! On est à la rue tous ! C'est fini ! Putain !

**La journaliste** (off) Des salariés révoltés contre leur direction, mais aussi contre la plupart des syndicats de l'entreprise qui viennent d'accepter les dernières propositions de primes supra-légales. Conséquence, les mille cent postes de l'entreprise seront bien supprimés. (Des images de M. Hauser pris à partie par les salariés dans les couloirs.) Le PDG est alors pris à partie dès la sortie de la réunion. Les salariés furieux multiplient les injures. Certains tentent même de le frapper au visage. (Sur le parking, M. Hauser est poursuivi par les salariés en colère. Off, la foule est de plus en plus hostile, l'échauffourée devient violente. **7**) Une fois dehors, agrippé à son garde du corps, il est projeté dans sa voiture au milieu d'un déchaînement de violence. Cris, coups. Autour du véhicule près d'une centaine de salariés de Perrin Industrie. Portières bloquées, coups de pied et jets d'ordures sur le pare-brise. (Un salarié monte sur le capot avant de la voiture.) Jusqu'à retourner la berline. (Les salariés font basculer la voiture sur le toit. **8**) Aussitôt les coups de pied reprennent sans retenue, alors que le dirigeant, son chauffeur et deux gardes du corps sont encore à l'intérieur. Il faut l'intervention de plusieurs agents de sécurité, aidés par quelques syndicalistes, pour extraire Martin Hauser. (Un homme tire celui-ci par les pieds pour le sortir de la voiture.) Visiblement blessé, le visage en sang et sonné, il met de longues secondes à se relever. **9** Des



1



2



3



4



5



6



7



8



9

scènes violentes, qui choquent jusqu'au sommet de l'État.

M. Grosset est interviewé devant le bâtiment.

**M. Grosset** (interview) Nous comprenons le désespoir et la colère des salariés. Mais nous n'acceptons pas la violence, les voies de fait et les agressions. C'est la raison pour laquelle le président de la République, le ministre du Travail se retirent de toutes les négociations et de toutes les discussions concernant cette entreprise. **1**

On voit à nouveau le PDG, M. Hauser, agressés par les salariés.

**Journaliste** (off) Fermeté aussi de la direction de Dimke, treize salariés participant à ces violences sont déjà renvoyés, sans indemnités de licenciement. Et l'entreprise écarte désormais toute discussion pour améliorer le plan social.

### Cafétéria de l'usine d'Agen / Int. jour

Les salariés sont réunis en intersyndicale dans la cafétéria de l'usine. Ambiance tendue. Olivier est face à ses collègues.

**Olivier** On est vraiment dans la merde. On est vraiment dans la merde. Et si on est dans la merde, c'est parce qu'il y a une poignée de... d'abrutis, **2** (Off, sur Laurent, Mélanie et quelques autres.) ...faut bien les appeler comme ils sont... Des connards et des abrutis qui ont décidé... qui ont décidé de jouer les jusqu'au-boutistes. Voilà. Alors que nous, avec Bruno, avec Cédric, ça fait des semaines, des semaines qu'on dit que la direction va pas bouger d'un poil. Mais eux (Il siffle.), ils ont continué, droit dans le mur, avec leurs idées. Résultat, tout ça c'est de leur faute. (Réaction des gens en face. Huées des pour et des contre. Off.) C'est avant tout... (Sur lui.) C'est avant tout la responsabilité de Laurent ! Je suis désolé, (Off, la caméra panote pour recadrer Laurent, qui prend les coups sans rien dire, sonné.) ... c'est avant tout... c'est avant tout sa responsabilité... Ça fait des semaines... Ça fait des semaines qu'il envoie les gens dans le mur. Ça fait des semaines qu'il chauffe ses gars. Alors, faut pas s'étonner... faut pas s'étonner du résultat ! Faut pas s'étonner du résultat !

**Laurent Boukhari** (off) Ceux qui vont se faire virer, là ! (Sur lui.) Vous pouvez dire merci aux copains ! Vous allez partir mais avec zéro ! **3** C'est pas avec un chèque de 25 000, c'est avec zéro que vous allez partir ! D'accord ? (Des réactions de protestation.) Pire encore ! Pire... Pire... C'est que s'il maintient... s'il maintient sa plainte, c'est la prison qui vous attend peut-être !

**Cédric** (off) On aurait pu partir avec 30 000, voire 40 000 balles ! (Sur lui.) Maintenant on va tous se retrouver à 25 000 balles à cause de leurs conneries ! **4** À cause de vos conneries ! À cause de tes conneries !

**Mélanie** (off, elle parle en même temps) C'est bon ? Vous avez retrouvé vos couilles ? C'est bien, déjà vous vous détendez ! (Pano pour la

recadrer.) D'accord ? On n'est pas comme vous, nous on n'a pas besoin d'un gars pour nous dire ce qu'on doit faire. On a nos convictions ! D'accord ? Alors vous arrêtez ! Laurent, il nous a jamais demandé quoi que ce soit ! Détends-toi ! Détends-toi mon gars ! **5**

**Teddy** Laurent, Laurent, il défend tout le monde depuis le début ! C'est les intérêts de tout le monde qu'il défend depuis le début !

**Bruno** (off) Ah ouais ?

**Teddy** Les tiens, les miens ! Les vôtres aussi ! **6**

**Bruno** C'est tes intérêts d'être licencié pour faute lourde ?

**Teddy** Ça a rien à voir !

**Bruno** Ça n'a rien à voir ? Mais bien sûr que ça a à voir !

**Mélanie** (off) Qu'est-ce... qu'est-ce que vous en avez à foutre de ce qui nous arrive ? Rien ! Vous, tout ce qui vous importe c'est votre putain de chèque ! Vous êtes contents de le lyncher là ! (Sur elle.) Vous êtes contents, là !

**Olivier** (off) Les images, elles tournent en boucle !

**Mélanie** Ouais, ouais ! Mais on s'en branle !

**Olivier** (off) Faut que vous compreniez ça !

**Bruno** (off, sur Olivier) Avec ce qui a été fait, avec ce qui a été fait tout le monde est dans la merde ! (Sur lui.) Tout le monde est dans la merde maintenant ! Vous ! Vous !

**Cédric** (off) On est tous dans la merde !

**Olivier** Vous avez vu les images ?

**Bruno** Tout le monde ! Vos potes aussi ! Vos potes aussi ! Vous y avez pensé à ça ? Vos potes aussi !

**Olivier** (off, sur Mélanie et Laurent) Est-ce que vous avez vu les images ? Ça tourne en boucle sur Internet, à la télé, dans les journaux, ça tourne en boucle ! Ça tourne en boucle ! Vous croyez que la direction va vouloir négocier maintenant ? Dans cette situation ? C'est fini ! Cédric l'a dit, Cédric l'a dit, on aurait pu leur arracher 40 000 euros ! On aurait pu leur arracher 40 000 euros ! On va repartir avec des miettes ! Ils nous avaient déjà fait le coup au MEDEF ! Ils nous avaient déjà fait le coup au MEDEF ! Mais alors avec ce qui s'est passé là, c'est terminé ! C'est terminé !

**Michel Freyne** Mais vous étiez bien contents quand Laurent a emmené tout le monde à l'Élysée !

**Cédric** (off) Mais on parle pas de ça ! On parle pas de ça !

**Michel Freyne** Vous étiez bien contents !

**Cédric** On parle pas de ça ! On parle de ce qui s'est passé là !

**Olivier** Qu'est-ce qu'on va faire avec ces images, avec ces images, avec ces images, on fait quoi ? On fait quoi ?

**Michel Freyne** (off) Vous avez la mémoire courte hein !

**Cédric** On te parle de ce qui vient de se passer, on va pas revenir au big bang à chaque fois ! On te parle de ce qui s'est passé maintenant !

**Mélanie** (off) Non mais Cédric, après c'est sûr que (La caméra panote pour la recadrer.) ...quand on se couche devant la direction, il y a pas de soucis ! On prend pas trop de risques !

**Cédric** (off) Toi tu commences à me gonfler ! Tu m'énerves ! T'es une vraie connasse, ça m'énerve !

**Mélanie** Mais je t'emmerde, moi ! Va te faire foutre !

**Cédric** (off) Tu passes ton temps à la ramener, là !

**Laurent** (qui calme les gens) Ho ! Ho ! Ho !

**Mélanie** Moi je la ramène parce qu'on a raison !

**Cédric** Oui, tu passes ton temps à la ramener !

**Mélanie** Va te faire foutre !

**Cédric** Tu commences vraiment à me gonfler !

**Laurent** (off) Ho ! Ho ! Ho !

**Cédric** Alors tu fermes ta gueule un peu parce que ça commence à me gonfler ! **7**

**Plein de gens** Oooohhhhhhh !

**Cédric** Tu fermes ta gueule !

**Mélanie** Tu vas faire quoi ? Tu vas faire quoi ?

**Laurent** Arrête, arrête, c'est bon, c'est bon, ça va.

**Cédric** (off) Chaque fois, c'est la même chose !

**Mélanie** Vous avez les couilles qui repoussent là !

**Cédric** C'est toujours les mêmes réflexions !

**Mélanie** (off) Ouais, ouais, ouais !

Sébastien sort du groupe et attrape Cédric par le col et il va le plaquer contre le mur. **8**

**Sébastien** Oooohhh ! Tu parles pas comme ça à Mélanie !

**Cédric** Toi tu me... Tu me lâches !

**Laurent** (il a du mal à séparer les deux hommes) Sébastien ! Sébastien ! Stop ! Stop !

**Cédric** (hors de lui) Putain ! Tu veux quoi ? Tu veux qu'on te filme encore ? Qu'est-ce tu veux ? Tu veux qu'on filme et qu'on passe pour des abrutis ? (Bruno et Laurent font tout leur possible pour séparer les deux hommes.) Tu veux qu'on passe pour des abrutis encore une fois ? Les salariés de Perrin, c'est des connards ! C'est ça que tu veux ? Putain !

**Sébastien** Retire ce que t'as dit ! Retire ce que t'as dit sur Mélanie !

**Laurent** (il le repousse) Seb ! Seb ! Stop ! Arrête ! **9** C'est bon... Stop ! Arrête ! Arrête ! Arrête ! Regarde-moi, arrête !

Il lui a pris la tête entre ses deux mains pour l'obliger à la regarder... et à l'entendre. Il le lâche, revient séparer les deux groupes antagonistes... La confusion est totale.

**Sébastien** Retire ce que t'as dit !

**Laurent** Arrête ! Arrête !

**Mélanie** (off) Arrête !

**Cédric** (off) Toi, tu fermes ta gueule !

**Mélanie** (off) Non, je ferme pas ma gueule ! Oh, vous nous insultez là ! Putain !

**Cédric** (off) Tu m'énerves !



**Olivier** (off) Oh ! Stop ! Stop ! Stop ! C'est bon ! C'est bon ! C'est bon !

**Laurent** C'est bon ! Je voudrais parler une seconde ! Je voudrais parler une seconde !

**Olivier** (off) Laissez parler Laurent !

**Laurent** Je voudrais parler une seconde.

**Stéphanie** (off) Ah non toi t'as rien à dire !

**Laurent** Si, si !

**Stéphanie** (off) C'est mieux de fermer ta gueule !

**Olivier** (off) Non, non, mais laissez-le parler !

**Laurent** Si, j'ai à dire, parce que ça fait dix minutes qu'on parle de moi, je vais pas me laisser traîner dans la boue ! J'ai à dire...

**Bruno** (off) Écoutez !

**Laurent** Je demande juste de pouvoir répondre !

**Un homme** (off) Écoutez ! Écoutez !

**Olivier** (off) Laissez Laurent répondre !

**Bruno** (off) On laisse Laurent parler et après, qu'il se casse, c'est tout !

**Laurent** (le silence s'est fait, Laurent parle de façon curieusement apaisée) Voilà ! Comme ça, ça a l'avantage d'être clair ! Là je vais parler et après je me casse !

**Bruno** (off) T'as vu où on en est ?

**Une femme** (off) Arrêtez !

**Laurent** Donc je vais pas être long. Aucun d'entre nous, évidemment aucun d'entre nous avait envie d'aller à cette réunion et que ça dégénère ! Personne ! Ni moi, ni Mélanie, ni Teddy, ni Seb, personne, et Michel non plus, personne ! On allait à cette réunion...

**Gilles** (off) Oh c'est bon, tu vas pas nous faire la victime hein, c'est bon ! C'est bon...

**Laurent** Je joue pas les victimes... Eh, ho ! Ho ! Je joue pas les victimes ! Arrête de donner des leçons, Gilles ! Non, non, quand on est du genre à dire blanc devant et noir derrière ! Arrête de donner des leçons !

**Gilles** (off) Mais je t'encule moi !

**Laurent** Très bien ça me fait plaisir, tu m'as enculé, y'a pas de problème !

**Une femme** (off) T'as pas été aussi fort devant les patrons et devant les flics c'est sûr !

**Laurent** Personne... Personne n'avait l'intention... Personne...

**Olivier** (off, pour ramener le silence) Ohhh !

**Laurent** Personne n'avait l'intention que ça dégénère ! On est parti à cette réunion archi confiant ! Et tout le monde le sait très bien ! Et puis voilà... On s'est pas levé le matin en se disant qu'on voulait que ça se passe comme ça ! Et puis ça a dérapé !

**Cédric** (off) Ouais, ça a dérapé, ouais c'est sûr !

**Laurent** Oui, ça a dérapé !

**Cédric** (off) C'est plus qu'un dérapage là, redescends un peu sur terre, là !

**Laurent** D'abord si on était resté unis, (Off, la caméra panote sur son contradicteur) ... peut-être que tout ça serait pas arrivé ! Ça aussi faut l'entendre ! Ça aussi faut l'entendre !

**Bruno** Et maintenant c'est notre faute ! **1**

**Laurent** (off) Si on était resté unis, ça serait peut-être pas arrivé !

**Bruno** C'est notre faute ? Arrête ! Arrête ! C'est notre faute ?

**Laurent** (off) Non, non, non... (Sur lui) Non, non, non... Mais t'inquiète pas, tu vas être tranquille, je vais prendre toute la faute sur moi, comme ça t'es tranquille. Mais moi je vais dire juste une chose... Moi je voudrais dire une chose... Moi je voudrais dire une chose à tous ceux qui ont été discuter du chèque avec la direction. On s'était promis qu'on resterait unis, et qu'on empêcherait la fermeture de ce groupe, de cette usine, on l'avait dit, et qu'on conserverait notre boulot. Parce que moi, je vais vous dire quelque chose... Les mecs en face... ils sont pas toujours d'accord, ils sont comme nous, ils se disputent des fois. Mais eux, eux, quand il s'agit... quand il s'agit de défendre leurs intérêts, ils sont comme ça ! (En se tenant les deux mains l'une dans l'autre.) Ils sont liés, ils se lâchent pas la main, ils savent le défendre leur pognon ! Ils savent le défendre leur pognon ! Et vous voulez que je vous dise quelque chose ? Avec des types comme vous en face, ils sont tranquilles. Et pendant très longtemps. **2**

Des gens ont des réactions d'approbation. Certains l'applaudissent.

#### Voiture Laurent / Int. jour

Les arbres défilent à travers la fenêtre de la voiture. Laurent est au volant (en très gros plan). Il fixe la route. Et soudain des larmes lui montent aux yeux. **3**

#### Couloir maternité / Int. jour

On suit Laurent dans un couloir d'hôpital.

#### Chambre Emma maternité / Int. jour

Laurent embrasse sa fille Emma qui est allongée dans son lit, un bébé sur elle.

**Laurent** Ça va, ma chérie ? (Il regarde longuement le bébé. Touché :) Oh là là... (Mathis, son gendre vient lui faire la bise.) Ça va ?

**Mathis** Ça va.

Puis il se repenche sur le bébé. Un temps.

**Emma** C'est Papy.

Puis Laurent retire sa veste.

**Laurent** Je mets ça là. (En la donnant à Mathis.) Tiens.

**Mathis** Donne-la moi ! Donne-la moi !

**Laurent** (au bébé, en lui prenant la main) Bonjour. Bonjour... (À Emma.) Ça fait quelque chose de savoir que ça sort de toi, ça !

Emma a un petit rire.

**Emma** Tu veux le prendre ?

**Laurent** Oui.

**Emma** Allez, Pupu, tu vas voir Papy... Voilà...

Elle prend le nouveau-né et le confie à son père. Laurent tient le bébé dans ses bras. **4**

**Laurent** Oh là là là... (Un long temps.) Mais c'est trop mignon. (Laurent fait quelques pas dans la chambre.) Il te ressemble, hein !

**Mathis** (off) C'est exactement ce qu'on disait, il ressemble beaucoup beaucoup à Emma.

Laurent regarde très longuement son petit-fils endormi dans ses bras...

#### Maison de Laurent / Ext. jour

À la brosse, Laurent essaie d'enlever des inscriptions faites à la peinture noire sur le mur de sa maison. On peut y lire « Perdu connard ». Mais ça ne s'efface pas bien. **5**

Puis il se lève et on aperçoit le reste de l'inscription « On a tout perdu connard ».

#### Salon maison de Laurent / Int. jour

Accroupi, Laurent ramasse les morceaux de verre d'une vitre cassée de son salon.

#### Vestiaire de l'usine / Int. jour

Laurent vide sa petite armoire métallique dans le vestiaire de l'usine. Dans un sac plastique, il fourre son gel douche, quelques petits outils qui traînaient là. **6**

Une musique inquiétante et de plus en plus violente démarre pour peu à peu occuper tout l'espace sonore sur les prochaines séquences.

#### Atelier de l'usine / Int. jour

Son sac plastique à la main, Laurent traverse l'atelier où tout le monde a repris le travail. **7**

#### Cour de l'entreprise Dimke / Int. jour

Image verticale issue d'un téléphone portable. L'image est d'abord complètement chaotique. Quelqu'un court, le téléphone à la main. On aperçoit d'abord le sol puis on voit Laurent au milieu de la cour, filmé depuis le deuxième étage de l'entreprise. Il a un bidon à la main. Il hurle des phrases (inaudibles) vers une fenêtre.

Puis il débouche le bidon et se verse le liquide sur la tête. **8** Il jette le bidon loin de lui, prend un briquet, tend le bras, l'allume, crie encore une fois quelque chose en direction des étages et approche la flamme de son corps pour s'embraser immédiatement.

**9**  
La musique s'arrête brutalement.

NOIR



1



2



3



4



5



6



7



8



9





# Abonnements

<b>France</b>		<b>USA-Canada (HT)</b>	
1 an (10 numéros)	105 €	1 an (10 numéros)	150 €
2 ans (20 numéros)	195 €	2 ans (20 numéros)	270 €
<b>CEE + Suisse</b>		<b>Afrique-Asie-Amérique du Sud (HT)</b>	
1 an (10 numéros)	135 €	1 an (10 numéros)	165 €
2 ans (20 numéros)	250 €	2 ans (20 numéros)	300 €

Autres pays : tarifs sur demande.  
 Pour tout renseignement concernant les commandes et les abonnements : [avantscene.cinema@yahoo.fr](mailto:avantscene.cinema@yahoo.fr)



## Bulletin d'abonnement à retourner à

L'AVANT-SCÈNE CINÉMA 37, quai de Grenelle 75015 Paris

Ci-joint mon règlement de .....€ à l'ordre de L'AVANT-SCÈNE CINÉMA

chèque bancaire (en euros sur banque française) ou mandat international

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

.....

.....

Code : ..... Ville ..... Pays .....

Courriel : .....

date : ..... signature

## DOSSIER EN GUERRE

- 4. Entretien avec Stéphane Brizé
- 14. Portfolio : le tournage
- 28. Pour la préemption salariale !, par Frédéric Lordon
- 34. Entretien avec Xavier Mathieu
- 38. Entretien avec Éric Dumont, directeur de la photographie
- 46. Stéphane Brizé de A à Z
- 54. Quinze conflits sociaux à l'écran
- 62. Vincent Lindon : itinéraire d'un comédien hors-pair
- 74. Revue de presse de *En guerre*
- 77. Le film vu par Luc Desportes
- 78. Filmographie de Stéphane Brizé
- 82. La fiche technique de *En guerre*
- 84. Scénario original et dialogues

Scannez le QR code  
ci-dessous sur votre mobile  
et retrouvez-nous sur  
notre site Internet  
[avantscencinema.com](http://avantscencinema.com)



PROCHAIN  
NUMÉRO **659**  
JANVIER 2019



**Marthe**  
Jean-Loup Hubert

ISBN 978-2-84725-152-4



9 782847 251524

**15 Euros**

